Nombreuses gravures hors texte

Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.

Ce Frontispice à raport à la pag. 448.

L'INFORTUNÉ PHILOPE,

OU LES

MEMOIRES

ET AVANTURES

DE Mr. * * *.

Enrichi de Figures en Taille-douce.

A ROUEN,
Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL,
ruë Damiette.

M. DCC. XXXII.
Avec Aprobation & Privilége du Roi.

PQ
1947
A2J54

AVIS
AU LECTEUR.

QUOIQUE je sois Parent ou allié de plusieurs personnes des plus illustres, tant dans la Robe que dans l'Epée, ma vie leur a fait si peu d'honneur, que j'ai cru devoir taire mon véritable nom, & prendre d'abord celui de Philope *; j'en ai usé de la même maniere dans les Histoires que je raconte, ne m'étant uniquement attaché qu'à la vérité des faits, dont néanmoins je ne suis aucunement garant, sinon, que je les rapporte tels que les ai appris. J'aurois dû, suivant la coutume des Voyageurs, faire la description des Lieux où*

j'ai passé, & d'écrire les mœurs des Habitans; mais outre que je m'en serois mal acquité, comme je le dirai dans l'occasion, c'est que nous avons un si grand nombre de Relations éxactes & parfaitement détaillées, que je m'en suis dispensé lorsque cela n'a pas été utile au recit de mes Avantures, que j'avois commencées d'écrire dès le temps que j'étois à Mista, *ayant pour lors les idées plus fraîches, & n'ayant pas perdu la mémoire des Noms propres, qui me sont échapez à present, & que je n'ai retrouvez que dans mon Manuscrit, que j'eus soin en partant de prendre avec moi, & auquel j'ai ajouté ce qui m'est arrivé depuis mon retour.*

En vain je ferois un serment que je ne dis rien que de véritable, le Lecteur m'en croira selon les dispositions où il se trouvera, en lisant ma Vie, que je soumets à sa critique judicieuse.

L'INFORTUNÉ PHILOPE

OU LES MEMOIRES ET AVANTURES DE Mr. ***.

MON Pere après avoir servi le Roi pendant quarante ans, & étant parvenu à la tête d'un Regiment d'Infanterie, couvert de blessures, fut obligé de se retirer dans une Terre qui lui restoit en Poitou, où par son œconomie il paya ses Créanciers, & se procura la tranquilité, dont il jouït quelques années avec

moi, qui étoit ſon Fils unique âgé de douze ans, ayant perdu ma Mere en naiſſant; mais pour ſon malheur, un de nos voiſins nommé le Baron de Padou, l'étant venu voir par droit de voiſinage, jetta les yeux ſur lui pour en faire ſon Gendre. Il commença par le prier de le venir voir, & dès la premiere viſite l'ayant mené dans ſon Jardin, lui fit la propoſition de lui donner ſa Fille qu'il nommoit Angelique, dont il exalta beaucoup la douceur & la vertu. Mon Pere qui l'avoit trouvée une brune très-bien faite & ſi aimable, qu'elle avoit attiré ſes regards & ſon attention pluſieurs fois, ne s'en deffendit qu'en diſant que la diſproportion de l'âge étoit trop grande, & qu'un homme de 66. ans, uſé par les fatigues de la guerre, ſeroit un mauvais preſent à faire à une belle Demoiſelle de vingt ans. Vous vous trompez, lui ré-

pondit le Baron, ma Fille en a vingt-cinq passez, & elle est si persuadée qu'un jeune homme fait rarement le bonheur de sa femme, qui est obligée d'essuyer tous les égaremens de sa jeunesse, qu'elle a depuis peu refusé un de nos voisins des plus riches, par la seule raison qu'il n'a que trente-deux ans, & m'a suplié de ne lui jamais faire de semblables propositions, qu'elle pourroit accepter de crainte de me désobliger si je lui ordonnois; mais que ce seroit toujours avec répugnance.

Ce recit acheva d'enchanter mon Pere, qui n'eût la force de lui répondre, que pour le prier de lui permettre d'entretenir Angelique en particulier, avant que de se déterminer; ce qui lui fut accordé, & pour cet effet le Baron de Padou le pria de rester encore quelques jours à son Château.

Dès le même soir on fit une pro-

menade dans une Prairie qui bordoit un ruiſſeau où le Pere d'Angelique feignant d'avoir des ordres à donner à des Ouvriers qui y travailloient, laiſſa ſa fille en liberté de l'entretenir avec mon Pere ; qui enflâmé pour la belle, ne manqua pas en éxaltant ſes charmes de lui marquer ſon extrême ſurpriſe, que dans un âge auſſi peu avancé ſa raiſon lui eut déja fait connoître les dangers que l'on court en épouſant de jeunes gens. J'en ſuis ſi perſuadée, répondit Angelique, que je préférerois un homme de 70. ans, avec un bien médiocre, à un jeune homme de vingt-cinq, dont la fortune ſeroit éclatante. Le mariage eſt l'action de la vie à laquelle on doit le plus mûrement penſer ; Mais, reprit-elle, je m'écarte & ne fais pas réflexion que ce n'eſt point à moi de choiſir, & que je dois ſuivre les volontez de mon Pere, dont la bonté

pour moi fera toujours tout pour le mieux & ne m'exposera jamais au repentir. Mais, lui repliqua-t'il avec émotion, si Monsieur vôtre Pere vous proposoit un Vieillard comme moi n'y sentiriez-vous aucune répugnance? Vous me pressez trop vivement, répondit-elle, cela passe les bornes ordinaires & d'une simple conversation; & si je vous répondois ce que je pense vous croiriez que je voudrois vous faire un compliment : ce qu'elle accompagna d'un regard qui acheva de vaincre mon Pere & le détermina.

Le Baron de Padou les étant venu joindre un moment après, la conversation fut générale, & Angelique étant rentrée dans le Château, sous prétexte de quelques ordres qu'elle avoit à donner, n'aiant plus de Mere & étant chargée des soins du ménage, mon Pere à l'instant ouvrit son cœur au Baron &

lui marqua l'extrême plaisir qu'il ressentiroit dans son alliance avec une épouse aussi parfaite que le seroit Angelique. Mon Pere & le Baron dès ce moment s'engagerent de parole, & dès le même soir le Baron presenta mon Pere à sa Fille, qui marqua beaucoup de soumission & de respect pour les ordres de son Pere, & l'on ne songea plus qu'à la célébration du Mariage, qu'Angelique voulut absolument être fait sans fracas & sans dépense; de sorte qu'en moins de quinze jours & sans que mon Pere retournât même chez lui, le mariage fut fait; au bout duquel tems mon Pere enchanté revint chez lui avec sa nouvelle Epouse, dont je fus extrêmement flâté les premiers jours, mais ce qui ne dura guére par mon indiscretion pardonnable à la vérité dans la bouche d'un enfant.

Le lendemain du retour demon

Pere avec ma belle-Mere, comme ils se promenoient le soir sur une terrasse du Jardin qui donne sur le grand chemin, un jeune Cavalier les salua en passant ; ma belle-Mere dit à son Epoux que c'étoit un de ses Cousins, & demanda permission à mon Pere de le faire entrer ; ce qui lui fut si agréable, qu'à l'instant il sortit par une petite porte du Jardin & força le Cavalier de venir coucher chez lui. C'étoit un jeune homme d'une humeur badine & enjouée qui sçavoit si bien animer la conversation, que mon Pere le pria de rester quelques jours. Il parut ne consentir qu'avec peine ; mais enfin ce qu'il accepta après beaucoup de prieres.

Mon Pere l'homme du monde le plus aisé à vivre & le moins jaloux, se reposoit entierement sur la conduite de sa femme. S'étant un matin levé de fort bonne heure

& monté à Cheval pour aller voir des Fendeurs qui travailloient pour lui, à une lieuë de son Château, je me levai par hazard & je vis le Cousin en deshabillé entrer dans la Chambre de ma Bellemere & fermer la porte au verroüil par dedans. Je ne sçavois pas que mon Pere étoit sorti, & je continuai mon chemin : mais l'après-midi me promenant seul avec mon Pere, je lui dis ingénument : Apparemment que ce matin vous ne vouliez pas que je fusse de votre déjûné. Pourquoi, me répondit mon Pere ? C'est, repris-je, que quand Monsieur le Chevalier est entré dans vôtre Chambre, il a fermé la porte en dedans. A quelle heure cela est-il arrivé, me dit mon Pere ? Le Soleil se levoit, lui répondis-je. Mon Pere changea de couleur, dont je m'apperçûs, & me repliqua d'un ton sec. J'avois mes raisons pour cela, taisez-vous, & me quitta.

Je ne ſçai point ce qu'il dit à ma Bellemere ; mais j'entendis parler bien-haut dans ſa Chambre, & comme elle en ſortoit, m'étant trouvé à ſon paſſage, elle me donna un ſoufflet, & dit enſuite à mon Pere, ainſi que je l'entendois de la Cour où j'étois paſſé, qu'il falloit qu'elle ou moi quittaſſions la maiſon ; de ſorte que deux jours après on me mit en penſion dans la petite Ville de Meſle, à deux lieuës du Château de mon Pere. Le Maître de Penſion qu'on nommoit Roger, me traita d'abord avec aſſez de douceur ; mais quelques jours après je devins l'objet de ſa fureur, & outre les injures les plus groſſieres qu'il me diſoit, les coups n'y étoient pas épargnez ; de ſorte que la fiévre me prit de chagrin de ma ſituation, & ſi je guéris, je ne le dois qu'à la force de mon tempérament & à mon extrême jeuneſſe, puiſqu'on ne me fit pas

le moindre remede, & que dans le plus fort de mes accès on me donnoit du vin à boire ; ce qui devoit me faire périr. Mais enfin la fiévre me quitta, & ſi-tôt que je pûs ſortir, je ne penſai uniquement qu'à me tirer des mains de mon boureau ; & quelques jours après ayant trouvé le Sergent d'une Compagnie d'Infanterie qui me regardoit avec attention, parce que j'étois aſſez grand pour mon âge ; loin de l'éviter, quand je m'en apperçûs, je l'abordai, & acceptai facilement le parti qu'il me propoſa de m'enrôler. Il me donna deux écus de trois livres chacun, & m'en promit encore vingt lorſque je ſerois arrivé au Régiment, dont par parenteſe je n'ai jamais rien touché. Je ſignai ſur mon enrôlement le nom de Philope, au lieu de celui de ma famille. Comme il me vit de bonne volonté il me laiſſa ſur ma bon-

ne foi retourner à ma Penſion, où ſans rien dire je pris quelques chemiſes & cravattes que j'avois, & le lendemain ſi-tôt que la porte de la Penſion fut ouverte, je ſortis & allai joindre mon Sergent dans un Cabaret, où il m'avoit donné rendez-vous ; d'où nous ſortîmes après avoir déjûné, & nous rendîmes à Niort, où il avoit laiſſé le reſte de ſa recrûë, qui conſiſtoit en ſix autres Soldats qu'il avoit faits. Nous en repartîmes quelques jours après, pour rejoindre le Regiment qui étoit à Peronne, où nous arrivâmes au bout d'un mois ou environ. On me preſenta à mon Capitaine qui me reçut avec un grand air de fierté, & m'ayant demandé mon nom, je lui répondis qu'il étoit ſur mon enrôlement & que je n'en avois point d'autre, dont il s'offença ſi fort qu'il me donna deux coups de canne, que je ne lui ai jamais

pardonnez, comme on le verra dans la suite. Il étoit le fils d'un Fripier de Paris, ce que j'appris de mes camarades dès le premier jour : il ne démentoit en aucune maniere les inclinations de son Pere, & sous divers prétextes profitoit toûjours de la moitié de notre paye. On le nommoit Monsieur de la Barre.

Nous demeurâmes à Peronne encore deux ans, sans que j'apprise aucunes nouvelles de mon Pere ni de ma famille ; mais comme j'étois très-serviable à tous les Officiers du Régiment, ils avoient mille bontez pour moi. A un soir entr'autres qu'ils soupoient plusieurs ensemble & que l'on m'avoit choisi pour leur rendre service, j'entendois parler de mon Pere & de ma Belle-mere, dont on raconta que mon Pere avoit démêlé que ce Chevalier qu'elle disoit son Cousin, étoit un jeune

Avanturier ſans biens & ſans naiſſance, pour qui ma Belle-mere avoit pris une ſi forte inclination, que même avant ſon mariage elle en étoit devenuë mere d'une petite fille; que mon Pere les avoit épiez & ſurpris un jour, de maniere à ne pouvoir douter de l'infidélité de ſa femme; qu'il s'étoit battu avec ce Chevalier, l'avoit bleſſé & fait demander la vie, avec promeſſe de ne plus revoir ma Belle-mere; mais qu'auſſi-tôt qu'il avoit été en liberté, il avoit fait un procès criminel à mon Pere qui étoit ſeul quand il les avoit ſurpris, diſant qu'il l'avoit voulu voler & aſſaſſiner dans ſon Château, que ma Belle-mere même s'y étoit jointe, & ayant quitté mon Pere, elle étoit retournée chez le ſien, d'où elle pourſuivoit ſa ſéparation de corps & de biens.

Je ne fis aucun ſemblant d'y prendre le moindre intérêt, & je

continuai ce que j'avois à faire.

Quelques jours après nous partîmes pour aller joindre l'Armée du Roi, commandée par l'illustre Prince de Condé ; je fus present à la bataille de Seneff, où je ne reçûs qu'une très-legere blessure au bras, qui fut guérie en moins de huit jours, & j'avouë à ma honte que j'étois si fort irrité contre mon Capitaine à cause des deux coups de canne qu'il m'avoit donnez, que dans le combat je me serois vangé si j'avois pû en trouver l'occasion favorable, mais nous avions trop d'affaires à nous deffendre, pour entreprendre autre chose.

La Campagne étant finie, nous fûmes renvoyez en garnison à Lisle ; j'étois logé près la porte St. Maurice chez un Directeur d'Ouvriers en Soïe, que l'on nommoit Duclos. C'étoit un vieux Calviniste des plus entêtez & même très-instruit dans sa Religion, ayant fait

le Prêche plusieurs fois, pendant qu'il étoit à la Haye, d'où il étoit originaire. Il vivoit à son aise avec deux filles que lui avoit laissées sa femme, qui étoit morte depuis trois ans. L'aînée de ses filles se nommoit Rachel & la seconde Judith : Elles étoient toutes deux très-blanches & très-jolies, les cheveux noirs & le tein blanc à éblouir. Rachel étoit bienfaite & d'une humeur fort douce & complaisante. Pour Judith c'étoit une petite obstinée, aimant à désobliger & se croyant un mérite infini : c'étoit même un crime à ses yeux, que de loüer son aînée en sa presence. Il n'y avoit qu'un an de différence entr'elles deux, Rachel avoit pour lors quinze ans & Judith quatorze.

Pour moi j'étois assez grand & tout le monde me donnoit 20. ans, quoique je n'en eusse encore que 16. Je sortois rarement de la maison,

& dans l'intention de mener une vie plus douce, je rendois tous les petits ſervices dont j'étois capable à mon Hôte & à ſes deux Filles; mais au bout de quelques mois, je m'apperçûs que j'avois infiniment plus de plaiſir d'obéïr à Rachel qu'à ſa Sœur, & même que de ſa part elle adouciſſoit ma vie de Soldat autant qu'il lui étoit poſſible, ayant fait en ſorte auprès de ſon Pere, que je mangeois avec eux. Ce bon Vieillard, hors ſon entêtement Calviniſte, poſſedoit toutes les vertus d'un honnête homme. Il avoit des ſentimens au-deſſus de ſon état; j'étois toûjours enchanté de ſa converſation, & il ſçût ſi bien me gagner le cœur, qu'un jour après avoir bû de la biere un peu plus qu'à l'ordinaire, étant allez tous deux nous promener le long de la riviere de la Deule, je lui fis l'aveu de ma naiſſance & de ce qui m'étoit arrivé juſ-

qu'alors, à quoi il me parut être si sensible, qu'il m'assura de me rendre tous les services dont il seroit capable, dont je m'apperçûs bientôt par les honneurs qu'il me rendoit par son redoublement d'attention & celui de Rachel : car Judith au contraire (par envie pour sa Sœur qui me traitoit honêtement) me brusquoit sans cesse & ne laissoit échaper aucune occasion de me faire souvenir que je n'étois qu'un malheureux Fantassin, qui devoit me contenter & me trouver trop fortuné de ce qu'on vouloit bien avoir la charité de me donner. Cela fut pouſſé même si loin un jour, que Rachel lui dit qu'il n'étoit pas genereux de reprocher les bienfaits, surquoi la petite Judith s'emporta & dit à sa Sœur, qu'apparemment elle avoit ses raisons pour parler ainsi & qu'elle n'étoit pas aveugle, ayant remarqué depuis long-tems que nous nous aimions, & qu'elle en a-

vertiroit ſon Pere. Rachel & moi nous demeurâmes ſi étonnez, que ſans lui rien repliquer nous baiſſâmes les yeux & lui laiſſâmes achever d'exhaler ſa colere. De ce pas Judith nous quitta & alla faire le recit à ſon Pere, que nous l'avions inſultée, ſa Sœur & moi, & que nous étions d'une parfaite intelligence.

Ce bon Vieillard nous appella tous deux dans le Jardin, & ayant éxigé de Rachel qu'elle lui diroit ingénument ce qui s'étoit paſſé; voyant notre air de bonne foi, il dit à ſa fille Rachel je vous crois innocente, mais ſongez ſeulement que vous n'êtes pas pour Monſieur, vous ignorez qu'il eſt Gentilhomme, il faudroit une fortune plus brillante que la votre pour y prétendre. Puis m'adreſſant la parole: Monſieur, continua-t'il, je ne crois pas que vous vouliez démentir vôtre naiſſance, & payer d'ingratitude les foibles bienfaits que vous recevez de moi, je vous

prie que je ne ſois point trompé dans la bonne opinion que j'ai de vôtre vertu l'un & l'autre. Monſieur, lui répondis-je, je ſuis ſi pénétré de reconnoiſſance que je me croirois le plus coupable de tous les hommes ſi je vous donnois lieu de vous plaindre de moi, la ſuite vous fera connoître ma probité, & je ferai tous mes efforts pour mériter votre eſtime.

Nous nous ſéparâmes enſuite, & depuis ce moment, quoique j'eſtimaſſe infiniment Rachel, j'évitois de me trouver ſeul avec elle le plus qu'il m'étoit poſſible, affectant au contraire de paſſer preſque toute la journée avec ſon Pere, qui étoit un très-habile deſſinateur, & qui eut la bonté de m'offrir de m'apprendre ce qu'il en ſçavoit; ce que j'acceptai de très-bon cœur; de ſorte que toute la journée je m'occupois à deſſiner, & j'y avois une ſi grande diſpoſi-

tion, qu'en moins de trois mois que je reſtai encore chez lui, je tirois parfaitement des plans, du moins, à ce que mon Maître me diſoit, dont j'étois fort content, n'aimant point à aller boire avec mes camarades, ou paſſer comme eux tout mon temps à me promener aux environs de la Ville, ou faire le faineant dans la grande Place.

Le premier Avril nous eûmes ordre de partir pour tenir la Campagne; je fis mes adieux à mon Hôte & à ſes deux Filles. Judith reçût aſſez cavalierement le compliment que je lui fis; mais il me parût que Rachel étoit plus ſenſible à mon départ: je m'apperçus même de quelques larmes qui couloient de ſes yeux, quoiqu'elle fit tous ſes efforts pour ſe contraindre, & cela me fit une ſi grande impreſſion, que j'oubliai la moitié de ce que j'avois prémédité de lui dire, & la quittai le cœur ſi ſaiſi, qu'à peine

peine pouvois-je me soutenir & que de la journée je ne pus boire ni manger. Nous fimes la Campagne comme la précedente, sous les ordres de Monsieur le Prince de Condé, & nous prîmes Dinan & Mastrecht, où le Roi Louis XIV. d'illustre & glorieuse memoire, assista en personne, & s'exposa même plusieurs fois au feu de la Ville, malgré les instantes prieres de Monsieur le Prince & de tous les Officiers Généraux; ce qui lui attira l'estime de toute l'Armée à un tel point, que c'étoit nôtre unique entretien, & je me souviens entr'autres choses qu'un jour que nous étions en embuscade au coin d'un bois pour attendre un convoi qui devoit y passer, les Officiers s'entretenant de l'intrépidité du Roi, un Sergent de la Compagnie où j'étois, nommé Lépine, brave garçon, originaire de Bretagne, les interrompit, pour leur di-

re avouons tous que si nous avions notre pain cuit comme lui, que beaucoup ne suivroient pas son exemple, par la morbleu avec dix mille hommes de son humeur, nous ferions la barbe au Prince d'Orange, où il faudroit qu'il délogeât sans Trompette. Les Officiers l'aplaudirent, & le Chevalier Saint Georges qui nous commandoit lui donna un Loüis.

Au mois d'Août le Prince de Condé nous quitta pour aller en Allemagne & nous restâmes sous les ordres du Duc de Luxembourg, qui fut fait Maréchal de France la même année.

La Campagne étant finie, ma joye fut parfaite de voir que notre Regiment retournoit à Lisle pour y passer l'Hiver. Je fus logé chez un Menuisier, contre mon inclination, j'aurois beaucoup mieux aimé retourner chez le Sieur Duclos, mon Hôte de l'année préce-

dente, & quoique j'y passasse toute la journée, étant dans le même quartier, ce n'étoit pas y demeurer. Je proposai plusieurs fois à mon camarade nommé la Vigne de changer, ce qu'il ne voulut jamais accepter, quoique je lui offris de l'argent; mais une Avanture me procura la satisfaction que je souhaitois avec tant d'ardeur; mon camarade s'enyvroit très-souvent, & un soir qu'il revint en cet état ayant encore demandé du vin à son Hôte, Monsieur Duclos, il lui répondit qu'il étoit temps de se coucher, puisque minuit étoit sonné, qu'il le prioit d'atendre jusqu'au lendemain. A quoi ce brutal répondit en mettant l'épée à la main qu'il en auroit ou qu'il jetteroit tout par les fenêtres; ce qui causa une telle allarme à Rachel & à Judith, qu'elles crierent au secours de toutes leurs forces. Monsieur Dufort Lieutenant de nôtre

Compagnie, passant par bonheur en ce moment devant la maison avec un autre Officier qui revenoient de souper avec leurs amis, se fit ouvrir la porte, & ayant entendu les plaintes du Sieur Duclos, emmena la Vigne en prison, où il demeura quinze jours, au bout duquel tems on ne jugea pas à propos de le renvoyer dans une maison où il avoit fait du bruit, & Monsieur Duclos étant allé remercier cet Officier, & lui ayant marqué la différence qu'il y avoit entre-moi, qui y demeurois l'année précedente & cet yvrogne, Monsieur du Fort, homme des plus équitables que j'aie jamais connu, me fit aller chez mon Hôte & mit à ma place la Vigne.

Dès le premier soir Mr. Duclos me donna un parfaitement bon souper, où nous ne fîmes point d'excès; mais où la joye parut extrême, tant le Vieillard que Ra-

chel & moi ; car pour Judith, elle ne desserra pas les dents de toute la soirée.

Comme je n'osois suivre mon inclination, de ne point quitter Rachel, j'étois obligé d'aller souvent me promener dans la Ville, après avoir quitté Monsieur Duclos, qui avoit toûjours la même bonté pour moi, de continuër à m'aprendre le dessein. Je tâchois d'aprendre des nouvelles par la Ville, afin d'en régaler mon Hôte le soir après souper. Il y en eût une entr'autres qui fit un grand bruit par sa singularité, & qui avoit causé un grand procès au Conseil Souverain établi à Tournai, & depuis érigé en Parlement, & transferé à Doüay, dont voici le fait, & ce qui avoit été jugé.

Un Gentilhomme que je nommerai Monsieur du Verger, demeurant ordinairement avec sa Famille dans son Château, aux en-

virons de Tournay, fut obligé de faire un voyage jusqu'à Sedan, pour quelques affaires qu'il avoit à régler avec un de ses Parens qui y demeuroit. En passant à Chimay il se souvint qu'il y avoit sur son chemin un de ses anciens camarades avec qui il avoit servi près de trente ans; l'envie de revoir un ami le fit aller loger chez lui. Il y fut parfaitement bien reçû. C'étoit un homme veuf qui n'avoit perdu sa femme que depuis six mois ou environ, & dont il n'avoit aucuns enfans. Le soir se mettant à table, Monsieur du Verger fut très-étonné d'y voir venir une jeune fille de dix-sept ans ou environ, fort jolie, & d'un air de douceur enchanté. Il ne fit d'abord aucun doute que cette beauté ne consolât dans sa viduité Monsieur d'Alby, qui étoit le nom de son Hôte, ainsi il lui fit bien des honnêtetez; mais son

Hôte le pria de l'épargner un peu, qu'elle n'étoit chez lui qu'en attendant mieux : & ſi-tôt qu'elle fut levée de table, Monſieur d'Alby prenant la parole, lui dit, vous êtes ſans doute ſurpris de voir cette jeune fille à ma table, elle étoit auprès de feuë ma femme, dont elle avoit des ſoins & une attention, qui aſſurément paſſent ſon âge. Elle eſt niéce de feu nôtre Curé qui mourut l'année derniére, & la laiſſée très-peu accommodée de la fortune; de ſorte que feuë ma femme, par charité, & pour prévenir quelque mauvaiſe avanture, la fit venir au Château, la fit manger avec nous par conſidération pour feu ſon oncle ; & par les mêmes conſidérations, je n'ai pas crû devoir la mettre hors de chez moi: ainſi elle y reſte, en attendant que j'aye trouvé quelque Dame pour la mettre auprès d'elle, perſuadé que je lui ferai un bon preſent ;

elle eſt ſage, vertueuſe & affectionnée. Si vous voulez, reprit Monſieur du Verger, je la mettrai auprès de ma femme, je crois qu'elle y ſera bien, & à mon retour de Sedan je l'emmenerai avec moi; à quoi Monſieur d'Alby conſentit, & ayant fait venir Thereſe, qui étoit le nom de la jeune fille, lui en fit la propoſition, qu'elle accepta.

Monſieur du Verger reſta deux jours avec ſon ami, enſuite continua ſon voyage de Sedan, & revint environ un mois après. Mais cependant, Monſieur d'Alby qui avoit toûjours connu ſon camarade pour être amoureux de toutes les filles, fit réflexion qu'il n'y auroit pas de prudence de lui confier Thereſe pendant un ſi long trajet de chemin; & qu'à l'âge de dix-ſept ans, elle n'auroit peut-être pas aſſez de force d'eſprit, ni de prudence pour ſe deffendre des

attaques d'un homme consommé dans les ruses d'amour, & qui allant devenir son Maître, se prévaudroit trop de son autorité, ainsi il prit la résolution de l'accompagner; ce qu'il déclara à la jeune fille, qui lui parut être trop sensible à son attention, & le remercia dans des termes qui le touchérent infiniment, & confirmérent le dessein qu'il avoit pris.

Monsieur du Verger étant de retour chez son ami, dès le même soir le somma de sa parole, & lui témoigna même qu'il partiroit le lendemain, parce que sa Famille seroit inquiéte de lui, étant resté plus long-tems qu'il n'avoit promis; à quoi Monsieur d'Alby répondit qu'il étoit le maître de partir quand il le souhaiteroit avec Therése, & qu'il auroit l'honneur de l'accompagner jusques chez lui, ayant fait réflexion, que s'il emmenoit seul une jeune & jolie fille à

Madame son épouse, cela pourroit lui faire naître des soupçons qui l'indisposeroient contre Therése, & même seroient capables de troubler la tranquilité & la paix de sa maison.

Monsieur du Verger fut quelque-que-tems sans répondre; mais enfin il se rendit aux raisons de son ami, de sorte que deux jours après ils partirent sur des chevaux suivis seulement chacun d'un valet, & arrivérent au Château de Monsieur du Verger sans aucun accident; & après que Monsieur d'Alby eût fait à Madame du Verger le recit des bonnes qualitez de Therése, cette Dame l'embrassa, & lui dit, qu'ayant deux garçons dans le Service, & n'ayant point de fille, elle lui en tiendroit lieu, ce que Therése reçût avec un si grand air de douceur & de soûmission respectueuse, que Madame du Verger remercia Monsieur d'Alby du

preſent qu'il venoit de lui faire.

Monſieur d'Alby reſta une huitaine de jours, pendant lequel tems il répéta pluſieurs fois à Thereſe, d'en uſer avec ſa nouvelle maîtreſſe, comme elle avoit fait avec feuë Madame d'Alby, & partit enfin pour s'en retourner chez lui.

Thereſe par ſon aſſiduité & ſon affection gagna le cœur de ſa Maîtreſſe, qui voulut auſſi la faire manger à ſa table, à quoi Monſieur du Verger conſentit volontiers.

Huit jours après revinrent les deux jeunes du Verger, dont l'aîné Capitaine dans un Régiment d'Infanterie, avoit vingt-neuf ans, & ſon frere qui étoit ſon Lieutenant une année de moins.

Les deux freres regardérent Thereſe avec beaucoup d'attention; mais le cadet, que l'on nommoit du Breuil, ayant une inclination ſérieuſe dans le voiſinage, en fut moins frapé que du Verger

ſon aîné qui paſſa tout le ſouper ſans manger, à la conſidérer ; & qui s'étant aperçû que ſon pere & ſa mere l'avoient remarqué, feignit d'avoir un grand mal de tête, & fut ſe coucher de fort bonne heure.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir qu'il ne put dormir de la nuit, & que Théreſe occupa ſon eſprit, lui faiſant former mille deſſeins plus ou moins chimériques ; mais enfin, comme il étoit ſage & rempli de bon ſens, il forma la réſolution de ſe mieux obſerver à l'avenir, & d'attendre quel parti il auroit à prendre ainſi le lendemain & dans la ſuite, il ne lui faiſoit que des honnêtetez générales qui ne paroiſſoient d'aucune conſéquence, & dont même Théreſe n'eût aucune idée, vivant avec lui d'une maniere aſſez unie.

Mais comme l'amour ne permet pas que les Amans ignorent ſi

long-tems le pouvoir de ſes traits. Théreſe tomba ſi dangereuſement malade, que le médecin l'étant venu voir, avertit Madame du Verger, qu'il n'y avoit plus rien à en eſperer. La conſternation fut générale ſur le viſage des aſſiſtans; mais Théreſe qui les regardoit tous les uns après les autres, s'aperçût que le jeune du Verger, malgré les efforts à ſe contraindre, laiſſoit couler des larmes, & à l'inſtant ſe ſentant attendrir elle-même, elle ſupplia qu'on la laiſſât dormir; mais à-peine fût-elle ſeule, que mettant la tête dans ſon lit, elle s'abandonna à une ſi grande abondance de pleurs, que cela lui fit une révolution comme ſi elle avoit pris de l'émétique; ce qui la mit hors de danger: de ſorte que de jour en jour ſa ſanté ſe rétablit, & qu'après fort peu de tems, elle fut en état de reprendre ſes fonctions ordinaires.

Madame du Verger qui l'aimoit véritablement, ne voulut pas permettre d'abord qu'elle reprit le soin du détail du ménage, & lui avoit donné du linge à raccommoder ; elle y étoit occupée dans la Salle lorsque le jeune du Verger y entra, qui remarquant qu'elle tenoit une de ses cravattes, & qu'elle avoit commencé par ce qui lui appartenoit, lui dit : Je suis bienheureux, Mademoiselle, que le hazard ait permis que vous ayez commencé par ce qui m'apartient. J'y suis obligée, répondit-elle, par reconnoissance de toutes les bontez que vous avez pour moi. Vous ne connoissez pas tous mes sentimens, reprit-il, plus je vous connois, plus je m'aperçois qu'ils sont vifs & sincéres. Je vous suis obligée, repliqua-t'elle, vous croyant honnête homme, je vous crois incapable de déguisement ; mais la grace que j'ai à vous demander

c'eſt que vous n'entrepreniez ni ne penſiez rien de contraire à vôtre gloire ni à la mienne : vous êtes Gentilhomme, je ne ſuis qu'une Domeſtique, mais la vertu & la religion nous preſcrivent des régles égales. C'eſt trop long-tems vous le diſſimuler, interrompit du Verger, en ſe jettant à ſes genoux, il m'eſt impoſſible de vivre heureux ſans vous, n'en ſoyez point choquée, ce n'eſt point un amour de libertinage que je vous propoſe, je ſçai bien que je le tenterois en vain, & c'eſt le plus éloigné de ma penſée ; mais permettez-moi ſeulement de me flâter que vous ne vous opoſerez point au bonheur que je me propoſe de vous épouſer, & laiſſez-moi enſuite agir efficacement pour vous tenir ma parole. Théreſe s'aprêtoit de lui répondre, quand ils entendirent du bruit ſur l'eſcalier : dans l'inſtant, elle lui aida à ſe relever,

n'ayant pas fait jusques-là de réflexion à la posture où il étoit, tant elle étoit troublée, & comme il lui baisoit la main qu'il tenoit, elle lui en marqua sa reconnoissance, en lui serrant la sienne. Ils étoient l'un & l'autre dans un si grand trouble, qu'ils furent heureux pour n'être point découverts, que ce n'étoit qu'une Servante de Cour qui venoit lui demander quelques ordres, & sortit aussi-tôt; mais ils ne purent reprendre leur entretien, parce qu'au même instant arriva Madame du Verger qui ne s'aperçût de rien, ayant eu l'un & l'autre le tems de se remettre pendant le discours de la Servante de Cour.

Depuis ce moment où elle étoit instruite des sentimens de du Verger, & où il s'étoit aperçû qu'il ne lui étoit pas indifférent, ils ne laissérent échaper aucune occasion de s'expliquer, mais avec tant de

prudence & de circonſpection, que perſonne ne s'en aperçût, même du Verger le pere qui en étoit amoureux, & la tourmentoit toutes les fois qu'il pouvoit la trouver ſeule, n'en eût jamais le moindre ſoupçon, & quoiqu'elle le citât ſans ceſſe, il ne l'attribua uniquement qu'à ſon auſtére vertu. Théreſe auſſi prudente que ſage, prévoyant bien que ſi elle découvroit à ſon Amant les attentats de ſon Pere, cela pourroit faire de l'éclat & la ſéparer de ce qu'elle aimoit, n'en dit jamais un ſeul mot à du Verger; cette tranquilité dura environ un an, juſqu'à la mort de Madame du Verger qui arriva pour avoir bû trop frais à la glace, ce qui lui cauſa une fluxion de poitrine; mais après ſon décès, le Vieillard ſe voyant veuf, ſe crût plus en droit d'uſer de ſon autorité pour ſéduire Théreſe, & ayant fait faire une double clef de ſa

chambre, il y entra dans le milieu de la nuit, & fit inutilement ſes efforts pour la corrompre. Il trouva encore plus de réſiſtance qu'il n'avoit d'éloquence & de force. Cette action ſeroit encore demeurée dans le ſilence, ſi du Verger le fils n'avoit entendu du bruit, & ne ſe fût levé pour s'éclaircir de ce qu'il entendoit. Il vit au clair de Lune ſon pere qui ſortoit de la chambre de Thereſe tout eſſouflé & même en deſordre. Quelle viſion pour un Amant! & de combien de penſées différentes ne fût-il pas agité le reſte de la nuit juſqu'au lendemain matin, que trouvant Thereſe plus triſte qu'à l'ordinaire, ne s'étant jamais trouvé à pareille ſcéne, il lui dit ce qu'il avoit vû, dont elle fût ſi touchée, que pour le guérir de ſes ſoupçons & dans la crainte de le perdre, elle lui fit un aveu ingénu de la maniére dont ſon pere en avoit uſé

avec elle depuis qu'elle y demeuroit, & enfin de tout ce qui s'étoit passé la derniere nuit. Du Verger dans le moment fut si persuadé & si touché de sa bonne foi, qu'il la rassura, lui protestant qu'il n'avoit jamais douté de sa fidélité ni de sa vertu, & que pour l'en convaincre, il l'épouseroit dans peu.

Ils croyoient n'être entendus de personne, mais par malheur le Vieillard amoureux qui étoit aux aguets depuis son entreprise nocturne, voyant son fils entrer dans le lieu où il sçavoit qu'étoit Thérese, ouvrit une chambre voisine, & à la faveur d'une porte de communication qui étoit fermée, entendit toute la conversation de son fils avec Thérese, & animé de colere & de dépit de voir ses desseins éventez, & que son fils étoit son rival, aussi-tôt que son fils fut sorti de la chambre où étoit Thére-

se, il y entra les yeux enflâmez de courroux, & la traitant de gueuse & d'infâme, lui ordonna de sortir de chez lui dans vingt-quatre heures ; ensuite alla joindre son fils qui se promenoit dans le jardin, & l'abordant, lui dit : Je vous trouve bien insolent & le cœur bien bas, de vouloir épouser une Servante, j'ai entendu toute vôtre conversation ; je vous empêcherai bien de faire une pareille sotise avec une malheureuse qui vous méne par le nez & vous persuade tout ce qu'elle veut, elle ne vous a pas découvert la vérité, & que c'étoit elle qui m'avoit donné rendez-vous dans sa chambre cette nuit, où ce qui s'y est passé, vous empêche d'être son mari, par un principe de Religion, si vous aviez l'ame assez basse pour y consentir par entêtement.

Le jeune homme fut si étourdi d'une pareille déclaration, que la

voix lui manqua, & qu'il ne pût lui répondre, il resta dans cet état près d'une heure, après-quoi voïant son Pere sorti du Château, il entra dans la chambre de Théreſe, qu'il trouva fondante en larmes, ſa ſituation l'attendrit ; & après avoir long-tems varié dans ſes diſcours ſans ſçavoir ce qu'il diſoit, il lui fit enfin le recit mot à mot de tout ce que ſon Pere lui avoit déclaré. Les pleurs de Théreſe redoublérent, & le regardant d'un air languiſſant. Ah! Monſieur, lui dit-elle, que vôtre maiſon où je croiois goûter la félicité de la vie, me cauſe de cruelles douleurs, & que Monſieur vôtre Pere eſt injuſte & barbare. Je ſçai bien qu'il a raiſon de s'opoſer à nôtre mariage, dans les régles, je ne ſuis pas d'un rang à vous être unie ; mais eſt-il poſſible que lui qui connoît la verité, & de quelle maniere je l'ai reçû, ſoit aſſez lâche pour vouloir me

perdre de réputation, dans le tems que je lui ai fait connoître que je méritois son estime. Mon cher du Verger j'ai aporté le trouble dans vôtre Famille, je consens de ne vous plus voir pour la paix & vôtre repos, aussi-bien Monsieur vôtre Pere m'a-t'il ordonné de sortir de chez lui dans vingt-quatre heures ; la seule grace que je vous demande, c'est de ne me pas oublier, obéïssez à celui qui vous a donné le jour, mais n'imitez pas son injustice envers moi, & soyez persuadé que je vous méritois par mes sentimens & la pureté de ma conduite, si je suis indigne de vous par ma naissance & mon peu de fortune. Non reprit, du Verger, je ne vous abandonnerai jamais, je vous ai donné ma foi, je tiendrai ma parole, vous êtes pleinement justifiée dans mon esprit, allez à Doüay chez un de mes amis, nommé Monsieur Dumay qui y demeure avec sa

femme, vous y ſerez bien reçûë quand vous lui porterez une lettre de ma part, j'irai vous y trouver pour décider ce que nous aurons à faire, ſoyez cependant ſûre de mon cœur & de ma probité; mais de crainte de quelque violence de la part demon Pere, partez dans le moment, mon valet vous y conduira, faites vôtre paquet en diligence, ce qui fut executé à moins d'une demie-heure que le paquet fut fait, la lettre écrite, & Théreſe partie avec du Laurier. Le chemin ne fut pas de plus d'une heure, parce que ce Château en étoit fort peu éloigné; de ſorte qu'avant que le Vieillard revint d'où il étoit allé promener ſes inquiétudes, le Valet étoit de retour, & avoit aſſuré du Verger que Thereſe étoit en maiſon de ſûreté, & qu'elle avoit été reçûë en perfection, avec des proteſtations infinies & de grandes marques d'amitié.

Le vieux du Verger, à son retour, ayant apris que Thérese étoit partie, & que du Laurier l'avoit conduite sur le cheval de son Fils, voulût exiger de du Laurier qu'il lui aprit où il l'avoit menée ; mais ne pouvant réüssir à sçavoir le secret de ce fidel Valet, il s'emporta si violemment, que de crainte des coups, du Laurier s'enfuït ; & comme le Vieillard le suivoit, il trouva à la porte son Fils qui r'entroit, à qui il dit toutes les injures qui lui vinrent en pensée, & lui deffendit de r'entrer chez lui, à moins qu'il ne lui remit Thérese entre les mains ; ce que voyant, le jeune du Verger, sans rien répondre à son Pere, il le quitta, & s'en alla sur l'heure à pied jusqu'à Douay, où il arriva comme le jour tomboit chez son ami Monsieur Dumay.

Quand il entra, Thérese rêvoit d'un air fort triste sur un lit de repos où elle étoit couchée. A son

abord

abord, elle voulût se lever, mais les forces lui manquérent, & elle retomba sans connoissance. On eût quelque peine à la faire revenir; enfin elle ouvrit les yeux, & regardant du Verger: quoi! c'est vous, lui dit-elle, je n'ai plus rien à craindre.

Du Verger en presence de son ami & de sa femme, renouvella à Thérese ses protestations de constance à l'épreuvé de tout; ensuite dequoi l'on soupa avec beaucoup de gayeté.

Le lendemain, Monsieur Dumay à son retour de la Ville, leur aprit qu'il avoit rencontré Monsieur du Verger le Pere, qui après s'être beaucoup emporté contre son fils & l'aimable Thérese, à qui il donnoit toutes les épitetes que sa fureur lui dictoit, lui avoit montré une plainte qu'il avoit faite contr'eux.

Mais du Verger l'interrompit,

en lui disant puisque mon Pere ne garde plus aucunes mesures & qu'il calomnie la personne du monde qui le mérite le moins, je me sens obligé de réparer encore plûtôt que je n'aurois peut être fait le tort qu'il fait à Theréſe, & dès que la nuit fut venuë, il sortit avec Monsieur Dumay pour régler toutes choses, afin que dès le lendemain on fit des sommations respectueuses à son Pere; ce qui fut éxécuté; & enfin après avoir essuyé toutes les traverses que son Pere pût lui causer au bout de deux mois, il épousa Thereſe & se mit avec elle dans un apartement à Douay: ce que son Pere ayant apris pour s'en vanger efficacement, il maria aussi-tôt du Breüil son cadet à une Demoiselle qu'il aimoit dans le voisinage, Fille d'un Gentilhomme nommé Monsieur du Hallier, & pour faire passer tout son bien sur la tête de du Breüil, il fit au pro-

fit de Monſieur du Hallier le Pere, des obligations qui abſorboient tout ſon bien & au-delà, parce qu'autrement, quand même il auroit réduit du Verger à ſa légitime, ſes droits d'aîneſſe ſur ſon Frere l'auroient toûjours rendu maître de la meilleure partie.

L'année ſuivante, Monſieur du Verger le Pere mourut, pendant que ſon Fils étoit en Campagne, & quoique du Verger marquât toûjours à ſon frere du Breuil qui étoit ſon Lieutenant, beaucoup d'honnêtetez, du Breuil les recevoit avec un ſi grand froid que du Verger s'en laſſa & n'eût plus de liaiſon avec lui, qu'en ce qui concernoit abſolument le ſervice du Roi & lorſque du Verger aprit la mort de ſon Pere & qu'il en voulût parler à ſon Frere, il lui répondit d'un air ſi compoſé, que du Verger ne pût s'empêcher de ſe douter que l'on avoit tout mis en œu-

vre pour le tromper & le dépoüiller de son Patrimoine. La Campagne étant finie & les deux Freres de retour, du Verger aprit tout ce que l'on avoit fait contre lui, qu'il avoit ignoré jusqu'à ce moment ; il alla trouver Monsieur du Hallier, qui lui répondit très-durement, qu'il étoit juste qu'il fut payé de ce que feu son Pere lui devoit, & quelques propositions qu'il pût faire voiant clairement ce que l'on avoit fait, il n'en pût jamais tirer de raison, & il fallût en venir à un Procès, qui suivant le fatal usage ne fut pas décidé promptement & il y avoit déja plus de trois ans qu'ils plaidoient, pendant lequel tems Théreſe, que nous nommerons toûjours ainsi, avoit donné deux enfants à du Verger son mari & que l'union & l'amour s'étoient conservez dans leurs cœurs comme s'ils étoient encore Amans.

Du Verger se promenant dans la

Place rencontra un ancien Officier, avec lequel il avoit servi & qui s'étoit retiré du Service depuis environ huit ans. On le nommoit de Villon : il étoit venu à Douay pour quelques petites affaires qu'il avoit à régler à l'occasion de la succession de Madame de Villon sa tante à qui il étoit dû une somme par un Bourgeois de Douay.

Ces deux Officiers après s'être embrassez, du Verger pressa Villon de si bonne grace de venir dîner chez lui, qu'il l'accepta.

Pendant tout le repas, Villon ne pouvoit s'empêcher d'avoir continuellement les yeux sur Thérese, dont s'étant aperçûë elle en rougit plusieurs fois & en devint si interdite qu'elle ne parloit plus : du Verger qui l'avoit aussi remarqué ne fit aucun doute que sa femme étant très-belle n'eût inspiré à son camarade une passion des plus violentes ; mais si-tôt qu'ils furent

hors de table, Villon rompant le silence dit à du Verger, vous êtes étonné & avec juste raison, que je sois assez téméraire pour considérer Madame avec tant d'attention qu'elle en a rougi & baissé les yeux nombre de fois; mais permettez-moi de m'éclaircir si je n'ai point vû Madame ailleurs qu'ici, si elle ne se nomme pas Thérese & n'est pas la niéce de feu Monsieur le Curé d'Alby; enfin si je n'ai pas eu l'honneur de la voir il y a environ six ans, chez Madame de Villon ma tante; à quoi Madame du Verger ayant répondu que tout cela étoit vrai & que même à present elle le remettoit.

Madame, reprit alors Villon, avec beaucoup de vivacité, vous allez être tous deux bien étonnez, aprenez que vous n'étiez point la niéce du Curé d'Alby, vous êtes la Cousine Germaine de votre Mari

& de même nom, étant fille de Monsieur du Verger son oncle, Capitaine dans le Regiment de..... Ecoutez les preuves que je vais vous en donner.

Du Verger & sa Femme étoient si surpris qu'ils resterent immobiles & que Villon continua ainsi son discours, adressant la parole à du Verger.

Monsieur du Verger votre oncle Capitaine dans le..... & l'aîné de Monsieur votre Pere, s'étoit marié comme vous sçavez à une Demoiselle des environs de Strasbourg, dont il n'avoit eû que de la beauté pour tous biens, & il demeuroit avec elle au Château du Verger aux environs d'ici. En 1658. après la prise d'Oudenarde, où il fût blessé, il revint trouver sa femme quand il se crut gueri de sa blessure qui étoit au côté, & qu'il se trouva assez fort; il entreprit le Voyage qu'il fît sans au-

cun accident; étant de retour à ſon Château, il voulût avant les rigueurs de l'Hyver, aller faire un tour à Sédan, où vous avez du bien, & crût que ſon Voyage (qu'il ne prévoyoit pas devoir durer un mois tout au plus,) ſeroit achevé avant que Madame du Verger ſa femme, qui étoit groſſe, fût au terme d'accoucher. Il partit accompagné ſeulement d'un Valet de Chambre nommé Giſors; mais un froid aſſez vif l'ayant ſurpris en chemin, il eût infiniment de la peine à arriver à Sedan. Sa bleſſure ſe rouvrit, & les Chirurgiens jugerent qu'il étoit en fort grand danger; de ſorte qu'il ne pût ſe diſpenſer de l'écrire à ſa femme, qui à l'inſtant partit à Cheval, nonobſtant l'état où elle étoit, n'ayant pû trouver d'autre voiture, & ſe fit accompagner ſeulement par une femme de Chambre nommée Marthe & un Laquais. Elle

crût aussi devoir se munir de tout ce qu'elle avoit d'argent comptant qu'elle fit changer en or par Marthe sa femme de Chambre, afin de le porter plus facilement, & y ajouta le peu de diamans qu'elle avoit, le tout pouvant valoir environ quatre ou cinq mille livres.

Le second jour de son Voyage son Laquais se trouva si malade, qu'elle fût obligée de le laisser auprés de Valenciennes & de continuër sa route, se contentant de prendre des Guides matin & soir; enfin elle arriva à Alby, où étant descenduë de Cheval dans l'Hôtellerie, un moment après elle vit arriver Gisors Valet de Chambre de Monsieur du Verger son mari, qui sans aucune précaution, luiaprit que son Maître étoit mort, & qu'ainsi il lui étoit inutile de continuër sa route, elle tomba sans connoissance, & étant reve-

nuë de ſon évanouiſſement, elle ſentit de ſi violentes douleurs, que l'on courut à l'inſtant chercher une vieille Matrone qui demeuroit dans le Village; enfin elle accoucha d'une fille, qui eſt Madame votre Epouſe; mais auſſi-tôt que la Sage-femme fut ſortie, ces deux Domeſtiques ſcelerats qui étoient dans une parfaite intelligence, pour ſe ſaiſir tant des effets de la Dame, que de ceux de Monſieur du Verger, dont Giſors étoit en poſſeſſion, les raportant avec lui, firent le complot affreux de ſe deffaire de leur Maîtreſſe, en quoi ils réüſſirent aiſément, l'un lui fermant la bouche pour l'empêcher de reſpirer, & l'autre montant ſur ſa poitrine pour l'étouffer, & ſi-tôt qu'ils la virent morte, firent des cris ſi perçans, que l'Hôteſſe & toute la maiſon y accoururent. Marthe dans un coin de la Chambre, faiſoit la pâmée;

Gisors s'arrachoit les cheveux & se rouloit à terre comme un possedé. De sorte même que l'Hôtesse crût devoir employer ses soins pour les consoler. Ils firent enterrer Madame du Verger; mais ils eurent la précaution de ne pas dire son véritable nom, & de le corrompre un peu; parce que l'Hôtesse l'avoit entenduë nommer. Ils lui donnerent le nom de Berger; ensuite de quoi, ils tinrent sur les Fonds la petite Fille, qu'ils nommerent Thérese, & prirent même sur le Registre de l'Eglise d'autres noms que le leur. Gisors prit celui de Chambord, & Marthe celui de la Vallée. Ils donnerent l'enfant à une Nourrice, à qui ils payerent le premier mois & les petites hardes qui lui étoient nécessaires, avec promesses qu'elle auroit des nouvelles de sa famille, avant qu'il fut huit jours.

Dès le lendemain ces deux Assassins partirent, & de crainte d'être poursuivis, après avoir encore changé de nom, prirent le chemin de l'Electorat de Cologne, où ils se sont établis au-delà de Juliers, à un Village nommé Caister, dont je suis devenu Seigneur, par le moyen d'une succession qui est échûë à ma femme. On les appelloit Beaulieu, & vivoient comme de bons Bourgeois, assez à leur aise, depuis le temps de la fatale Avanture que je viens de raconter.

Mais il y a environ un an que Beaulieu étant tombé malade & faisant une sérieuse recherche de sa vie passée, le Curé de ma Paroisse, très-honnête homme, aiant apris de lui le détail de tout ce que je viens de dire, lui en a fait faire, avant que de mourir, une déclaration autentique, de laquelle j'ai une expédition chez

moi, & où l'on trouvera encore que Beaulieu par curiosité, il y a environ dix ans, voulut sçavoir ce qu'étoit devenuë la petite Fille, fit un Voyage jusqu'à Albi, où il aprit que sa Nourrice voyant que personne ne reclamoit cet enfant & qu'elle n'étoit point payée, ayant dit au Curé qu'elle l'exposeroit; ce Curé, homme très-charitable, en a pris soin, & de crainte, comme il voyoit, qu'elle seroit très-jolie, que cela ne donnât un jour matiére à glosser sur sa conduite, il l'avoüa pour sa Niéce, & l'a faite élever en cette qualité sous son nom de Théreſe.

Après la mort de Beaulieu on m'aporta cette déclaration qu'il avoit faite à la mort, & comme je me souviens pour lors que j'avois vû cette Demoiselle chez Madame de Villon ma tante, qui demeuroit à un Château près d'Al-

by & même dans la Paroisse ; j'y fis un Voyage pour lui rendre service & lui aprendre qui elle étoit ; mais je cherchai vainement : on me dit que le Curé d'Alby étoit mort & l'avoit laissée sans aucuns biens ; de sorte qu'elle avoit été obligée de servir la Dame du lieu, & qu'après sa mort Monsieur d'Alby l'avoit menée chez un de ses amis, mais dont on ne pouvoit me dire, ni le nom, ni le lieu où elle étoit. Je demandai si Monsieur d'Alby étoit encore vivant & s'il ne pourroit pas m'en donner plus d'éclaircissemens. On me mena chez lui, où je trouvai un homme en enfance, qui à peine se souvenoit-il de son nom & qui aux demandes que je lui fis me fit des réponses qui n'y avoient aucun raport, je trouvai seulement le Notaire du Village, qui me dit que la Demoiselle Thérese n'étoit point la Niéce de feu Monsieur

le Curé, qui lui en avoit fait un Acte qu'il gardoit dans ses minutes, qu'il ne lui avoit donné cette qualité, qu'afin de pouvoir la garder chez lui; qu'elle se nommoit Berger & étoit Fille d'une Dame qui étoit morte dans l'Auberge du lieu, le même jour qu'elle l'avoit mise au monde, dont j'ai encore eu soin de prendre une expédition que je conserve dans mes papiers; & sans l'affaire qui m'a fait venir à Doüay & le bonheur que j'ai eu de reconnoître Madame, je desespérois de pouvoir jamais réüssir à ce que j'avois entrepris.

Il seroit impossible de reciter la situation où dans ce moment Monsieur & Madame du Verger se trouverent; il n'y a point de marques de reconnoissances & de remerciement qu'ils ne fissent à Monsieur de Villon, qu'ils prierent de leur renvoyer ces décla-

rations aussi-tôt qu'il seroit de retour chez lui à Caster. Ce qu'il ne manqua pas d'éxécuter ponctuellement & même y ajouta une déclaration qu'il fit faire à la Veuve de Beaulieu, conforme à celle de son deffunt mari, & aussi-tôt Monsieur du Verger alla faire un Voyage à Alby, où il trouva vivante la Sage-femme, encore dans son bon sens, quoi qu'âgée de plus de 80. ans; & l'Hôtesse de l'Auberge qui lui confirmerent la naissance de Thérese & même la Sage-femme ajouta que depuis qu'elle avoit vûë la petite Fille abandonnée de sa famille, elle s'étoit toûjours doutée qu'il y avoit quelque chose qu'elle ne comprenoit pas; d'autant plus qu'elle se souvenoit qu'étant auprès de cette Dame en couche, elle lui avoit conté son malheur d'avoir perdu son mari Officier, qui étoit mort à Sédan,

d'une bleſſure qui s'étoit r'ouverte, & l'avoit apellé du Verger, & non pas Berger, dont elle offrit de faire une déclaration auſſi-bien que l'Hôteſſe; ce que Mr du Verger accepta & s'en revint à Doüay d'un air triomphant.

Peu de jours après il fit ſçavoir à du Breüil ſon Frere & au Sieur du Hallier, ſon prétendu Créancier inéxorable, que leur Procez étoit fini; que ſa femme étant Fille de Monſieur du Verger leur Oncle, & l'aîné de ſa famille, à qui tous les biens apartenoient, & à qui même on dévroit encore les joüiſſances de plus de vingt ans, ſi l'on avoit le moyen de lui en répondre.

Du Breüil & du Hallier ſon Beau-pere, ſe trouverent fort étonnez. Ils ont conteſté autant qu'il leur a été poſſible; mais enfin ils ont ſuccombé. Théreſe s'eſt trouvée la Couſine germaine

de ſon Mari & l'héritiere de tous leurs biens, dont par grandeur d'ame, Monſieur du Verger & ſa femme, ont bien voulu en laiſſer à du Breüil le Cadet une partie, afin de l'empêcher de mourir de faim, n'ayant preſque rien eû en mariage de ſa femme, Fille de Monſieur du Hallier.

Après que j'eûs fini mon Hiſtoire que j'avois par écrit, Monſieur Duclos & Rachel me dirent qu'ils étoient charmez que la conſtance de du Verger eût été recompenſée, & que du Breüil eût été puni: mais Judith tout au contraire prit de-là occaſion de me dire: vous n'aviez garde de manquer à nous faire le recit de cette Hiſtoire, pour amuſer ma Sœur, qui s'imagine peut-être déja que vous vous trouverez quelque jour un riche Heritier, & que vous lui ferez ſa fortune. Mais je ſuis bien ſurpris que nôtre Pere ne voye pas

vos desseins intéressez : après tout vous n'êtes qu'un misérable Soldat qui mourriez de faim & de misere sans les bontez que mon Pere a pour vous, & il me permettra de lui faire remarquer que vous êtes parfaitement d'accord ma Sœur & vous, & qu'il pourroit s'en repentir un jour.

Vous êtes trop emportée, ma Fille, lui répondit Monsieur Duclos, je suis sûr de la vertu de vôtre Sœur & de la probité de Monsieur Philope. Je vous ai tant d'obligations, repris-je à l'instant, que si ma fortune étoit plus brillante je vous demanderois Rachel, en cas qu'elle y eût point de répugnance, & je me croirois trop heureux de récompenser son merite. Rachel baissoit les yeux sans rien répondre, & Judith loin d'en demeurer-là, me repliqua, je le veux croire ; mais vous en êtes bien éloigné, & l'on apelle cela des

Châteaux en Espagne, dont notre Pere est la dupe, aussi-bien que ma Sœur. Taisez-vous, répondit Monsieur Duclos, Monsieur Philope nous fait honneur, & je consens de lui donner ma Fille; mais comme il est engagé dans les troupes, nous avons des mesures à prendre pour la validité du mariage. Son Capitaine aparemment n'y consentira pas, car ce n'est pas l'usage des Officiers François; mais il faut avoir son congé, après-quoi nous verrons quels arrangemens il nous faudra prendre pour les rendre heureux l'un & l'autre, qui est l'unique but de mes desirs; ce qui mit Judith si fort hors d'elle-même, qu'elle nous quitta brusquement, & pour lors nous conclûmes Monsieur Duclos & moi, que je tâcherois d'enrôler quelque jeune homme bien fait pour le presenter à ma place à mon Capitaine, en lui demandant mon con-

gé, & que Monsieur Duclos approuva si fort, qu'il me dit de n'y perdre pas un moment & m'offrit sa bourse si j'avois besoin d'argent pour engager quelque jeune homme, dont je le remerciai ; & regardant Rachel en ce moment, je la vis si troublée & si confuse que je ne jugeai pas à propos de lui adresser la parole, de crainte de la troubler encore davantage ; je me contentai seulement de lui baiser la main, à quoi elle ne répondit rien, sinon, qu'elle me serra la mienne, en me regardant avec un air de douceur, dont je ressentis un plaisir que je ne puis exprimer.

Le lendemain je m'informai si je ne pourrois point enrôler quelque jeune homme pour le donner à mon Capitaine à ma place, en lui demandant mon congé ; je fis boire le Sergent d'une Compagnie de notre Regiment, ainsi qu'il est

d'uſage dans ces ſortes d'occaſions, & je lui fis part de mon deſſein, en lui donnant un écu, pour lequel il me promit un ſecret inviolable. Et en effet, deux jours après nous trouvâmes un jeune garçon Menuiſier, qui avoit eû du bruit avec ſon oncle chez qui il travailloit. Nous le fimes beaucoup boire & lui promîmes 50. livres d'engagement, nous lui donnâmes une piſtole par avance & tout de ſuite nous le conduiſimes chez mon Capitaine, à qui je le preſentai comme un Soldat qui vouloit avoir l'honneur de ſervir le Roi dans ſa Compagnie. Comme c'étoit un jeune garçon de dix-huit ans, bien-fait, & de belle taille, mon Capitaine nous reçût fort gracieuſement; mais ſi-tôt que je lui demandai mon Congé, & fait ſçavoir que ce Soldat étoit pour me remplacer, Monſieur de la Barre mon Capitaine changea

bien de ton, & me repliqua, que puiſque moi qui étoit ſon Soldat l'avois engagé, il lui apartenoit. Et lorſque ce Sergent qui étoit avec moi lui eût remontré que c'étoit lui qui l'avoit engagé pour le mettre à ma place, il nous dit beaucoup de duretez, & m'envoya ſur l'heure en priſon, où ſi-tôt que je fus enfermé j'écrivis à Monſieur Duclos le malheur qui m'étoit arrivé, le priai de me venir conſoler, à quoi il ne manqua pas; deſorte qu'au bout de deux heures, je le vis entrer dans la priſon. Je lui fis le détail de toute mon avanture; après-quoi il ſe chargea d'aller parler à mon Capitaine, ce qu'il fit effectivement, mais où il ne réüſſit pas, & n'eût au contraire que beaucoup de duretez à eſſuyer, ce qu'il me vint raporter, dont je fus très-chagrin; de ſorte que l'on crût que je pourrois en mourir, ne voulant ni boire ni

manger, ce que l'on raporta à mon Capitaine, qui de crainte de perdre un Soldat me remit en liberté.

Je retournai chez mon bienfaiteur Monsieur Duclos, qui me marqua beaucoup de bontez. Rachel parut fort sensible à mon retour, & nous n'avions encore trouvé aucun moyen favorable à nos desseins, quand il falut partir pour se remettre en Campagne.

Je fus obligé de suivre le Régiment comme les autres, ayant néanmoins pris la résolution de deserter, & de passer en Hollande, si j'en pouvois trouver l'occasion, qui ne me fut point favorable pendant toute la Campagne; mais la veille de nôtre départ, pour revenir en Garnison, un de mes Camarades nommé la Fléche, qui m'avoit entendu faire souvent des plaintes contre nôtre Capitaine, & qui n'en étoit pas plus content que moi,

moi, me proposa de deserter, & qu'il sçavoit la maniere d'y réüssir sans nous beaucoup exposer, que nous n'étions tout au plus qu'à trois lieuës du pays Ennemi. Comme il m'avoit déja raconté que nôtre Capitaine lui retenoit cent liv. que sa mere lui avoit confiées pour lui, & m'avoit dit plusieurs fois que c'étoit un voleur : Je ne fis aucune difficulté de l'écouter, ainsi nous fimes complot pendant que l'on étoit embarrassé à faire les Balots pendant la nuit, de partir, & de prendre un chemin détourné, afin d'éviter la rencontre du Prevôt, que nous aurions pû trouver en prenant le droit chemin ; ce que nous executâmes.

Mais jamais surprise ne fut plus grande que la nôtre, lorsqu'à la pointe du jour, passant le long d'un petit bois, nous trouvâmes malheureusement nôtre Capitaine suivi seulement d'un valet ; il ne dou-

ta point de nôtre dessein, & nous abordant l'épée à la main, nous ordonna de le suivre, nous menaçant de nous faire pendre à nôtre arrivée, à quoi nous ne voulûmes pas obéïr, ce qui lui fit mettre le pistolet à la main, dont il tira un coup sur mon camarade, qui l'étendit par terre; mais comme il prenoit l'autre pour m'en faire autant, je pris son Cheval par la bride, & lui donnant une saccade, le fis cabrer si fort, qu'il tomba à la renverse sur son Cavalier, qui néanmoins s'en débarrassa facilement; & mettant l'épée à la main, vint fondre sur moi, qui à la chute du Cheval, avois eu la précaution de ramasser le pistolet qui restoit chargé; je lui presentai, en lui disant de ne me pas mettre au desespoir, cela le retint un moment: mais m'apercevant qu'il avoit fait signe à son valet, de me saisir par derriere, & le voyant même aprocher pour

pour cet effet, je láchai le coup de piſtolet, dont mon Capitaine fut tué; & mettant auſſi-tôt l'épée à la main pour me deffendre contre ſon valet, il ne fut plus d'humeur de me livrer combat; mais au contraire, piqua des deux pour s'éloigner de nous.

Je fis réflexion en ce moment, qu'il ne ſeroit pas prudent de reſter plus long-tems où j'étois; de ſorte que j'avançai pays fort émû de ce qui venoit de m'arriver, m'imaginant à chaque feüille que j'entendois tomber, que c'étoit le Prevôt qui me ſuivoit; mais enfin, j'arrivai ſur le terrain Ennemi ſans autre facheuſe rencontre. Et comme j'avois de l'argent, grace à la généroſité de Monſieur Duclos, je gagnai la ville de la Haye en fort peu de jours, où ſi-tôt que je fus arrivé, je ne manquai pas d'écrire à Monſieur Duclos tout ce qui m'étoit arrivé, à la réſerve de mon combat

avec mon Capitaine & de sa mort, dont je ne lui dis pas un mot. Ce bon homme qui m'aimoit comme son enfant, me fit ponctuellement réponse, il m'adressa à un de ses Alliez, que l'on apelloit Monsieur Emanuel, homme très-riche, & qui s'étoit établi en Hollande, où il avoit épousé par inclination une des parentes de Monsieur Duclos. Il me reçût parfaitement bien & avec des témoignages infinis de bienveillance, & des offres de service en tout ce qu'il pourroit me servir; à quoi je répondis de mon mieux, & le remerciai de ses bontez.

Nous allions souvent promener ensemble le long des canaux qui conduisent à la Mer; un jour entr'autres, que nôtre conversation rouloit sur la constance des hommes & des femmes, & que je lui soutenois que les femmes possédoient cette vertu plus parfaite-

ment que nous, il me répondit, vous avez raiſon; & la corruption du cœur humain, ſur tout dans les hommes, eſt ſi affreuſe, qu'ils regardent comme un mérite & une perfection, de ſéduire le cœur de pluſieurs femmes; les ſermens coûtent très-peu à un perfide, pour venir à bout de ſes deſſeins: mais nous ne devons pas tenir pour une maxime inviolable, que le ſexe ne poſſéde quelquefois ce deffaut, & ne le porte du moins auſſi loin que nous; & même l'on peut dire que lequel des deux partis que les femmes prennent, elles y ſont extrêmes, que très-ſouvent nous devons la bonne reception qu'elles nous font, ou à l'intérêt ou par des deſſeins qui nous ſont inconnus; & que par nôtre foibleſſe ou nôtre entêtement nous ne démêlons que quand il n'eſt plus temps d'y remédier. J'ai été jeune comme vous, je ſuis originaire des envi-

rons de Poitiers, ma Famille y eſt très-connuë & même en fort grande conſidération dans la Province; feu mon Pere m'envoya à Paris, comme à l'unique centre des ſciences, pour y faire mes études & me rendre capable de poſſéder la Charge dont il étoit revétu, & qu'il me promit de mettre ſur ma tête auſſi-tôt que j'en ſerois capable, deſtinant mon frere, qui étoit mon Cadet, à ſuivre le parti des Armes.

Après que je fus reçû Avocat, je voulus ſuivre le Barreau pendant quelque-temps, pour m'inſtruire davantage; je demeurois chez un Procureur aux environs de la place Maubert, avec qui je travaillois aſſiduëment; il étoit veuf, & avoit deux grandes filles de dix-ſept à dix-huit ans pour qui j'avois une eſtime infinie; mais il avoit une niéce bien-faite & trop aimable, pour m'empêcher de lui rendre les

Armes, en un mot, j'en devint amoureux ; & comme je la voyois sans cesse, je trouvai facilement l'occasion de lui découvrir mes sentimens qu'elle ne refusa point, dont au contraire, elle me parût enchantée, & me répondit seulement, que me connoissant pour un homme de qualité & riche, il falloit qu'elle se sentit autant de penchant pour moi qu'elle en avoit pour m'écouter, que j'étois un fils de Famille qui ne pouvois disposer de moi ; mais qu'à tout hazard, elle en courroit les risques, pour me faire connoître combien elle m'estimoit. Je me jettai à ses genoux, & les embrassant, lui jurai une constance éternelle, & lui promis que je n'en aurois jamais d'autre : elle me fit remarquer qu'elle n'avoit point de biens, que son Oncle même par bonté, la nourrissoit & l'entretenoit ; toutes ses raisons, loin de me rebuter, ni de rallentir

mon ardeur, allumérent encore davantage mes feux; & après mille ſermens de fidélité & de conſtance que nous fimes, nous nous ſéparâmes fort contens l'un & l'autre. Je rendrai juſtice à ſa vertu & à ma modération, depuis ce moment que nous regardions tous deux comme un véritable engagement, nous n'en fûmes pas plus libres enſemble, je ne l'entretenois jamais de mon amour que lorſque nous étions ſans témoins & hors de danger d'être ſurpris; mais comme l'amour ſe peut difficilement cacher, le vieux Procureur, homme d'eſprit, s'aperçût que j'avois trop de complaiſance pour ſa Niéce, & qu'en tout, elle me donnoit des marques de diſtinction; de ſorte qu'en homme ſage & prudent, il lui découvrit ſes ſoupçons, & lui marqua qu'il en étoit ſi bien perſuadé, qu'elle ne pût ſe diſpenſer de lui faire l'aveu des pro-

meſſes que je lui avois faites. Loin de la blâmer, il l'aprouva, mais l'avertit ſeulement de ſe défier de la conſtance d'un jeune homme de vingt-quatre ans ; & afin de s'aſſurer de la vérité de ce qu'elle lui avoit avancé, il m'en parla un jour que nous nous promenions tous deux au Jardin du Roi, où il m'avoit mené, ſelon toutes les aparences, dans le deſſein de s'éclaircir avec moi. Je lui répondis la même choſe, que ce que j'avois dit à Iſabelle, qui étoit le nom de ſa Niéce. Il me fit toutes les remontrances qu'il eſt poſſible de faire à un jeune homme, entra dans le détail de tous les obſtacles que j'aurois à eſſuyer de la part de mon Pere & de toute ma Famille, ſi par hazard quelque jour ils en étoient inſtruits. Je perſiſtai toûjours dans les mêmes ſentimens, & lui parus ſi fort attaché, qu'enfin il m'embraſſa, & me dit que puiſque j'avois tant de bonnes vo-

lonté pour sa Niéce, il me prioit de le regarder desormais comme un Oncle parfaitement attaché à mes intérêts, & qui me seroit dévoüé en toutes occasions.

Depuis ce jour, Isabelle & moi nous génions beaucoup moins qu'auparavant ; de sorte qu'en peu de tems, cela fut public dans le quartier, où tout le monde me regardoit comme devant être dans peu le mari d'Isabelle : c'étoit le sujet de l'entretien de chaque maison où l'on faisoit des commentaires suivant la portée du génie de ceux qui racontoient cette avanture ; les uns trouvoient Isabelle fort heureuse d'épouser un jeune homme riche & de qualité, dont elle étoit parfaitement aimée ; d'autres mettoient un correctif à son bonheur, & assuroient que si j'étois tel qu'on le disoit, je la ménerois en Province, & la confinerois dans quelque Château, ou que peut-être

n'étois-je pas ce que l'on disoit, mais quelque avanturier.

Enfin, tous ces bruits & ces discours firent tant d'éclat, que quelqu'un charitablement en écrivit à mon pere, qui aussi-tôt me manda d'aller le trouver sous peine de desobéïssance, me menaçant de donner sa Charge à mon Cadet, & de me réduire à ma légitime.

Je fis part de cette Lettre à Isabelle qui m'en parût fort touchée, & laissa couler quelques larmes qui m'attendrirent, de maniere que je lui renouvellai tous les sermens que je lui avois faits; & comme depuis huit jours j'avois vingt-cinq ans accomplis, je lui fis un dédit de dix mille liv. après quoi nous résolûmes qu'il falloit que j'obéïsse à mon pere, que pour lui ôter tout soupçon, je croyois devoir me rendre auprès de lui pour quelque-tems, & que je reviendrois ensuite le plûtôt qu'il me seroit possible. Nous

fîmes part de nôtre réſolution à ſon Oncle le Procureur, qui nous approuva. Enfin, je partis, & me rendis auprès de mon pere qui me reçût très-froidement, & me fit une remontrance des plus ſévéres, ne voulant pas même permettre que je me juſtifiaſſe, me diſant qu'il en ſçavoit trop pour avoir beſoin des éclairciſſemens que je voudrois lui donner, ſi bien que je fus obligé de garder le ſilence.

Je rêvois jour & nuit, ſi je ne pourrois point trouver quelque prétexte pour revenir à Paris, lorſque huit jours après, un matin, mon Pere entra dans ma Chambre & me dit qu'il avoit été content de ma ſoumiſſion & de mon attention, à écouter ce qu'il m'avoit dit en arrivant; qu'il étoit même perſuadé que mon attachement de Paris, (dont on lui avoit mandé des circonſtances étonnantes,) n'étoit point ſi grand

qu'on avoit voulu lui persuader, qu'aparemment ce n'étoit qu'un feu follet, dont il me croyoit bien revenu, & que pour achever de l'en convaincre & lui montrer que j'étois un enfant soumis, il me demandoit mon consentement pour épouser la Fille d'un Gentilhomme voisin, qu'il avoit demandée pour moi: qu'elle étoit très-aimable, jeune, riche; enfin telle qu'il me la falloit & même plus que je n'oserois prétendre; qu'il s'étoit engagé, & qu'il falloit que je l'acquitasse de sa parole.

Jamais surprise n'égalât la mienne, & quelques efforts que je fisse pour lui répondre, la voix me manqua; je restai immobile & me contentai seulement de le regarder avec des yeux qui ne lui firent que trop connoître la situation de mon cœur.

Il me quitta sans rien dire davantage, pour me laisser libre

dans mes réflexions, qui furent à la vérité des plus triſtes & des plus cruelles. Je le connoiſſois pour un homme haut & abſolu dans ſes volontez, & je ne fis aucun doute qu'il faudroit renoncer à Iſabelle ou à ma fortune ; mais enfin l'amour l'emporta, je m'armai de réſolution, & voyant mon Pere qui ſe promenoit à grands pas ſeul dans une des allées du Jardin, j'allai le trouver, & me jettant à ſes genoux, je lui demandai la grace de m'écouter avec attention, que j'avois toûjours été perſuadé de ſes bontez pour moi, & le priois de m'en accorder une derniere preuve. Je ſçai, me répondit-il, avec un ton de fierté que me fit trembler, tout ce que vous avez à me dire. Vous aimez Iſabelle, elle eſt ſage, elle eſt vertueuſe, vous ſerez content avec elle pour peu que vous ayez de bien, ce n'eſt point la grande

fortune qui nous rend heureux ; tout cela eſt le plus beau du monde : mais en un mot elle n'a ni fortune ni naiſſance & je veux vous marier à une autre qui eſt plus convenable, j'en ai donné ma parole, vous êtes le maître de tenir ce que j'ai promis ; mais ſi vous ne le faites pas, je mettrai vôtre Cadet à vôtre place & vous deshériterai ſi je puis. Alors prenant la parole & me relevant ; on n'a jamais, lui dis-je, condamné perſonne ſans l'entendre, & on le doit encore moins attendre d'un Pere que d'un autre. Sortez de chez moi, me repliqua-t'il à l'inſtant, les yeux en fureur, vous êtes bienheureux que je ne vous caſſe pas la tête ; mais ne ſoyez pas aſſez inſolent pour vous renommer jamais de moi, ni vous trouver en ma preſence. Je compris bien alors que le meilleur parti pour moi, étoit celui d'une prompte retraite

& allant aussi-tôt dans l'écurie ; je pris le meilleur de cinq Chevaux qui y étoient, sur lequel je montai, & en peu de jours m'en revins à Paris, demeurer à mon ordinaire chez l'oncle d'Isabelle. J'y fus reçû à bras ouverts, sur tout après le recit que je leur fis que rien n'avoit été capable d'ébranler ma constance. Je vendis mon Cheval, ce qui servit à m'équiper proprement, & de concert avec le Procureur je travaillois dans son étude à ce dont j'étois capable. Comme j'étois Avocat, je signois des écritures où il avoit besoin que le nom d'un Avocat parut, ce qui m'aidoit à me soutenir.

Je passai un an dans cette occupation, pendant lequel tems ; j'apris que mon Frere avoit été reçû Licentié à Orleans, qu'il étoit même venu à Paris, où il avoit prêté serment d'Avocat sans me voir, & qu'étant retourné en Pro-

vince mon Pere avoit mis sa Charge sur sa tête & lui avoit fait épouser la Demoiselle qu'il me destinoit, afin que dans toute la Province le bruit courût que l'on prenoit toutes les mesures possibles pour me ruïner, à quoi mon Pere donnoit les mains avec la plus grande joie du monde.

Mon Procureur me conseilla d'écrire une Lettre très-respectueuse à mon Pere, pour tâcher de fléchir sa colere, ce que je fis en ces termes:

MONSIEUR MON TRE'S-HONORE' PERE,

Le desespoir que je ressens d'avoir mérité votre juste indignation, me tourmente infiniment davantage que l'extréme misere où je suis réduit à vivre ici sans aucun secours. La derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir je fus si troublé que je n'osai me presenter devant vous pour vous de-

mander pardon ; j'avoüe & je reconnois mon crime, c'eſt un bon Pere à qui j'en demande pardon à genoux & dans les termes les plus reſpectueux ; je vous promets de ne jamais épouſer celle dont vous vous plaignez, que vous ne m'ayez donné vôtre conſentement ; mais permettez-moi de vous prier de conſidérer que je ne pourrois paſſer ma vie heureuſement avec une autre. Sans ceſſe j'adreſſe mes vœux au Ciel pour la conſervation de vos jours & qu'il ne m'abandonne point à rien faire contre vôtre volonté : je ſuis très-reſpectueuſement, &c.

Mon Procureur & Iſabelle ſa niéce furent contents de ma Lettre que je mis à la Poſte. Iſabelle me jura que quand même je n'aurois pas un ſol de bien de ma famille elle ne changeroit point de ſentiment, que ce n'étoit nullement l'éclat de ma fortune à l'avenir qui l'avoit ébloüie ; à quoi le Procu-

reur, répondit, que de la maniere dont il voyoit que je me ſtilois au Palais, il eſperoit qu'un jour j'aurois de la réputation & pourrois faire une bonne maiſon, indépendamment de mon Pere.

Au bout de quelques jours je reçûs réponſe de mon Pere qui me frapa ſi fort que je ne l'ai jamais oubliée ; il me mandoit :

Vôtre inſolence de m'écrire eſt encore plus criminelle que vôtre deſobéïſſance. Je vous trouve bien hardi de ſigner mon nom & de m'appeller vôtre Pere, je ne reconnois qu'un enfant qui eſt vôtre Frere & tout ce que m'a bonté peut faire pour vous, c'eſt de ne vous point abandonner, mais à condition que vous prendrez le parti de l'Egliſe, autrement que je n'entende jamais parler de vous qui êtes indigne que je ſigne ma Lettre tant que vous aurez la moindre relation avec celle qui vous a ſéduit.

Vous pouvez juger de ma surprise, mais elle étoit d'autant plus grande que je voyois qu'il me persuadoit de me mettre dans l'Eglise, lui que je connoissois pour un Luthérien dès plus confirmez dans sa Religion, où il m'avoit même instruit, & que s'il passoit dans le monde pour Catholique Romain, c'étoit afin de posséder en paix la Charge dont il avoit été revétu, qui venoit du pere de feu ma mere.

Je montrai cette Lettre à Isabelle & à son Oncle, qui me plaignirent infiniment & nous tombâmes d'accord que je continuërois la profession d'Avocat. Je n'ai garde de leur parler de la réflexion que je viens de faire sur la Religion de mon Pere, de crainte de les indisposer contre moi, en leur aprenant que nous n'étions pas de même Religion. Ainsi je continuai de suivre le Palais à mon ordinaire, où je gagnois même as-

ſez conſidérablement pour me ſoutenir & faire une aſſez belle figure dans le quartier. Je puis dire que je n'étois pas inutile à Iſabelle, qui ne croyoit pas devoir refuſer mes petits preſens, me regardant comme devant être un jour ſon époux; ce qu'elle n'avoit accepté que du conſentement de ſon Oncle, qui ne penſant pas plus noblement que la Bourgeoiſie a de coûtume, lui avoit permis en diſant, qu'aux termes où nous en étions, ce ſeroit un ſcrupule mal fondé, que d'en agir autrement avec moi, qui auroit juſte raiſon de m'en offenſer; ce qui me faiſoit ſeulement de la peine, c'eſt qu'après cette permiſſion de ſon Oncle, elle ne faiſoit aucune difficulté de me demander continuellement ce que j'attribuois à l'envie d'une jeune fille qui veut être parée comme ſes compagnes.

Nous paſſâmes ainſi une vie aſſez

douce pendant deux ans, au bout duquel tems, ayant apris la mort de mon pere, je dis à Iſabelle, que je croyois qu'il étoit de ſon intérêt comme du mien, que je fiſſe un voyage en Province, pour ſçavoir quel bien on m'auroit laiſſé, c'eſt-à-dire, que l'on n'auroit pû m'ôter; à quoi elle conſentit, me marquant une peine infinie de nôtre ſéparation qui fut des plus tendres & avec des ſermens d'une conſtance à l'épreuve de tout.

Enfin, je partis, & je trouvai mon frere le plus injuſte & le plus dur de tous les hommes, il paroiſſoit avoir acheté la Charge de mon pere, & lui avoir payée, il s'étoit fait ajuger le reſte de ſes biens pour des dettes dont il avoit pris les tranſports; & dans le tems que je lui voyois deux cens mille liv. de bien de ma Famille, il ne reſtoit pas un ſol pour moi, & je me trouvois réduit à la moitié du bien de

ma mere, dont la Dot ayant été une Charge de quarante mille liv. que mon pere avoit prise, c'étoit vingt mille livres pour chacun de nous deux; je m'informai de mon mieux, pour tâcher de découvrir s'il n'y auroit pas moyen de mettre mon frere à la raison; mais inutilement, il avoit trop bien pris ses mesures, & l'avoit fait si secrétement, que je desesperai d'y réüssir.

Je revins à Paris faire part à Isabelle, de la malheureuse avanture qui m'étoit arrivée; mais à mon abord, je trouvai qu'Isabelle ne demeuroit plus chez son Oncle, dont elle m'avoit mandé la mort pendant que j'étois en Province, & s'étoit brouillée avec ses Cousines à cause d'un petit legs de deux cens liv. de rente viagere que son Oncle lui avoit laissé par son Testament; après que je lui eûs fait le recit du débris de ma fortune, en me ser-

rant la main, elle me dit; je connois que c'eſt moi qui ſuis cauſe de vos malheurs, mais j'eſpere que jamais vous ne vous en repentirez; je tâcherai toute ma vie par mon ménage & par mes maniéres de réparer le tort que je vous ai fait: vous aurez, dites-vous, vingt mille liv. du bien de Madame vôtre mere, que l'on ne peut vous ôter, avec cela & vos talens nous vivrons plus heureux que vôtre frere, qui avec ſes grands biens, aura toûjours l'ame bourrelée de l'injuſtice qu'il vous a faite. Je me jettai aux pieds d'Iſabelle, & lui marquai la joye que je reſſentois de lui voir de ſi beaux ſentimens; & quelques jours après, lui ayant marqué qu'il étoit inutile d'attendre plus longtems à unir nôtre deſtinée, nous réſolûmes qu'auparavant j'irois régler toutes mes affaires avec mon frere, & reviendrois le plûtôt qu'il me ſeroit poſſible.

Je

Je retournai donc encore une fois en Province, où enfin, après environ trois mois que je fus obligé d'y demeurer, pendant lequel tems je recevois exactement deux fois par semaine des nouvelles d'Isabelle, dont les termes de fidélité, de constance & de générosité me charmoient & me faisoient oublier la perte de mon bien; je passai une Transaction avec mon frere, par laquelle je lui cédois tous mes droits & prétentions, moyennant vingt-cinq mille liv. dont il me donna des Lettres de change sur d'excellens Banquiers à Paris, payables dans un mois, & aussi-tôt je pris la poste pour être plûtôt de retour auprès d'Isabelle.

Je courus nuit & jour, & j'arrivai à Paris un jour sur les sept heures du matin, où sans songer à ma fatigue, je volai chez Isabelle à la nouvelle demeure qu'elle m'avoit mandée avoir prise en quittant ses

Couſins, le chemin me parût très-long, je demandai ſon apartement à la Boutique d'un Menuiſier qui occupoit le bas de la Maiſon, ruë des Noyers; à quoi il me répondit, qu'Iſabelle n'y demeuroit plus, qu'il y avoit trois jours qu'elle étoit mariée à un gros Partiſan, qu'elle étoit à preſent une puiſſante Dame, & demeuroit près la place des Victoires chez ſon mari, que l'on nommoit Monſieur Faly. Je reſtai immobile & ſi interdit, que ce bon homme Menuiſier me dit: aparemment, Monſieur, que vous êtes un jeune homme que l'on dit qu'elle devoit épouſer, & à qui elle a fait perdre ſa fortune; en vérité, tout le monde la blâme beaucoup, & juſques à toute ſa Famille qui lui en eſt venu faire des remontrances depuis ſix ſemaines, que ce Monſieur Faly ne la quittoit pas un moment matin ni ſoir, mais tout cela n'a rien fait; & il n'eſt rien de plus vrai qu'el-

le est mariée depuis trois jours, comme je vous ai dit.

Je saluai le Menuisier sans répondre un seul mot, tant j'étois consterné ; & de ce pas, m'en allai au Jardin du Roi, où je fus agité de si différentes pensées, qu'il est impossible d'en faire le recit; je pleurois de jalousie, je fremissois de rage, je me desesperois de la perte de mon bien, enfin, j'y restai seul plus de deux heures ; de sorte que j'entendis sonner onze heures, & qu'il me vint en pensée d'aller dans le quartier de mon infidéle, pour voir si je ne pourrois pas la trouver, & lui faire des reproches ; j'avouë même que quelquefois je ne pouvois pas me persuader que cela fût vrai, & que je cherchois des raisons pour m'abuser, croyant que l'on m'avoit trompé.

Enfin, j'arrivai ruë neuve saint Eustache, où l'on m'indiqua sa demeure, & où un porteur de Chai-

ſe me fit le portrait de la nouvelle mariée, ſi reſſemblant, que je n'en pus douter; & comme je lui parlois encore, il me dit: tenez, la voilà qui ſort dans ſon Caroſſe pour aller à la Meſſe aux Petits-Peres. Mes yeux la reconnurent parfaitement, ſes cheveux étoient garnis de diamants, & ſon Char comme celui d'une Ducheſſe. Je la regardai très-fixement ſans qu'elle jettât la vûë de mon côté; après-quoi, trop certain de mon malheur, je m'en allai demeurer dans la premiere Auberge que je pus trouver: & après bien des réflexions facheuſes & inutiles, je réſolus que puiſque j'avois 25000. liv. en argent à toucher dans peu de jours, je quitterois Paris & irois m'expoſer ſur mer, & me mettre dans le Commerce. J'en parlai à quelques gens de bon ſens qui étoient dans la même Auberge que moi, & entr'autres à un Négociant de Saint Malo qui s'y trouva

par bonheur : il me promit de m'aider de ſes conſeils, que j'acceptai avec bien du plaiſir ; de ſorte que ce Négociant me trouva le moyen de faire changer mes Lettres de change ſur Saint Malo, au lieu de Paris, & huit jours après, nous partîmes enſemble. Pendant nôtre Voyage j'étois ſi triſte & ſi rêveur, que m'en ayant demandé la cauſe, je lui fis le recit de mon avanture, dont il me parût extrêmement touché : & après m'avoir dit tout ce qu'il pût imaginer pour ma conſolation, il me réïtéra encore plus vivement ſes offres de ſervice, quand nous ſerions arrivez, dequoi je me trouvai parfaitement bien ; car il me fit refuſer pluſieurs propoſitions qui me furent faites, & prit lui-même le ſoin de me chercher de bons Vaiſſeaux conduits par des Capitaines honnêtes gens, ſur leſquels je mis mon argent, qui me raporta un ſi grand profit, que dans

la ſuite, ayant fait un gain conſidérable après pluſieurs Voyages dans les Indes que j'ai faits en perſonne, je me ſuis trouvé une fortune capable de me faire peu regretter la perte de mes biens de Patrimoine, ce qui n'a pas été infiniment long, n'ayant été qu'environ douze ou treize ans pour y parvenir.

La derniere année de mon Commerce, & que j'avois pris la réſolution de m'en retirer, je fus obligé de venir faire un tour à Paris pour régler quelques droits que j'avois à diſcuter à l'Amirauté. Le jour de Noël, ne ſachant que faire, la curioſité me porta à aller entendre la Muſique aux Jeſuites de la ruë ſaint Antoine, dont je fus très-ſatisfait. J'en ſortis ſur la brune, & j'attendois mon Laquais au haut des degrez qui ſont devant la porte, lorſque j'aperçûs une femme que je crûs reconnoître avec

deux enfans, mais tous en assez mauvais équipage : je la regardai plus attentivement en m'approchant d'elle ; mais quel fut mon étonnement, quand je vis que c'étoit Isabelle qui me reconnût aussi ; & m'abordant elle-même, me dit que je devois être bien surpris de la voir en pareil état, mais que sa fortune avoit eu un revers si affreux, qu'elle n'avoit pas de pain ; & si je ne vous connoissois pas un cœur généreux, continua-t'elle, je n'aurois jamais osé vous aborder après la perfidie dont je suis coupable envers vous. Je lui répondis gracieusement, & comme il tomboit une espece de nége fonduë, je lui offris de la remener chez elle dans un Carosse de remise que j'avois au mois ; ce qu'elle accepta, & je la reconduisis ruë de la Mortellerie, dans une chambre au troisiéme, qui étoit des plus mal meublée.

Elle me pria de m'asseoir, & re-

prenant le recit de ſes malheurs ; m'aprit que ſon mari étoit mort en priſon, oberé de dettes, qu'il s'en falloit plus de cent mille écus que ſes biens n'euſſent ſuffi pour ſatisfaire ſes Créanciers, qu'ils étoient ſéparez de biens, à la verité, & qu'il avoit acheté ſous ſon nom une fief en Brie qui pouvoit raporter deux mille livres de rente qui la feroit vivre, ſi elle n'avoit pas eu la facilité dans le commencement de leur déroute, de s'obliger envers un nommé Monſieur de Laune pour vingt mille livres ; de ſorte que ce Fief étoit ſaiſi réellement, & qu'il ne lui reſtoit aucune reſſource pour elle ni pour ſes deux enfans, qui étoient un garçon & une fille de dix à onze ans.

Je lui marquai beaucoup entrer dans ſes peines, & lui ayant offert une trentaine de Piſtoles, elle les accepta avec beaucoup d'empreſſement, me diſant que je lui rache-

tois la vie, & me pria de souper chez elle : à quoi je consentis.

Je lui fis le recit de ma fortune, dont j'avois lieu d'être satisfait, selon ce que je lui disois, & sans lui faire aucun reproche, je lui fis beaucoup d'offres de services qui lui tirérent les larmes des yeux, dont je fus même fort attendri.

Le lendemain je retournai la voir & soupai avec elle comme la veille, ce que je continuai de faire environ encore un mois, jusqu'à ce que mes affaires fussent terminées : enfin, n'ayant plus rien à faire à Paris, j'allai la voir un matin sur les huit heures, & l'abordant, je lui dis : Pardon, Madame, si je vous avouë que je vous trouve aussi charmante que jamais ; mais je n'ai pû vaincre les cruelles réflexions qui m'ont empêché d'avoir confiance en vous, je pars pour m'en retourner chez moi, & selon toutes les apparences, vous dis un éternel

adieu : à ce mot, je la vis changer de couleur & tomber en défaillance, qui ne fut pas néanmoins fort considérable, puisque avec le seul secours d'un peu d'eau qu'on lui jetta sur le visage, elle revint, & se mit à pleurer très-abondamment : pour moi, sans lui rien dire davantage, je descendis l'escalier promptement & montai dans ma Chaise de poste, malgré les cris que je lui entendis faire, qui je crois, & comme je l'ai même apris depuis, ont été un peu calmez, par un paquet qu'elle trouva dans une Armoire qui étoit dans sa Chambre, que j'y mis pendant qu'elle étoit dans son évanoüissement, où étoit la quittance des vingt mille liv. qu'elle devoit à Monsieur de Laune, de tous les frais & intérêts qu'elle pouvoit lui devoir, qui me coutérent vingt-huit mille liv. avec la main-levée de la saisie réelle de son Fief; ce qui lui a donné le moyen de vivre plus à son aise.

Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.

Mais depuis ce tems-là, je n'ai eu aucune relation avec elle, ne lui ayant jamais dit ma véritable demeure ; mais au contraire, que j'étois établi à Breſt, au lieu que mon domicile étoit à Saint Malo.

Etant de retour à Saint Malo, je fis réflexion, que profeſſant la Religion Prétenduë Réformée, & ayant toute ma fortune dans mon Porte-feüille, je vivrois tranquillement en Hollande avec les gens de la même croyance ; je vins m'établir à la Haye, où je me ſuis marié avec la fille d'un Négociant qui eſt alliée de Monſieur Duclos votre ami, & que j'ai préferée à toutes celles que l'on m'a propoſées par ſa douceur & ſa vertu, dont je ſuis ſans ceſſe enchanté depuis pluſieurs années que nous vivons enſemble, & dont je n'ai qu'une fille qui peut avoir environ un an.

Après que cette hiſtoire fut finie, nous retournâmes à la Ville,

où je reçûs une Lettre de Monsieur Duclos, qui m'aprit que l'on me cherchoit de tous côtez, comme deserteur & assassin de mon Capitaine, & que je ferois bien de changer de nom.

Je communiquai ma Lettre à Monsieur Emanuel mon Hôte, qui fut de même avis, & nous convinmes que je m'apellerois Delf, qui est un nom Allemand, afin de déguiser ma Patrie, & que l'on se doutât moins que je fusse un François.

Je m'occupois à me perfectionner dans l'écriture, par le conseil de Monsieur Emanuel, afin, disoit-il, de me mettre en état de posséder un emploi chez quelque gros Négociant; & Monsieur Emanuel au bout de six mois, m'en procura un chez un riche Commerçant qui me donna le moyen de vivre fort à mon aise, & dont je tâchai de m'acquitter au gré de mon Maître.

Environ un mois après que je fus placé, Monsieur Emanuel eût le malheur de perdre sa femme, & se trouvant fort embaraſſé pour conduire son ménage composé de beaucoup de domestiques, il me dit un jour qu'il avoit pensé de proposer à Monsieur Duclos, de lui envoyer une de ses filles pour prendre soin de sa maison. Je lui répondis que je ne croyois pas qu'il pût mieux faire; mais que par reconnoissance de toutes ses bontez, je me croyois obligé de l'avertir qu'il y avoit grande différence entre les deux sœurs, & qu'il seroit beaucoup plus satisfait de Rachel que de Judith sa cadette, qui étoit trop entêtée dans ses sentimens. Je crois, me repliqua, Monsieur Emanuel, qu'il y a peut-être un peu d'intérêt dans l'avis que vous me donnez, néanmoins je suis de même avis que vous, & je prierai mon Cousin de m'envoyer Rachel, s'il peut s'en

passer : Je le quittai ensuite fort joyeux de penser que j'allois voir Rachel, & que nous demeurerions dans la même Ville.

Monsieur Emanuel sans m'en rien dire davantage, écrivit son dessein à Monsieur Duclos, qui l'accepta gracieusement ; de sorte que dans le tems que je commençois à n'y plus penser, croyant que Monsieur Emanuel ne l'avoit dit que par maniére de conversation, au bout de quinze jours, entrant un soir chez Monsieur Emanuel, j'y trouvai Rachel à qui je voulus faire un compliment, où je m'embarassai si fort, que n'en pouvant sortir à mon honneur, elle me répondit en riant, je suis contente de ce que vous voulez me dire, & beaucoup plus que si je l'avois entendu. Dans ce moment, Monsieur Emanuel entrant dans la Salle où nous étions, & m'adressant la parole, me dit : vous voyez Monsieur Delf que

je fais bien les choſes, & qu'il y a plaiſir à me donner conſeil; enſuite dequoi il me retint à ſouper, ce qui arrivoit très-ſouvent, parce qu'outre les fonctions de mon emploi, Monſieur Emanuel me chargeoit encore de bien des commiſſions dont je m'acquittois avec plaiſir, & comme je lui en allois rendre compte les ſoirs ordinairement, j'y ſoupois.

Avant le ſouper, je trouvois le tems d'entretenir Rachel; de ſorte qu'elle m'avoüa un jour, que ſi j'avois le moyen de ſoûtenir une famille, & que ſon pere lui ordonnât de m'épouſer, elle ne le contrediroit pas. Je me jettai à ſes pieds; mais dans le moment, je vis entrer Monſieur Emanuel qui nous dit: Mes enfans, je n'en puis douter à preſent, mais comme Monſieur Duclos m'a confié ſa fille, je ne puis en honneur me diſpenſer de lui mander l'inclination

que je vois entre vous deux, & même lui conseiller de venir ici pour faire vôtre mariage, j'espere que vous serez heureux. Vous Rachel je vous crois très-sage & bonne ménagere; pour vous, Delf, je vois que vous aimez à travailler, ainsi avec le soin que j'en prendrai, vôtre fortune ira toûjours de mieux en mieux. Je le remerciai dans les termes les plus reconnoissans qu'il me fut possible, & l'assurai que le comble de mes vœux seroit d'entrer dans son alliance. Pour Rachel, elle baissa les yeux sans rien répondre, & même depuis ce tems-là, elle m'évitoit souvent de se trouver seule avec moi, dont je lui en fis reproche, à quoi elle me répondit, que je l'en devois estimer davantage, qu'une pareille conduite lui coutoit assez; mais qu'elle croyoit que cela étoit dans les régles de la bienséance, & que son devoir l'exigeoit d'elle.

Monſieur Emanuel nous tint parole, il en écrivit à Monſieur Duclos qui vint à la Haye un mois après, & m'aborda d'un air riant, en m'apellant ſon fils ; dès le même ſoir après le ſouper, ayant fait retirer Rachel, on parla de nôtre mariage : Monſieur Emanuel vanta beaucoup mon amour pour le travail, donna de grandes eſperances de ma fortune, ſi je continuois à travailler de même dans la ſuite, & qu'il m'aideroit de ſon crédit & de ſes amis ; de ſorte que Monſieur Duclos en m'embraſſant, conſentit que je devinſe ſon gendre.

Mais oſerai-je dire la condition que l'on m'impoſa en même tems. Monſieur Emanüel m'ayant demandé de quelle Religion j'étois, & lui ayant répondu que j'étois Catholique Romain, voilà un grand obſtacle, reprit à l'inſtant Monſieur Duclos, un mariage n'eſt jamais uni quand les ſenti-

mens ſont ſi différens ; c'étoit une circonſtance que juſqu'à preſent que j'avois oublié de vous demander & dont je devois m'informer, quand je me ſuis aperçû de vôtre attachement pour Rachel, & même, reprit Monſieur Emanüel, je croyois que vous penſiez comme nous, autrement je n'aurois jamais ſongé à vous faire obtenir l'emploi que vous poſſedez & que vous ne garderez pas long-tems quand on vous ſçaura Romain : ce que je ne puis me diſpenſer d'aprendre à Monſieur Bolduc, chez qui vous travaillez. Il ſeroit difficile d'exprimer la contrarieté des penſées dont je me ſentis agité. Renoncer à ma Religion, me diſois-je en moi-même ; quelle fatalité & quelle horreur ! Mais auſſi d'un autre côté me trouver ſans biens, ſans reſſource, ſans oſer retourner dans ma Patrie, quelle cruelle extrêmi-

té ! Dans cet état, sans leur rien répondre, je les quittai brusquement & fus me renfermer dans ma Chambre, où je me jettai sur mon lit, sans pouvoir fermer l'œil, tant que la nuit dura.

Dieu par sa bonté me représenta, combien de Martirs & de Saints, dont j'avois entendu lire la vie chez mon Pere, avoient quitté non-seulement de grands biens pour le servir, mais avoient souffert tous les tourmens imaginables, & même la mort du Martire, plûtôt que de le renoncer, dont ils jouïssoient de la récompense dans le Ciel. Et enfin, me croyant fortifié par une résolution que j'avois prise, je sortis le matin pour aller déclarer à Messieurs Emanüel & Duclos que rien ne seroit capable de me faire changer de Religion; mais que j'éprouvai bien qu'il ne faut pas s'exposer à l'occasion & que l'on y suc-

combe quand on ne fuït pas. En entrant chez Monſieur Emanuel, je trouvai Rachel dans la cour qui vint à moi, & me tendant la main, me dit la larme à l'œil : Quoi! je ſuis à vous ſi vous le voulez & vous n'en avez pas la force ; j'ai été bien ſimple de croire que vous m'aimiez parfaitement. Je demeurai immobile comme un terme ; & la voyant pleurer amerement, Dieu m'abandonna ſi fort à moi-même, que je me jettai à ſes pieds, & lui baiſant une de ſes mains, qu'elle m'avoit tenduë, j'oubliai toutes mes réſolutions, lui promis de faire tout ce que l'on voudroit pour l'obtenir ; j'eus même la lâcheté de lui demander pardon de ce que j'avois heſité. Elle m'embraſſa ; ce qui acheva de me perdre, & m'ayant fait relever, me mena à Monſieur Emanuël & à ſon Pere, à qui elle dit que j'avois été un inſenſé, mais que

la raiſon enfin m'étoit revenuë.

A l'inſtant on nous conduiſit dans le Prêche devant un Miniſtre, qui après m'avoir fait prononcer des abominations qui me font tant d'horreur quand je me les rapelle, que je ne puis les reciter. Enfin on nous fit donner la foi l'un à l'autre, & nous revinmes enſuite chez Monſieur Emanuël, où il n'y eût point de careſſes qu'il ne me fit, juſques-là qu'il mit dehors ſon Caiſſier, qui étoit un poſte, très-lucratif, beaucoup plus que celui que je poſſédois, & me mit à ſa place, avec la ſur-intendance de tous ſes biens & de ſon commerce qui étoit très-conſidérable, ſur Mer principalement, dans le Levant & dans toutes les Indes.

Une foible lueur de Religion me jettoit encore quelquefois dans des ſcrupules, qui dans les commencemens me faiſoient quel-

que impreſſion; mais peu à peu je m'endormis dans la corruption de mon cœur, & ayant abandonné le Sauveur il me livra à moi-même, & je ne ſongeai plus qu'à jouïr de mon bonheur paſſager, avec une femme belle que j'aimois, dont j'étois aimé, & jouïſſant encore d'un revenu très-conſidérable de mon emploi, qui me donnoit le moyen de remplir abondamment tous mes deſirs.

Monſieur Duclos, peu de tems après nôtre mariage nous quitta pour retourner à Liſle & y reprendre ſes fonctions ordinaires; pour moi je reſtai à la Haye avec ma femme, qui menoit une vie des plus régulieres, ne liant amitié qu'avec celles qu'elle connoiſſoit d'un eſprit rangé & bien-fait.

Un ſoir que nous étions enſemble, parlant de ce que nous avions apris dans la journée, elle me demanda ſi je ſçavois que le

fils de Monsieur Bolduc qui étoit mon précédent Maître, étoit revenu chez son Pere depuis trois jours. Je lui répondis, que je n'ignorois pas qu'il avoit un Fils qui même avoit eu des Avantures singulieres ; mais que je n'en sçavois pas le détail ni même qu'il fût de retour. Hé bien ! reprit-elle, je vous les ferai conter demain par lui-même, en presence d'une personne à qui il a de grandes obligations ; à quoi ayant consenti, le lendemain ma femme m'amena dans mon Bureau un jeune homme fort bazané & une Demoiselle très-jolie, & m'ayant dit que c'étoit Monsieur Bolduc le fils, je me crûs obligé, ayant demeuré chez Monsieur son Pere, de lui marquer beaucoup de déférence. Ma femme l'ayant prié de nous raconter ses Avantures, il commença tout aussi-tôt par nous dire :

J'aurois moins d'envie de les publier ſi je n'eſpérois par-là obtenir la voix du Public & obliger mon Pere à ne me point laiſſer plus long-tems coupable d'ingratitude envers la perſonne du monde qui mérite le plus de reconnoiſſance.

Il a deux ans que mon Pere m'envoya à Paris, pour voir les beautez de cette premiere Ville du monde; il m'adreſſa à un de ſes amis, que l'on nommoit Monſieur du Lieu, qui prit ſoin de me faire voir ce qu'il y a de beau & de plus remarquable. Je vis les Cabinets des curieux, les fameuſes Biblioteques, les Maiſons des environs de Verſailles, Marly & enfin tous les Palais, tant du Roi que des Princes, & les ſuperbes Bâtimens de pluſieurs particuliers, dont la magnificence & le bon goût ne ſe peuvent d'écrire & dont on eſt toûjours ſurpris, quelque

que idée avantageuſe qu'on ait pû nous en donner auparavant.

Un ſoir entr'autre, environ le coucher du Soleil, que nous ſortions de Madrid, qui eſt un Château Royal dans le bois de Boulogne, à une lieuë de Paris, & que nous nous promenions au frais dans des routes, nous entendîmes du bruit, & entr'autres des femmes qui parloient aſſez haut & ne paroiſſoient pas contentes. Nous tournâmes de leur côté, nous aperçûmes deux jeunes femmes qui ſe deffendoient de quatre jeunes gens qui les vouloient inſulter; ſi-tôt qu'elles nous virent, elles implorerent nôtre ſecours. Je dis ſur l'heure à mon ami, qu'il falloit prendre leur parti; à quoi il me répondit prudemment, qu'avant que de nous en mêler, il falloit s'éclaircir de ce que c'étoit. Nous approchons, à l'inſtant un de ces jeunes gens

qui nous parût yvre, s'étant détaché des autres, vint à nous, en nous disant que c'étoient des Avanturieres qu'ils avoient rencontrées seules dans le bois, qui apparemment attendoient leurs Amans, & que sur ce pied-là, ils étoient aussi bons pour en profiter que ceux qui devoient venir, & que nous ferions sagement de passer nôtre chemin sans nous en mêler. Mais, lui dis-je, Monsieur, les connoissez-vous pour ce que vous dites, & ne pouvez vous point vous tromper, d'autant plus que ces Dames me paroissent très-propres & n'avoir aucunement l'air de mal vivantes. Là-dessus il mit l'épée à la main, ce que nous fîmes pareillement; mais au lieu de soutenir le combat, le jeune homme & ses trois camarades s'enfuïrent à toutes jambes, & les deux Dames vinrent nous remercier du service que nous leur a-

vions rendu, nous disant que la fléche de leur Caroſſe s'étoit rompuë dans le bois, qu'elles avoient envoyé juſqu'à Paris leur Laquais, avec ordre d'en amener un autre, Que cependant comme elles marchoient tout doucement pour gagner une maiſon qui eſt à la porte du Parc, apellée la porte Maillot, elles avoient malheureuſement rencontré ces quatres yvrognes, qui vouloient les inſulter & les retenoient, ſans vouloir leur permettre de continuër leur chemin, lors que nous étions arrivez & que nous les avions mis en fuite: que l'une ſe nommoit Madame de Saintal, Veuve d'un Officier, & l'autre Mademoiſelle de Saintal, ſœur de ce même Officier.

Nous leur marquâmes la joye que nous reſſentions de nous être trouvez ſi à propos pour les ſecourir & leur offrîmes de les remener chez elles; ce qu'elles ac-

cepterent après quelques difficultez d'honnêtetez & quelques complimens, enfin elles monterent dans nôtre caroſſe & nous les remîmes chez elles, auprès de l'Abbaye Saint Germain des Prez. Elles nous prierent de monter dans leur apartement, que nous trouvâmes très-propre & avec chacune une femme-de-Chambre ; ce qui acheva de nous convaincre que c'étoit une maiſon d'honneur, elles voulurent nous retenir à ſouper, dont nous les priâmes de nous diſpenſer, mais ſeulement de nous permettre de venir les aſſurer de nos reſpects ; ce qu'elles nous accorderent.

Le lendemain, Monſieur du Lieu & moi, ne manquâmes pas d'y retourner leur rendre une viſite, où nous trouvâmes une magnifique compagnie des Dames de leur quartier. Nous y fûmes très-bien reçûs. Madame de Sain-

tal nous presenta à la compagnie, en disant: voilà, Mesdames, nos genereux deffenseurs ; à quoi nous ne pûmes jamais trouver le moment de répondre, nous faisant toutes leur compliment à la fois. On nous presenta des cartes, quelque-tems après, pour faire un petit jeu à très-bas prix, j'eus le bonheur de tomber en partage à une table avec Mademoiselle de Saintal, dont je fus charmé de la conversation. Le brillant de ses réponses me surprit plusieurs fois, mais ce qui acheva de me ranger sous ses loix, fut sa patience & sa douceur ; ayant perdu tout ce que l'on peut perdre sans dire un seul mot & sans paroître émûë le moins du monde. Je voulus lui en faire compliment, à quoi elle me répondit que l'on ne devoit jamais se chagriner des choses ausquelles on vouloit bien s'exposer ; que l'on devoit regarder le jeu com-

me un amuſement incapable de déranger nôtre tranquilité, autrement que ce ſeroit un tourment & non pas un plaiſir.

Sur le ſoir nous voulûmes nous retirer; mais Madame de Saintal nous dit qu'elle ſe flâtoit que nous voudrions bien reſter à ſouper avec deux aimables Dames qu'elles avoient priées de leur faire cet honneur. Vous ſçavez Meſſieurs, reprit Mademoiſelle de Saintal, que vous nous êtes d'un grand ſecours. Nous acceptâmes la partie, le ſouper fut très-propre & fort animé, par les jolies choſes qui y furent dites, & nous nous ſéparâmes environ à minuit.

De crainte qu'elles ne le trouvaſſent pas bon, nous n'oſions y retourner ſi-tôt, comme je l'aurois ſouhaité, aiant le cœur véritablement pris pour Mademoiſelle de Saintal. Elle occupoit ſans ceſſe ma penſée, & j'étois devenu ſi rê-

veur que mon ami s'en apperçût & voulut m'en faire la guerre. A quoi je répondis qu'il étoit vrai que je trouvois des qualitez si distinguées dans Mademoiselle de Saintal, que je sentois bien qu'elle avoit triomphé de ma liberté. Mais faites-vous réflexion, me dit-il, que vous dépendez d'un Pere qui ne pensera peut être pas comme vous; quelque mérite que Mademoiselle de Saintal possede, je ne l'a crois pas riche comme il vous conviendroit, & vous devriez avant que de vous engager d'avantage, pour vous éviter les chagrins que vous nous préparez, abandonner cette passion naissante; je suis même persuadé que vous y réüssirez sans beaucoup d'éfort. Eloignez-vous d'ici, allez voir les autres Villes de France. Ha! que me dites-vous, lui répondis-je avec vivacité; non jamais je n'en guérirai, & dût-il m'en

coûter la vie, je ne la quitterai jamais. Monſieur du Lieu me repliqua mille autres raiſons qu'il jugea à propos de me dire, pour tâcher de me diſſuader ; mais en vain ; je perſiſtai toûjours dans les mêmes ſentimens & je fus même ſi troublé de tout ce qu'il m'avoit dit, que je ne pûs ſouper, & la nuit ayant repaſſé dans mon eſprit les obſtacles qu'il m'avoit prédits, je m'agitai ſi furieuſement l'imagination, que la fievre m'en prit ſi forte, que le lendemain mon ami ne voulût pas me permettre de ſortir & me tint compagnie toute la journée ; mais j'en fus quitte pour ce ſeul accès. Je ne ſçai comment ces Dames ſçurent mon incommodité ; car elles envoyerent ſçavoir des nouvelles de ma ſanté, qui fût bien-tôt rétablie, puiſque le lendemain il n'y paroiſſoit plus & que nous allâmes dès le même jour chez Madame de

Saintal, où nous les trouvâmes toutes deux seules. Le hazard permit que mon ami ayant des vers sur une avanture du tems, Madame de Saintal en desira une copie que Monsieur du Lieu s'offrit d'écrire, & pendant qu'il y étoit occupé, Mademoiselle de Saintal me dit, c'est dommage que vous n'ayez pas aussi quelque ouvrage à me faire part. Si vous souhaitez, lui répondis-je, j'aurai l'honneur de vous faire le recit d'une avanture qui est véritablement arrivée, à quoi voyant qu'elle y consentoit, je lui dis :

Un Etranger est ici venu à Paris sans autre dessein, que d'y voir toutes les beautez que l'on raconte de cette Ville, prenant le soin chaque soir d'écrire ce qu'il a vû dans un espéce de Journal qu'il fait, il s'en est acquité fidellement pendant un tems ; mais un jour il vit au bois de Boulogne quelque

choſe de ſi parfait, que le ſoir il ne pût jamais réüſſir à en faire la deſcription, quoiqu'il en eût l'imagination remplie; & ce qui eſt encore plus extraordinaire, c'eſt que l'ayant revûë pluſieurs fois depuis, il a toûjours trouvé tant de perfections à admirer, qu'il en eſt encore plus embarraſſé, il a même le malheur qu'il n'oſeroit découvrir à perſonne ce qu'il penſe, dont il a été malade; comme il eſt de mes amis, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour lui trouver quelque Médecin habile, ou quelque reméde ſalutaire à ſes maux. Nous ſommes, reprit-elle, dans la Ville où ſont les plus célébres Médecins; mais ſelon le recit que vous me faites, ce n'eſt encore qu'une legere idée que le tems peut diſſiper, & vous pouvez l'aſſurer qu'il guérira facilement de ſa maladie: non, Mlle, repliquai-je, ſans ſonger à ce que je diſois, je n'en guérirai jamais. C'eſt donc

vous, ajoûta-t'elle, en rougissant & baissant les yeux, vous deviez m'en avertir, au lieu de me conter cette Histoire sous un nom supposé. A l'instant elle se leva, & joignit sa sœur, alors la conversation devint générale, je fis mes efforts pour me remettre un peu de l'air interdit que j'avois; je m'aperçûs aussi qu'elle rêvoit, & n'osoit me regarder, dont je sentois un plaisir infini, me flâtant du doux espoir de n'être pas mal reçû dans la suite, si je m'expliquois plus clairement, mais quelques soins que je prisse d'en chercher l'occasion favorable, quoiqu'elle lui marquât beaucoup de politesse, je fus plus d'un mois sans pouvoir y réüssir; de sorte que je résolus d'en parler à Madame sa sœur, & de lui découvrir la sincérité de mes sentimens, ce qui arriva un jour que nous étions allez aux Thuilleries, & que Mademoiselle de Saintal nous avoit

quittez pour faire un tour avec une de ſes amies ; je commençai par étaler la fortune de mon pere, qui paſſoit en Hollande pour être très-conſidérable ; enſuite dequoi je lui dis que ſi j'étois aſſez heureux, pour ne pas déplaire à Mlle de Saintal, le jour que je pourrois unir ma deſtinée à la ſienne, ſeroit le plus fortuné de toute ma vie : Mademoiſelle de Saintal me dit que je penſois peut-être que ſa ſœur avoit beaucoup de bien, mais qu'elle en étoit bien éloignée, & n'en avoit que pour ſubſiſter tout doucement, comme elles faiſoient enſemble ; que dans cet engagement, je me préparois des chagrins & des traverſes infinis à éprouver de la part de ma Famille, que je leur faiſois beaucoup d'honneur, je répéte ſes propres termes, qu'elle en étoit très-reconnoiſſante, & même que ſa ſœur n'en ſeroit point ingrate, dont elle pouvoit m'aſſurer après

la maniére dont elle lui avoit parlé de moi; mais qu'enfin, avant de nous engager sérieusement, elle me conseilloit de prendre du tems pour faire mes réflexions; à quoi je répondis très-vivement, qu'elles étoient toutes faites, & que je mourrois plûtôt que de changer. Comme vous êtes honnête homme, repliqua Madame de Saintal, & qu'ainsi l'on peut se fier à vous, j'en parlerai à ma sœur, & vous dirai sa réponse: ensuite voyant Mademoiselle de Saintal s'aprocher de nous, la compagnie se joignit, & le reste de la journée se passa sans rien de particulier.

Le lendemain étant allé seul voir ces Dames, je ne trouvai dans la Salle que la Demoiselle qui fut la premiere à me parler de la conversation que j'avois eûë avec sa sœur, me répéta encore les mêmes difficultez, & m'étant jetté à ses pieds pour lui protester l'amour le plus

ſincére & le plus tendre qui fût jamais, que je perdrois plûtôt le jour, que de ceſſer de l'aimer : elle eût la bonté de me relever en me ſerrant la main, après une converſation fort agitée de part & d'autre qui dura fort long-tems ; enfin elle m'avoüa que je ne lui étois pas indifférent, & me dit preſque qu'elle m'aimoit, il eſt impoſſible de repreſenter ce que je ſentis pour lors ; il faut avoir aimé, & trouver du retour après une longue perſévérance, pour connoître ce que je reſſentis dans ce moment, il n'eſt point de ſermens ni de proteſtations que je ne miſſe en uſage pour la perſuader ; lorſque Madame de Saintal entrant dans la Salle, nous dit : Je me trompe fort, ou vous n'êtes pas mécontens l'un & l'autre, vous ſçaurez bien vous accorder ſans que je m'en mêle : vous avez, Madame, tant de bontez pour moi, lui répondis-je, que vô-

tre ſecours me ſera toûjours très-utile & très-précieux, & que je vous ſuplie de m'aider à perſuader Mademoiſelle de ma ſincérité : ce n'eſt que la ſuite, repliqua-t'elle, qui nous le perſuadera, & en même-tems, un Laquais ayant annoncé une viſite, nôtre converſation finit trop tôt, à la verité, pour moi qui ne m'en laſſois point.

Depuis cet heureux jour, Mademoiſelle de Saintal ne m'évitoit plus, & j'avois lieu d'être ſatisfait de ſes ſentimens ; enfin nous nous liâmes d'une ſi parfaite tendreſſe, que nous nous promîmes la foi, à l'épreuve de tout ce qui pourroit arriver.

Comme cela lui donna occaſion de m'expliquer plus particuliérement les ſentimens de ſon cœur, je dois auſſi lui rendre toute la juſtice, qu'on ne vit jamais perſonne penſer avec plus de délicateſſe & plus de vertu, que Mademoiſelle

de Saintal, le moins du monde que je vouluſſe m'émanciper auprès d'elle, ſans affecter un air de prude, elle me remettoit dans mon devoir, en me repreſentant qu'un amour ſans eſtime ne pouvoit être durable, & que la vertu ſeule méritoit de poſſéder un cœur, & de lui inſpirer la conſtance, au lieu que le crime guériſſoit promptement ceux qu'il avoit ſéduit par ſes fauſſes douceurs.

Nous paſſâmes le reſte de l'Eté & tout l'Hyver à goûter un bonheur ſi délicieux, lorſque je reçûs une Lettre de mon pere, qui me mandoit qu'il y avoit aſſez long-tems que je reſtois à Paris, qu'il étoit tems que je paſſaſſe en Eſpagne, & de-là en Italie, afin de connoître les mœurs différentes de ces Peuples, ainſi que nous en étions convenus en le quittant. Comme j'ignorois qu'il ſçût mon attachement, je lui fis réponſe que je ſe-

rois fort aise de rester en France encore quelque-tems, persuadé que dans les autres Royaumes, je ne verrois rien qui valût ce que je trouvois à Paris; mais en moins de quinze jours, je reçûs une seconde Lettre pour réponse à la mienne, par laquelle il me mandoit qu'il étoit instruit de ce qui me retenoit à Paris, qu'il comprenoit bien que suivant mon goût, je ne trouverois rien dans les Pays Etrangers qui valût Mademoiselle de Saintal; mais qu'il le vouloit absolument, & me l'ordonnoit sous peine de desobéïssance. Et que sur ce pied-là il ne me feroit plus tenir d'argent, si-non à Madrid où j'en trouverois en arrivant, & que j'en devois encore avoir assez pour m'y conduire.

Je fûs cette Lettre à mon ami du Lieu, qui me conseilla d'en faire part à ces Dames; ce fut d'abord une grande consternation, mais

enfin Mademoiſelle de Saintal fut la premiere à me dire que les ordres d'un pere étoient ſacrez, qu'il falloit lui obéïr, & que ſi j'étois auſſi conſtant que j'avois voulu lui perſuader, ce voyage ne cauſeroit aucune diminution dans mes ſentimens; qu'à ſon égard, elle m'aſſuroit qu'elle étoit incapable de changer, que même une pareille obéïſſance toucheroit mon pere, & le rendroit plus favorable à nos intentions.

Je ne fus pas d'abord de ſon ſentiment, mais enfin, je m'y rendis comme le plus raiſonnable, & je partis avec mon ami du Lieu, qui n'ayant rien à faire à Paris, conſentit d'être du voyage. Nous prîmes des meſures Mademoiſelle de Saintal & moi, pour nous écrire ſur la route, ce qui fut executé très-ponctuellement.

J'arrivai à Madrid au bout de deux mois, ayant eu une legere

indiſpoſition qui me retint quelques jours à Bayonne.

En arrivant à Madrid, j'allai loger chez le *Signor Alphonſa*, riche Négociant, des amis de mon pere, qui loge dans la *Plaça Mayor*, qui eſt au milieu de la Ville. Il me fit beaucoup d'amitiez & d'offres de ſervice, à la maniere des gens du Pays, c'eſt-à-dire, ſans beaucoup d'effet. Quand l'occaſion s'en preſentoit, je m'entretenois facilement avec lui, & même étois le truchement de mon compagnon Monſieur du Lieu, parce que mon pere avoit pris le ſoin pendant ma jeuneſſe de me faire aprendre le François, l'Italien & l'Eſpagnol.

Je ne vous ferai point le détail des beautez de Madrid, & ſur tout des pilaſtres qui ſoûtiennent les Bâtimens de la *Plaça Mayor*, non plus que des balcons qui y régnent à toutes les fenêtres, parce que tant d'autres avant moi en ont parlé,

que tous les Etrangers en ſont bien mieux inſtruits que je ne pourrois le faire: je paſſois mon tems à viſiter les Egliſes, les Bâtimens magnifiques, & les Places qui y ſont en grand nombre. Je vous dirai ſeulement, que me promenant un matin dans la *Calle*, autrement dit ruë de Tolede, je vis beaucoup de monde aſſemblé, dont j'aprochai, & entendis un *Aguador*, qui eſt un homme qui porte de l'eau par la Ville dans des cruches ſur un âne, lequel racontoit qu'il avoit vû un eſprit la nuit précédente dans la Place de *S. Domingo*, que ce fantôme avoit plus de vingt pieds de haut, étoit venu à lui, & l'avoit élevé en l'air où il étoit reſté plus d'une heure, & enfin l'avoit couché à terre tout de ſon long. Ceux qui l'entendoient paroiſſoient tous dans l'admiration; pour moi qui ne ſuis pas ſi crédule je me mis à rire, & un de la compagnie s'étant

adreſſé à moi, en me diſant qu'apparemment je ne croyois pas aux Eſprits, j'eûs l'imprudence de lui répondre que ces petits contes-là étoient bons à bercer les enfans, & que les morts dans l'autre monde avoient aſſez d'affaires ſans ſe mêler des nôtres ; ce que je n'eûs pas plûtôt lâché que je m'en repentis, voyant tout le monde me regarder avec indignation ; de ſorte que je crûs que le meilleur parti pour moi étoit de me retirer ; ce que je fis heureuſement. Mais le lendemain matin j'eûs un épouventable réveil ; je vis entrer dans ma Chambre un homme ſuivi d'une douzaine d'Archers, qui m'ordonna de la part *della Sancta Inquiſitione* de le ſuivre, & ſans vouloir me permettre de parler à Monſieur du Lieu mon camarade, eût ſeulement la bonté de me laiſſer prendre un ſac de loüis que j'avois dans une armoire, dont il eût auſſi la

charité de se saisir en foüillant dans ma poche, ce que je ne pouvois empêcher, ayant les mains liées avec des lasnieres de cuir; après m'avoir bien foüillé il me mena en prison, & me mit entre les mains d'un Geollier qui me fit descendre dans un cachot, où je n'avois pas la consolation de voir la moindre lumiere, & où l'on venoit seulement de deux en deux jours m'aporter de l'eau avec du pain blanc comme de la craie, à la vérité, mais qui n'avoit aucun goût, & dont je ne mangeois que parce que je mourrois de faim. J'y fus un mois ou environ sans savoir ce que l'on vouloit faire de moi, au bout duquel tems on me mena devant l'Inquisiteur qui m'interrogea de la raison pour laquelle j'étois en prison.

Je ne pouvois jamais m'imaginer que ce fut à cause de ce que j'avois dit dans la place de *S. Domingo*, & je repassois toute ma vie sans

pouvoir y rien trouver qui méritât un pareil traitement. Ainſi je lui répondis, que je ne ſavois pas en quoi j'avois pû offenſer la Sainte Inquiſition : qu'au ſurplus, j'étois un étranger fils de Famille pour lequel on devoit avoir plus de charité, & me pardonner ſi j'avois fait quelque faute par ignorance ; ſurquoi après m'avoir entendu d'un air flegmatique, il me dit qu'il étoit faché que l'on m'eût arrêté, ſi je n'étois point coupable, qu'il prieroit le Seigneur que cela ſe trouvât comme je lui diſois ; mais que je priſſe garde de ne point être endurci dans mon peché, parce que la punition en ſeroit plus ſévére, & qu'il alloit me renvoyer en priſon pour me donner le tems d'examiner plus exactement ma conſcience, & dans l'inſtant, on me remit dans le cachot d'où j'avois ſorti.

Au bout d'un mois ou environ, même interrogatoire, qui ſe termi-

na encore de la même maniére que le premier, excepté que l'Inquiſiteur m'avertit que les obſtinez étoient ordinairement punis par le feu, ce qui me troubla ſi fort l'eſprit, qu'étant de retour dans mon cachot, il me prit une groſſe fiévre qui me dura quelques jours, & finit heureuſement par la force de mon tempéramment & de ma jeuneſſe, ſans que l'on me donnât aucun remède, pas même un boüillon pour me ſoûtenir, quoique je ne fuſſe pas en état de rien prendre de ma nourriture ordinaire, ayant paſſé trois jours à boire ſeulement de l'eau qui étoit d'aſſez mauvais goût. Enfin un mois étant encore paſſé, un jour, dont je ne puis dire ſi c'étoit le matin ou le ſoir, ne voyant jamais la lumiere, mon Geollier m'aportant à manger, me donna une Lettre à lire, où je trouvai :

Vôtre malheur m'eſt trop ſenſible

ble pour vous laiſſer périr ſans ſecours, ſouvenez-vous que vous avez paru incrédule ſur les eſprits : voilà le premier ſervice que je veux vous rendre, vous en ſerez quitte pour une priſon perpétuelle, à moins que vous ne ſoyez d'humeur à conſentir d'épouſer une femme qui a le double de vôtre âge, mais qui fera vôtre fortune, mettez vôtre réponſe au bas de cette Lettre que vous me renvoyerez par le porteur.

Je fus très-embarraſſé à une pareille nouvelle, & pour avoir le tems de rêver à ma réponſe, je contrefis l'évanoüi, & me laiſſai tomber à la renverſe, ce que voyant mon charitable Geollier, ſans ſonger à me ſecourir, il m'arracha la Lettre des mains, & me quitta ſur l'heure.

Dès qu'il fut ſorti, je fis réflexion à la cruauté de mon ſort, & après un grand nombre de penſées différentes, je ne pûs jamais me réſoudre à quitter Mademoiſelle de Sain-

tal, pour me donner à une autre que je ne connoiſſois point, & qui autant que j'en pouvois juger par cette démarche, devoit avoir quelque forte raiſon pour propoſer un mariage à un priſonnier inconnu.

Le lendemain mon Geoſſier me vint rendre viſite, & me demanda ce que je voulois répondre à la Lettre que j'avois lûë la veille, je lui dis que j'avois trop d'obligation à la perſonne charitable qui m'avoit écrit pour en être jamais ingrat, & qu'elle ſeroit toûjours la maîtreſſe de m'impoſer telles loix qu'elle ſouhaiteroit. Il parût content de ma réponſe, & me faiſant un ſouris forcé qui avoit parfaitement l'air d'une grimace de ſinge, il me gratieuſa d'un coup de vin éventé, dont il avoit une bouteille dans ſa poche, & me quitta.

Deux jours après je fus conduit devant l'Inquiſiteur, à qui je proteſtai que je ne me ſouvenois de

rien, ſinon que par indiſcrétion dans la Place de *S. Domingo*, j'avois traité de contes à bercer des enfans, une hiſtoire qu'un malheureux *Aguador* avoit racontée d'une maniére où il n'y avoit pas de bon ſens, que ce n'étoit pas dans le fond que je ne cruſſe qu'il en pût revenir, puiſque le Nouveau Teſtament me l'aprenoit à la réſurrection du Sauveur, que même dans la Bible il étoit écrit que l'ombre de Samuël étoit aparuë à Saül quand il la fit évoquer par la Pithoniſſe; mais que j'avois peine d'ajoûter foi à tous les contes de peau d'âne qui ſont debitez ſur tout par le menu Peuple ignorant, qui donne pour des véritez, ce que ſouvent il a rêvé pendant la nuit.

Je vois, me répondit gravement l'Inquiſiteur, *que Dieu vous a touché le cœur, & que vôtre bon Ange vous a révélé vôtre crime, je ſuis content de vos ſentimens, & ce que vous ap-*

pellez indiscrétion, je le regarde comme une faute qui mérite punition: vous avez scandalisé vos freres par vôtre incrédulité, la réparation convenable à l'énormité de l'action, leur en est duë, & je serai obligé de vous punir pour arreter la témérité de votre langue; consolez-vous néanmoins, peut-être que vôtre supplice ne sera pas le feu que vous n'auriez pû éviter, si vous étiez resté dans vôtre obstination, à ne pas découvrir vôtre crime; mais une prison perpétuelle pour le reste de vos jours vous aprendra à respecter la Religion; & après ce discours si consolant, il me renvoya.

Je crûs qu'on me remettroit dans mon cachot, & fus agréablement surpris de me voir conduire dans une chambre, ou du moins je pourrois joüir de la lumiere par une fenêtre, ou plûtôt un soupirail large d'un pied en quarré, qui étoit en haut. J'y trouvai de la paille sur la-

quelle je me jettai pleurant amérement & dans un desespoir inconcevable, accusant mon pere d'être la cause de mes malheurs, m'ayant contraint de quitter Paris pour venir dans un si abominable Païs.

On augmenta ma nourriture d'un peu de potage, ou pour mieux dire, d'un peu de pain trempé dans de la graisse, dont je n'aurois pû tâter en un autre tems, mais que mon extrême faim me fit prendre; on y ajoûta même environ un demi septier de vin le premier jour, le lendemain sur le midi je vis mon Geollier entrer dans ma prison, accompagné d'une femme couverte d'une mante : il me dit de rendre graces à cette Dame charitable, qui avoit obtenu la permission de me laisser voir mes amis pour me consoler. A l'instant la Dame se découvrit la tête, & je vis une femme agée dont la régularité des traits me fit juger qu'elle avoit été

belle, mais avec un visage si décharné, que je crûs voir un squelette. On nous aporta deux siéges, elle en prit un, & me fit mettre sur l'autre. Alors m'adressant la parole : *Vous êtes surpris sans doute*, me dit-elle, *que sans vous connoître, je vous aye écrit & sois venuë heureusement à vôtre secours pour vous arracher à une mort inévitable, faute par vous d'avoüer vôtre crime, vous devez être persuadé que mon crédit est des plus puissants pour avoir réussi non-seulement à vous avertir de vôtre salut par une Lettre ; mais encore pour avoir obtenu qu'avant vôtre jugement vous fussiez tiré des cachots, & eussiez la permission de voir vos amis.*

A l'instant je me jettai à ses pieds, & les embrassant, lui marquai ma reconnoissance dans les termes les plus soûmis que je pusse trouver. Elle me fit relever, & continuant son discours, me dit je

tiens un fort beau rang dans la Ville, je ſuis Veuve de cinq maris qui poſſédoient tous des poſtes diſtinguez, que l'amour le plus paſſionné avoit réduits ſous mes loix & que j'ai long-tems fait languir dans mes fers, avant que je me ſois déterminée à leur donner la main. Je n'ai point d'enfans & je poſſede de grands biens, que je conſens de partager avec vous, quoique je ne ſois pas informée parfaitement qui vous êtes, n'en ayant été inſtruite que legerement par une perſonne qui s'en eſt informé à Monſieur du Lieu vôtre ami. Quoi que vous ne m'ayez encore jamais vûë, je vous avois remarqué dès le premier jour que vous êtes venu loger chez le *Signor Alphonſa*, à travers de ma jalouſie, vous me parûtes avoir la phiſionomie d'un homme de probité, & j'avois même déja pris quelques meſures pour

me faire connoître à vous, lorſque par vôtre imprudence vous vous êtes attiré le malheur qui vous a tant fait ſouffrir & dont vous n'êtes pas encore quitte ſi vous n'avez le ſecours que ma bonté vous permet d'eſpérer aux conditions que je vous ai preſcrites. Je n'ignore pas que la démarche que je fais aujourd'hui ne doive vous paroître ſurprenante, il falloit dans les régles attendre que vous m'offriſſiez vos vœux & que par des ſoupirs & des traverſes, vous euſſiez remporté la victoire ſur le grand nombre de vos rivaux, qui gémiſſent de l'excès de ma cruauté; mais vous alliez périr & mon cœur n'a pû le ſouffrir; j'ai même été obligée de découvrir mes deſſeins à vôtre Juge, pour vous le rendre favorable & vous obtenir les douceurs dont vous joüiſſez; vous êtes le maître de choiſir la vie ou la mort

la plus cruelle ; c'eſt à vous de d'opter.

Jamais embaras ne fut pareil au mien. Que lui répondre dans une pareille extrémité ? Je voyois d'un côté le ſuplice du feu, & de l'autre le deſeſpoir d'être obligé de quitter Mademoiſelle de Saintal pour jamais, en m'uniſſant avec une vieille, dont je ne connoiſſois ni les mœurs, ni les avantures de ſa vie, & qui peut être étoit bien éloignée de poſſéder la naiſſance & la fortune dont elle ſe vantoit.

Le nombre même de ſes maris me donnoit de cruels ſoupçons contr'elle. Mais enfin je lui répondis : *Madame je ſuis confus de toutes vos bontez, le malheureux état où je me trouve, ne me permet pas de ſonger à un plaiſir auſſi ſenſible que celui que vous avez la charité de m'offrir ; en tout autre tems je rendrois juſtice à vos char-*

mes ; mais aujourd'hui mes yeux accoutumez à répandre des pleurs, ſont éblouïs en vous voyant, & je me reprocherois une témérité hors de ſaiſon s'ils oſoient vous en dire davantage. Je ſuis touchée de vos malheurs à un tel point, me repliqu'a-t'elle d'un air tendre, en me ſerrant dans ſes bras, *que dût-il m'en coûter tout mon bien vous connoîtrez dans peu que rien ne m'eſt impoſſible pour ſauver un homme que mon cœur préfére à toute la terre, & je verrai enſuite à quel point la reconnoiſſance vous animera pour celle qui le mérite le mieux. Et ayant donné ordre qu'on me donnât un lit & ce que je ſouhaiterois à mes repas, elle ſortit après m'avoir encore embraſſé.*

A peine fût-elle ſortie, que ſes ordres furent éxécutez ; on me changea de Chambre, & je fus mis dans une autre aſſez bien meublée, où je reçûs de très-bonne

nourriture & meilleure même que je ne souhaitois ; puisque dans l'accablement où j'étois tout m'étoit indifférent à manger, & que rien n'étoit capable de me faire plaisir.

Dès le jour même, mon ami Monsieur du Lieu eût la liberté de venir me voir. Nôtre conversation fut suspenduë pendant plus d'une demi heure que nous nous embrassâmes tous deux sans pouvoir nous rien dire ; enfin nous étant un peu remis, je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé, tant avec l'Inquisiteur que l'Avanture de la Dame, dont je ne pûs lui aprendre le nom, que j'ignorois encore moi-même ; & il m'aprit qu'il avoit écrit mon infortune à mon Pere qui en étoit fort touché, & lui avoit envoyé de l'argent avec un lettre des plus pressantes, pour le *Signor Alphonsa*, chez qui nous demeurions, qui lui avoit répondu très-grave-

ment, qu'en toute autre affaire il nous rendroit des services victorieux; mais qu'au tribunal de l'Inquisition il n'osoit pas s'en mêler, crainte de se trouver lui-même embarassé, dont mon ami avoit été si piqué contre lui, qu'il l'avoit quitté dans le moment, & logeoit à present chez un ancien Officier retiré du service, nommé le *Signor Pedro*, avec qui il avoit connoissance depuis que j'étois en prison, & qui ne gardoit pas les ménagemens que le *Signor Alphonsa* l'ayant mené lui-même chez l'Inquisiteur, dont il paroissoit être des amis, à qui il avoit fait promettre en m'a presence d'adoucir mon sort autant que cela se pourroit sans blesser la Justice. Mon ami resta environ deux heures avec moi, au bout duquel tems il fallut nous séparer.

A peine fût-il sorti que je soupai un peu & me couchai dans mon

nouveau lit, où je dormis considérablement, ce qui me remit un peu de l'état déplorable où les réflexions me plongoient.

Le lendemain après midi, je vis encore entrer ma vieille Dame qui sans façon vint m'embrasser, me demandant si j'avois plus de force que la veille, & si j'étois en état de connoître les mouvemens de mon cœur. Mais comme j'allois lui répondre, je vis entrer mon ami du Lieu, suivi d'un Cavalier, sur qui à peine jettai-je les yeux, que je reconnus Mademoiselle de Saintal déguisée en Cavalier. J'eus besoin du plus grand effort de raison que j'aye jamais fait, pour ne pas aller me jetter à ses pieds; mais je ne pûs empêcher un changement très-considérable dans mon visage, dont la vieille Dame s'étant aperçûës, elle me demanda ce que j'avois & si je me trouvois mal? J'eus assez de presence d'es-

prit pour lui répondre qu'il m'étoit impoſſible de n'être pas ſurpris & charmé en même-tems de la bonté de mon Pere, qui ne pouvant me venir ſecourir lui-même m'avoit envoyé un de mes Couſins; ce que la vieille prit pour une vérité. Mais je m'aperçûs que la beauté du nouveau Cavalier avoit fait une nouvelle bleſſure dans mon cœur. Elle ne ceſſa de le regarder, & lui adreſſant la parole; lui dit que ſi mon Juge étoit auſſi porté à lui faire plaiſir qu'elle s'y ſentoit diſpoſée, la moindre ſollicitation d'un auſſi aimable Cavalier me rendroit ma liberté. Quoique je n'euſſe pas envie de rire, je fus obligé de me mordre les lévres pour m'en empêcher; Mademoiſelle de Saintal n'eût pas le même plaiſir, parce que n'entendant que quelques mots Eſpagnols, qu'en badinant elle avoit apris de moi à Paris, pendant que nous

y étions. Mais le langage muet des yeux de la vieille l'instruisit parfaitement de quoi il étoit question ; de sorte que pour toute réponse elle lui fit une révérence très-gracieuse & d'un air riant, dont la vieille fut si transportée, qu'en me disant que l'on devoit saluër les Etrangers, elle fut l'embrasser. Le reste de la conversation qui dura plus d'une heure, se passa sans que la vieille me demandât des nouvelles de mon cœur & de mes sentimens pour elle ; mais seulement m'assura qu'elle me rendroit tous les services dont elle seroit capable, qu'elle étoit Sœur de mon Juge (ce qui n'étoit pas véritable,) se nommoit la *Signora Orvietta* & demeuroit à côté du *Signor Alphonsa*, dans la *Plaça Mayor*, où je pourrois quand je le jugerois à propos envoyer mon Cousin chez elle pour aprendre l'état & la situation de

mes affaires, ne pouvant elle-même venir à la prison aussi souvent qu'elle le souhaiteroit, & nous quitta heureusement ensuite, non pas sans embrasser encore le Coulin & lui serrer la main très-tendrement.

A peine nous eût-elle fait le plaisir de sortir, que je me jettai aux pieds de Mademoiselle de Saintal: *Quoi! c'est vous*, lui dis-je, *il est impossible que mon malheur ne cesse, puisque vous y prenez tant de part. En pouviez vous douter?* me répondit-elle, & dans le moment une si grande abondance de pleurs l'empêcha de continuër, que nous restâmes très-long-tems sans rien dire. Enfin nos esprits s'étant un peu calmez, elle me raconta qu'ayant sçû mon malheur par une lettre de Mr du Lieu, elle n'avoit point hésité de partir, avoit fait le plus d'argent qui lui avoit été possible; en quoi sa Belle-sœur Mada-

me de Saintal l'avoit infiniment aidée, & étoit partie avec sa femme-de-Chambre, toutes deux déguisées en Cavaliers, afin d'être moins exposée sur la route, & qu'elle n'étoit arrivée que le matin à Madrid.

Je ne puis me souvenir de tout ce que je lui dis pour lui marquer ma reconnoissance infinie, je m'embarassai même si fort dans mon discours, que pour me tirer de peine elle me demanda de lui faire le détail de tout ce qui m'étoit arrivé, en quoi je lui obéïs de mon mieux.

Mais quand je lui eus raconté les offres pressans de la vieille *Orvietta* qui vouloit absolument que je l'épousasse pour prix de ma liberté, Mademoiselle de Saintal, me répondit : il n'est point de sacrifice que je fasse pour vous sauver la vie, & quoi que j'aye fait pour vous prouver mon sincere at-

tachement, je m'en croirai trop récompenſée quand vos jours ſeront en ſûreté. *Je vous deffends méme de me contredire ſi vous m'aimez, ni de me répondre rien qui puiſſe s'y opoſer. Soyez ſeulement ſûr que ne pouvant étre à vous, je ne ſerai jamais à d'autres. Et vous voulez*, lui repliquai-je, *que j'aye moins de grandeur d'ame & moins de tendreſſe. Mes jours ne ſont point en danger*, reprit-elle, *ne m'en parlez plus & continuez vôtre Hiſtoire*; ce que je fis. Ainſi la tendreſſe de la vieille m'avoit ſi fort embaraſſé, qu'en la voyant je m'attendois à une ſcéne difficile à ſoutenir. Quand vous avez paru, à l'inſtant je n'ai plus été l'objet de ſes regards, vous l'avez occupée entiérement, elle vous a fait un compliment des plus tendres, que vous n'avez pas compris, faute de ſçavoir l'Eſpagnol; mais elle m'a chargé de vous envoyer ſouvent

chez elle, pour aprendre ce qu'elle auroit fait pour moi, & je me trompe fort, ou vous aurez bien-tôt une propoſition de mariage. Je l'écouterai & y répondrai même, dit Mademoiſelle de Saintal, vous n'en ſerez peut-être pas jaloux; laiſſez-moi faire, je me flâte que cela ne vous ſera pas inutile. Monſieur du Lieu en cet endroit, ſe mêla de la converſation. Enfin il fallut ſe quitter juſqu'au lendemain que Mademoiſelle de Saintal revint & m'aborda en riant, me diſant tout va le mieux du monde, j'ai fait l'éloge des charmes de la vieille, elle eſt enchantée de ſon nouvel Amant, je vais devenir, à ce qu'elle m'a dit, un des plus riches Seigneurs de l'Eſpagne, & l'on n'atend que le moment de vôtre abſolution pour cette digne alliance.

Là-deſſus nous badinâmes beaucoup, & Mademoiſelle de Saintal

me dit que la vieille étoit facile à perſuader qu'elle avoit pris pour un conſentement de mariage, le compliment qu'elle lui avoit fait ſur ſes apas, auſquels il étoit impoſſible de réſiſter. *Mais*, repris-je, *comment avez-vous pû vous entendre? elle ne ſçait point le François, ni vous l'Eſpagnol. Je me ſuis fait entendre*, dit Mademoiſelle de Saintal, *par des geſtes & des grimaces, & à la fin, nous avons envoyé quérir Monſieur du Lieu, qui commence à ſçavoir aſſez d'Eſpagnol pour être nôtre truchement. Vous m'avez donné un aſſez plaiſante occupation*, reprit alors Monſieur du Lieu qui étoit avec nous, *mais je n'ai pas encore penſé à vous avertir que vôtre belle ſe plaint que vous n'êtes pas trop vif & fort peu preſſant pour un homme auſſi amoureux que vous paroiſſez l'être & que je lui dépeins.* A quoi j'ai répondu que c'étoit le

deffaut des jeunes étrangers. *On m'avoit néanmoins assuré*, dit Orvietta, *que les François sont plus entreprenans, trop de respect marque peu de passion ; ce qui nous fit extrêmement rire & égaya nôtre conversation.*

Les amours de la vieille avec le jeune Cavalier, continuërent sur le même ton, & tous les jours ils venoient m'en divertir dans m'a prison, & que Orvietta, s'attendoit d'épouser le jeune Cavalier, si-tôt que je serois absous ; ce qui étoit la condition de leur marché. Cet amour dura environ six semaines, jusqu'au jour que je fus jugé par l'Inquisiteur, qui malgré les pressantes sollicitations de Orvietta, ou pour mieux dire de ses amis, me condamna à une prison de dix ans, dont le Jugement me fut prononcé à moi-même ; ensuite, d'une exhortation des plus longues, & cela, me disoit-on, par

grace & pour me donner le tems de faire pénitence; au lieu de la peine du feu que j'avois juſtement méritée, & dont la ſincérité de la confeſſion de mon crime m'avoit ſauvé.

Comme l'on m'avoit flâté d'une abſolution parfaite, je me trouvai dans une grande ſurpriſe; qui ne fut pas moindre pour Mademoiſelle de Saintal & mon ami Monſieur du Lieu, quand je leur dis la nouvelle, j'avois à la vérité échapé de la mort. Mais une priſon de dix ans, me laiſſoit dans une cruelle peine; à quoi nous ne pouvions trouver aucun remede quand *Dona Orvietta* entra dans la priſon, le viſage couvert de larmes, & adreſſant la parole à Mademoiſelle de Saintal, qu'elle connoiſſoit ſous le nom de Monſieur Valére: *Vous auriez raiſon de vous plaindre de moi*, lui dit-elle, *ſi j'en avois été la maîtreſſe abſoluë*, &

ſi j'y avois épargné quelque choſe. J'eſpére que vous me tiendrez compte de ma bonne volonté, & pour vous prouver que je n'ai aucun déguiſement, c'eſt que je viens de parler au Geollier de vôtre Couſin; il a été mon valet; je l'ai mis dans le poſte qu'il a, & moyennant cent loüis que vous lui donnerez, je l'ai fait conſentir à fermer les yeux ſur vos actions. J'aporte ſous ma cape une échelle de corde, un marteau, & ciſeau; avec quoi vôtre Couſin fera un trou dans le mur & ſe ſauvera cette nuit un peu avant le jour, que nous viendrons le recevoir au pied de cette priſon, du côté de la fenêtre qui nous éclaire: après-quoi, j'eſpére que nous ſerons tous contens. Ce qui fut accepté avec grand plaiſir. Et à l'inſtant Monſieur du Lieu & moi nous mîmes à travailler avec tant de courage, qu'avant la nuit le trou étoit bien avancé, & ſi nous euſ-

sions voulu, nous l'aurions percé à jour tout de suite; mais ayant fait réfléxion, que par dehors les passans s'en apercevroient & que l'on viendroit en avertir le Geollier, qui ne pourroit alors se dispenser de me mettre ailleurs. Nous discontinuâmes nôtre travail, que je repris quand la nuit fut venuë, après le départ de Mademoiselle de Saintal & de Monsieur du Lieu, qui en sortant mit les cent loüis dans la main du Geollier, qui les reçût gracieusement, le mena dans sa Chambre, où il les compta: ensuite de quoi, les mit dehors sans rien dire davantage. Enfin, un peu avant le point du jour, ayant entendu tousser, je descendis à la faveur de l'échelle de corde, & trouvai comme on m'avoit promis, Mademoiselle de Saintal, Monsieur du Lieu & Orvietta qui voulût absolument me méner chez elle avec toute la compagnie.

Nous

onnard del. J.B. scotin sculp.

Nous trouvâmes des rafraîchiſſemens dont nous profitâmes peu, enſuite dequoi on nous mena dans une chambre où il y avoit deux lits pour nous repoſer, Monſieur du Lieu & moi nous jettâmes tout habillez ſur l'un, & Mademoiſelle de Saintal de même ſur l'autre.

Dès le lendemain, ou pour mieux dire, dès le jour même, Orvietta ſomma le prétendu Valere de lui tenir parole, puiſque ſon Couſin étoit en liberté. Nous y étions preſens & fort intriguez de ce que Valere lui répondroit, quand il lui dit que cela étoit juſte, que le délai ſeroit de peu de tems, qu'il n'attendoit que le conſentement de ſon Tuteur qui étoit mon pere, qui viendroit à coup ſûr en moins de huit jours.

La vieille ne parût pas contente de cette réponſe, mais comme je lui aſſurai que c'étoit une formalité abſolument néceſſaire en France, ſans quoi le mariage ſeroit caſ-

ſé : à quoi j'ajoûtai que mon Couſin couroit riſque de voir même confiſquer tous ſes biens. Elle s'adoucit un peu en me répondant, il faut bien s'y ſoûmettre, puiſque c'eſt une loi de vôtre Païs ; car elle nous croyoit tous trois François.

Nous la quittâmes enſuite, & la nuit étant venuë, nous vinmes chez le *Signor Dom Pedro* où logeoient Monſieur du Lieu & le prétendu Valere, nous y fûmes très-bien reçûs, & lui contâmes dès le même ſoir tout ce qui nous étoit arrivé, & l'avanture amoureuſe de *Dona Orvietta*. Il nous laiſſa tout dire ſans nous interrompre, après-quoi prenant la parole, il nous dit: Valere eſt bien heureux d'avoir échapé aux embûches de cette vieille abominable. Elle eſt fille d'un malheureux *Aguador*, elle a été pluſieurs années en ſervice chez une de mes Tantes, qui lui laiſſa trois cens livres de rente par

ſon Teſtament. Elle a été fort belle. Ses charmes, ſon induſtrie, lui ont procuré les cinq maris qu'elle a épouſez, dont elle vous a parlé, & dont elle a eu le ſoin de ſe défaire quand elle en a été laſſe, ſa conſtance n'étant pas fort longue, puiſqu'elle n'en a gardé aucun plus de ſix mois, au bout duquel tems ils ſont tous également morts de la colique ; la Famille des deffunts a voulu la pourſuivre, mais le crédit de ſes Amans dans ce tems-là a toûjours arrêté toutes les procédures que l'on a entrepriſes contr'elle, pour la faire punir.

Il y a plus de vingt ans qu'elle eſt Veuve du dernier, ſans en avoir pû trouver un ſixiéme, tant elle eſt bien connuë à Madrid ; elle vous a vanté l'éclat de ſa fortune, ce qui eſt une impoſture des plus groſſiéres, mais elle parloit à des Etrangers à qui elle a crû en pouvoir impoſer facilement: elle n'a pour tout

domeſtique qu'une vieille *Duegna*. Ses meubles, ſi vous l'avez remarqué, ſont des plus ſimples, dont nous tombâmes d'accord, & à quoi nous n'avions pas fait attention, ayant autre choſe en tête ; & ſans le ſecours de ſon frere, ou ſoi diſant, qui eſt un homme marié qui demeure chez un gros Seigneur, chez qui l'Inquiſiteur va tous les jours, & à qui il n'oſe rien refuſer, continua, *Dom Pedro*, elle mouroit de faim. Dans ſa jeuneſſe, il eſt vrai qu'elle faiſoit grande chere, mais la perte de ſes apas a diminué ſa dépenſe, & c'eſt le rebut & l'excrément de la Ville, non pas une honnête femme, mais même un honnête homme, à preſent, n'oſeroit avoir la moindre ſocieté avec elle, ſans ſe perdre de réputation.

Nous nous regardâmes tous plus étonnez l'un que l'autre, & après avoir encore long-tems parlé ſur la vieille, Mademoiſelle de Saintal,

voyant que *Dom Pedro* nous avoit ouvert son cœur, se prit à rire de toutes ses forces. *Dom Pedro* l'ayant regardée avec attention, & me regardant ensuite, me dit : Avoüez-moi la verité, Monsieur Valere n'est point ce qu'il paroît, & je me trompe fort, ou c'est une Demoiselle déguisée, & même je vais plus loin, c'est l'amour qui lui a fait prendre cet habillement en vôtre faveur. Ne me déguisez rien, & je vous servirai ; le Duc d'Ossone me fait la grace d'être mon protecteur, c'est le Seigneur le plus puissant de toutes les Espagnes, & qui cherche le plus à rendre service aux affligez. Au nom du Duc d'Ossone, je me souviens d'en avoir souvent entendu parler à mon pere, qui lui avoit prêté de l'argent plusieurs fois, dans le tems qu'il commandoit les Troupes du Roi d'Espagne dans les Païs-Bas. Ce que je dis à *Dom Pedro* qui me re-

pliqua qu'il en étoit charmé, & m'ayant demandé le nom de mon pere que je lui apris s'apeller Bolduc, il m'assura en avoir entendu souvent parler au Duc d'Ossone qui l'estimoit, & seroit à coup sûr ravi de rendre service à son fils. Alors je crûs qu'il falloit parler naturellement, ainsi je lui avoüai que Valere étoit une Demoiselle de Paris nommé Saintal, & qu'elle ne s'étoit travestie qu'afin de venir avec moins de risques & de danger me donner les secours dont elle seroit capable; ç'en est assez, reprit *Dom Pedro*. Il nous quitta pour aller voir le Duc d'Ossone qui écouta avec plaisir le recit de mon histoire, & lui ordonna à l'instant de nous venir prendre, & de nous conduire dans son Hôtel où nous serions en sûreté; ce qui fut executé en fort peu de tems.

Le Duc d'Ossone nous fit en-

trer dans son Cabinet, dit mille politesses à Mademoiselle de Saintal, & me prenant par la main : *Monsieur Bolduc vôtre pere*, continua-t'il, *m'a fait plaisir dans l'occasion, je suis charmé d'avoir ma revanche, soyez assuré qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux, je vous renvoyerai dans vôtre Païs sans aucun accident*, dont nous le remerciâmes dans les termes les plus soûmis.

Le lendemain le Duc d'Ossone envoya deux habits de femme, l'un magnifique pour Mademoiselle de Saintal, & l'autre plus commun pour sa femme de Chambre, & lui fit dire qu'il la prioit de s'habiller ainsi, & de passer avec sa Suivante & Monsieur de Beaulieu dans son Cabinet; ce que Mademoiselle de Saintal executa le plus promptement qu'il lui fut possible; & à peine y fut-elle arrivée, qu'elle vit entrer la vieille

Orvietta que le Duc d'Ossone avoit envoyée querir, Mademoiselle de Saintal étoit assise sur un Sopha par l'ordre du Duc d'Ossone qui voyant Orvietta : *Voilà*, lui dit-il, *vôtre Amant, vous aviez fait une fort méchante emplette à vôtre goût ; mais je vous avertis sous peine de mon indignation, de garder le silence jusqu'à ce que je vous permette de parler, c'est une Demoiselle que je prens sous ma protection, aussi-bien que tout le reste de sa compagnie : voilà ce que j'avois à vous dire ; retirez-vous.* Ce qu'*Orvietta* fit à l'instant, après lui avoir fait une profonde révérence.

J'entrai ensuite par l'ordre du Duc d'Ossone, qui nous fit l'honneur de nous faire déjeûner avec lui, nous donna à chacun un diamant de prix, & entr'autres celui qu'il offrit à Mademoiselle de Saintal, de la valeur de plus de

mille écus, nous donna une escorte & un de ses équipages qui nous conduisit jusqu'à *San Sebastian*, mais à petites journées & sans nous fatiguer.

En arrivant à *San Sebastian*, nous donnâmes une Lettre du Duc d'Ossone au Gouverneur de la Place qui nous reçût aussi magnifiquement, que si nous eussions été des personnes de la premiére qualité. Nous fit loger dans son Palais, & servir avec profusion & délicatesse pendant près de quinze jours que nous y séjournâmes, jusqu'au départ d'un Vaisseau qui partoit pour Ostende, dans lequel il nous fit embarquer, nous re[illegible]mmandant au Capitaine comm[illegible] des intimes du Duc d'Ossone & prenant lui-même le soin [illegible] nous donner tout ce qui pourroit [illegible]ous être nécessaire pendant le [illegible]oyage que nous avons fait heu[illegible]eusement.

Etant arrivez à Oſtende, nous remerciâmes le Capitaine du Vaiſſeau, qui ſe trouva choqué quand nous offrîmes de payer nôtre paſſage & nôtre nourriture, nous diſant que tout ce qui lui apartenoit étoit à nôtre ſervice, & qu'il ſe trouvoit trop heureux d'avoir executé les ordres du Duc d'Oſſone.

D'Oſtende nous ſommes venus à la Haye, où j'ai été très-mortifié de voir que mon pere, après lui avoir fait un exact recit des obligations que j'ai à Mademoiſelle de Saintal, m'a répondu qu'il ne conſentiroit jamais à un pareil mariage, que ſi je trouvois un autre moyen pour lui marquer ma reconnoiſſance, il ſeroit le premier à y donner les mains; mais qu'il ne falloit point ſonger à nôtre union, ce qui eſt cauſe que Mademoiſelle de Saintal ne demeure pas au logis de mon pere,

que je lui ai trouvé un domicile chez une Dame de ma connoissance, & que je cherche tous ceux qui pourroient avoir quelque crédit sur l'esprit de mon pere, pour lui faire entendre mes raisons, & consentir à ce que mon honneur & mon inclination me pressent d'accomplir.

Monsieur Bolduc le fils ayant achevé son histoire, & fait connoître que Mademoiselle de Saintal étoit une très-jolie personne qui étoit assise à côté de lui, & qui n'avoit pas ouvert la bouche pendant tout le recit qu'il avoit fait, je lui dis qu'il avoit raison de vouloir récompenser une aussi aimable Demoiselle, & que rien ne pouvoit jamais le dispenser de tenir sa parole. *Plût au Ciel*, ajoûtai-je, *que je fusse dans la situation de parler à Monsieur vôtre pere, mais le poste que j'ai rempli chez lui fort peu de tems, ne me*

donne pas la liberté de lui donner un conseil contraire à sa résolution ; tout ce que je puis faire pour vôtre service, c'est d'en parler à Monsieur Emanuel chez qui je demeure, il est son confrere, & beaucoup plus à portée de lui dire son sentiment, s'il le juge à propos, ce que je vous promets de faire dès aujourd'hui, & dont je m'acquittai fidellement, aussi-tôt que le jeune Bolduc & Mademoiselle de Saintal furent sortis de mon Bureau.

Monsieur Emanuel écouta fort attentivement le recit que je lui fis, après-quoi il me dit que Monsieur Bolduc avoit tort, puisque sans Mademoiselle de Saintal ou son fils seroit péri à l'Inquisition, ou auroit été forcé d'épouser la vieille Orvietta ; & sans s'expliquer davantage avec moi, me dit seulement d'avertir Mademoiselle de Saintal qu'il la prioit à souper

pour le lendemain, mais qu'elle y vint seule sans que son amant l'accompagnât.

Je m'acquittai de ma commission, Mademoiselle de Saintal me le promit, & le lendemain au soir, je vis entrer au logis Monsieur Bolduc le pere qui étoit aussi prié du souper, où je fus aussi convié avec ma femme.

Monsieur Emanuel mit Monsieur Bolduc à côté de Mademoiselle de Saintal, le vieillard la regarda pendant tout le souper avec un grand air de complaisance, on rit beaucoup, & le repas fut très-gai : Monsieur Bolduc s'étant mis en pointe de vin, fit mille offres de services à la belle, & lui dit tant de douceurs sur sa beauté & son mérite, que Monsieur Emanuel prenant la parole, lui dit : Mais, Monsieur, vous faites bien des offres de service à Mademoiselle, & peut-être que dans l'oc-

casion vous vous dédiriez. *Je veux passer pour un coquin & un indigne*, reprit avec vivacité Monsieur Bolduc, *si je manquois à Mademoiselle quand l'occasion s'en presentera. Puisque vous me l'assurez*, repliqua Monsieur Emanuel, *je vais voir si je ne ferai point un Normand. C'est Mademoiselle de Saintal à qui vous savez toutes les obligations que vôtre fils lui a, & combien elle a couru de dangers pour lui.* Monsieur Bolduc à ce nom resta interdit pendant un instant; ensuite reprenant la parole, il dit à Monsieur Emanuel : *Vous allez voir que je ne suis point Normand, je trouve mon fils trop heureux d'avoir engagé une si charmante personne. Et vous, Mademoiselle*, continua-t'il, *c'est vôtre faute, si je me suis opposé à vos desirs, vous n'aviez qu'à paroître pour être sûre du triomphe, vous trouverez dans vôtre beau-pere un homme*

toûjours disposé à vous faire plaisir, dont sans cesse il cherchera les occasions comme je vous l'ai promis. Alors on fit entrer Monsieur Bolduc le fils qui se promenoit autour de la maison, & son pere mettant la main de Mademoiselle de Saintal dans la sienne, leur fit promettre la foi en sa presence & celle de toute la compagnie, ce qui fut ratifié plus solemnellement deux jours après avec une très-grande magnificence & de superbes presens, dont j'eûs ma part aussi-bien que ma femme qui lia une très-parfaite amitié avec Madame Bolduc; de sorte que nous étions toûjours ensemble.

Cette vie douce, heureuse & tranquile dura près de deux ans; mais le desir de faire une fortune plus brillante s'étant emparé de mon cœur, & piqué de jalousie, de considérer que je n'étois qu'un Commis, ou je resterois long-

tems dans le même état, si je ne me mettois dans le Commerce, toutes ces réflexions m'inspirérent le dessein d'aller moi-même aux Indes & d'y trafiquer. Je fis emplette de Marchandises convenables le plus qu'il me fut possible, que je chargeai sur un Vaisseau que Messieurs Bolduc & Emanuel avois ensemble mis en mer à leurs frais, & je m'y embarquai. Tout le chagrin que j'eûs en partant ce fut de laisser ma femme enceinte, dont elle ne s'étoit aperçûë que depuis environ deux mois, ce qui auroit pû rompre mon voyage, s'il eût été tems de reculer & de se dédire quand elle m'en aprit la nouvelle, mais tout mon bien étoit changé en Marchandises pour les Indes, il fallut absolument partir, nous nous quittâmes très-tendrement, & en répandant beaucoup de pleurs, je lui conseillai de prier sa sœur de venir

auprès d'elle pendant mon abſence ; ce qu'elle me promit , & n'éxecuta que trop ponctuellement.

Nous ſortîmes de la Manche avec un vent très-favorable , & côtoyames le Royaume de France que nous laiſſions à l'Eſt , & dont de tems en tems , nous découvrions les Rivages avec des lunettes d'aproche , & paſſâmes heureuſement le Cap de Finiſtére & autres le long des côtes d'Eſpagne & de Portugal , avec une joye infinie.

Nôtre voyage nous paroiſſoit ſi heureux , que pour nous réjoüir , nous faiſions ſans ceſſe des projets de la maniere dont nous nous y prendrions pour faire profiter nos Marchandiſes , combien dureroit nôtre voyage , à quoi nous en employerions le profit , qui devoit être immenſe , ſi le ſort eût ſuivi nos deſirs & nôtre arrangement ; mais j'étois indigne de la

protection du Ciel, & même quelque chose que j'aye souffert dans la suite, j'en ai mérité mille fois davantage.

Il y avoit un vieux Matelot dans nôtre équipage qui alla trouver nôtre Pilote, & l'avertit que nous aprochions les terres de trop près, & qu'il croyoit qu'il faudroit s'écarter davantage à l'Oüest pour éviter les facheuses rencontres, d'autant plus qu'il faudroit toûjours en venir-là quand nous aprocherions des Isles Canaries; mais le Pilote, homme très-entier dans son sentiment, s'en mocqua, & le renvoya brusquement.

Nous étions si peu écartez en mer, que nous vîmes le Cap de Saint Vincent situé à la pointe du Portugal.

Le lendemain Samedi matin, jour cruel & funeste, que par les observations nous étions au trente-sixiéme degré dix minutes de

Latitude, & au troiſiéme degré de Longitude, environ vis-à-vis le détroit de Gibraltar, & un peu avant le lever du Soleil, nous apperçûmes deux Vaiſſeaux qui venoient à nous & prenoient le vent, ce qui nous mit dans une cruelle allarme, nous redoublâmes de voiles pour les éviter; mais quelques efforts que nous puſſions faire, en moins de deux heures ils nous joignirent, & en nous abordant, nous tirérent quatre coups de canon, dont un malheureuſement coupa nôtre grand mât, & par-là nous mit hors d'état d'échaper à leur pourſuite: ils nous dirent de caler nos voiles & de nous rendre, ſinon qu'ils paſſeroient tout au fil de l'épée; à quoi nous ne voulûmes pas obéïr, ayant reconnu qu'ils étoient des Pirates, & que nous allions devenir eſclaves. Nous nous deffendîmes de nôtre mieux; mais aiant

été accrochez, il fallut céder au grand nombre, les plus braves d'entre nous, ayant été tuez & presque tout le reste blessé, dont j'étois du nombre, ayant un coup de sabre sur l'épaule & un coup de mousquet dans le bras, qui à la vérité n'avoit rien cassé, mais qui me faisoit perdre tant de sang que je tombai sans connoissance, & que ces Pirates me transportérent ainsi dans leur Vaisseau, comme tous les autres qui étoient en vie, & toutes nos Marchandises.

Quand la connoissance me revint, je me trouvai tout nud à fond de cale d'un de leurs Vaisseaux, lié d'une chaîne à travers le corps, les pieds enchaînez l'un à l'autre & passez dans des entraves.

Il est inutile, autant qu'impossible de décrire ici toutes les réflexions qui me passérent dans l'esprit, & les regrets d'avoir quitté

Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.

la vie tranquille dont je goûtois les douceurs à la Haye ; j'étois dans un ſi cruel état, que la mort m'eût fait peu d'effro : mais ces barbares qui ne font des captifs que pour en tirer du profit par leur rançon, eurent ſoin de me panſer.

Enfin au bout de ſix jours, nous arrivâmes à Maroc où je fus mis avec une centaine de mes camarades d'infortune, dans une eſpece d'étable ſur de la paille, toûjours enchaîné, comme je l'ai dit, où je demeurai environ un mois, juſqu'à ce que mes bleſſures fuſſent refermées, & alors on me vint faire le compliment qu'il falloit travailler, à quoi je n'étois pas le maître de réſiſter. Mon occupation fut d'aller chercher du bois ſur mon cou à deux grandes lieuës, & d'en aporter chaque jour une certaine quantité, faute dequoi j'étois puni le ſoir de plu-

sieurs coups de nerf de bœuf, dont le nombre étoit réglé par mon Patron, autrement dit mon Maître, plus ou moins, selon qu'il s'en manquoit que je n'eusse rempli ma tâche, ce qui me fatiguoit extrêmement, n'ayant jamais travaillé, & n'ayant qu'une très-mauvaise nourriture de pain fort dur & fort mauvais, en très-petite quantité, avec de l'eau, & quelquefois un peu de pois, ou par hazard du ris boüilli, qui le plus souvent sentoit l'aigre. Je n'aurois jamais crû pouvoir y résister seulement huit jours, mais le corps humain s'accoûtume plus facilement à la diette qu'à l'excès de nourriture. Au bout de quelques jours, je me sentis beaucoup plus de force que dans les commencemens; de sorte que je rempliſſois ma tâche.

Un jour un de nos Matelots qui entendoit le langage du Païs, &

nous servoit de truchement quand on vouloit nous faire savoir quelque chose, nous avertit que si nous voulions écrire dans nôtre Patrie, pour y faire connoître nôtre captivité & obtenir la liberté par le moyen de la rançon que l'on payeroit pour nous, il falloit profiter de l'occasion d'un Vaisseau qui alloit partir pour la France, où étoient des Peres Mathurins, qui s'en chargeroient & les feroient tenir à leur adresse, que nôtre rançon étoit réglée suivant un petit Mémoire qu'il avoit en main, & qu'il nous lût, où je trouvai la mienne sur le pied de dix mille livres monnoye de France, parce que suivant la remarque qui étoit à côté de mon article, j'avois les mains, les pieds & le visage trop délicats pour ne pas être un homme riche.

Aussi-tôt j'écrivis à ma femme, à mon beau-pere Monsieur Du-

clos, à Monsieur Emanuel mon Maître; le malheur qui m'étoit arrivé, & la cruelle situation où j'étois, ce que je fis dans les termes les plus touchans que je pûs imaginer pour tâcher d'exciter leur pitié.

Quand mes Lettres furent parties, on eût pour moi un peu plus de douceur qu'auparavant; mais j'étois toûjours nud, à l'exception d'une méchante culotte de grosse toile, dont j'avois la ceinture couverte.

Je restai plus de trois ans dans mes souffrances, sans recevoir aucune réponse à mes Lettres, dont j'étois d'autant plus inquiet, que mon Patron en devint de si mauvaise humeur, que l'on me retrancha les petites douceurs que l'on m'avoit accordées, & que je fus chargé de chaînes plus pesantes qui m'incommodoient infiniment dans le travail continuel que j'a-

vois

vois à faire ; j'apris même que les Peres de la Merci étoient venus racheter plusieurs captifs, entre lesquels en écrivant je m'étois flâté que je serois du nombre, & que ma femme ne m'oublieroit pas, lui ayant envoyé le paquet où étoient toutes mes Lettres pour les faire rendre à leurs différentes adresses.

J'étois au desespoir lorsque pour achever d'y mettre le comble j'apris mon malheur par le moyen d'un de mes camarades qui fut racheté huit cens livres par les Peres de la Merci. C'étoit le Sous-écrivain de nôtre Vaisseau, que j'avois connu à Lisle, où il montroit à écrire. Il avoit écrit à sa femme qui avoit envoyé sa rançon, & comme il lui avoit parlé de moi, elle lui faisoit réponse, que je courois grand risque de rester longtems en esclavage, parce que Monsieur Duclos étoit mort il y avoit.

plus de six mois, & que ma femme avec sa sœur étant revenuës à Lisle dans le tems de la maladie de leur pere, afin de le mieux soigner, elles y étoient demeurées jusqu'à la fatale nouvelle de ma captivité, que ma charitable belle-sœur avoit aprise la premiére, & dont elle avoit dit la nouvelle à ma femme d'une maniére si dure, qu'elle en étoit tombée à la renverse évanoüie, & s'étoit blessée de maniere que deux jours après elle avoit mis au monde un enfant mort, qu'elle avoit suivi le même jour jusqu'au tombeau, & ajoûtoit encore dans sa Lettre, qu'ayant voulu persuader à ma belle-sœur de s'intriguer pour me tirer du malheureux état où j'étois, elle lui avoit répondu fort sechement qu'elle n'étoit point dans la situation de cela, que je les avois ruïnées par le trop de bonté que leur pere avoit pour moi,

& que je n'étois qu'un indigne qui n'avois encore qu'une partie de ce que je méritois.

Je reſtai comme immobile à cette nouvelle, qui détruiſoit toutes les eſpérances dont je m'étois flâté juſqu'à ce moment, que je comprenois bien que ma Belle-ſœur ayant eû en main les Lettres que j'écrivois à Monſieur Emanuël & à Monſieur Bolduc, auroit eu l'inhumanité de ne les pas faire tenir, ce qui n'étoit que trop vrai, comme je l'ai ſçû depuis.

Ce qui me chagrinoit encore davantage, c'eſt que cette nouvelle facheuſe pour moi, s'étant répanduë parmi tous mes compagnons d'eſclavage, parvint aux oreilles de mon Patron, qui avoit fait fond ſur une groſſe rançon pour ma liberté, & qui pour décharger ſa colére, augmenta ſes mauvais traitemens & eût même l'inhumanité de me fraper de tant

de coups de nerfs de bœuf, que je reſtai ſans connoiſſance & qu'il me crût mort.

Trop heureux ſi le Seigneur par ſa grace, m'eut fait comprendre dans ce moment que j'en méritois encore davantage, ayant eû la lâcheté d'abandonner ſa véritable Religion. Mais loin de mettre à profit les tourmens affreux que l'on me faiſoit ſouffrir & de les accepter comme une pénitence qui me venoit de la part de Dieu, où j'entrois dans un deſeſpoir affreux, ou je ne m'occupois l'eſprit que des ſecours mondains, par où je pourrois terminer mes peines. Jamais aucun repentir de ce que j'avois fait, ne me vint ſeulement en penſée: Auſſi le Seigneur dans la ſuite m'a-t'il abandonné de telle ſorte à moi-même, que je n'y puis penſer qu'avec horreur; m'étant porté juſqu'au comble de l'iniquité, comme la ſuite de ma

vie le fera connoître à ma honte.

Mon Patron ayant compris qu'il étoit inutile d'attendre ma rançon, me vendit peu de tems après à des Marchands d'Alger, qui avoient parcouru les côtes d'Affrique, pour acheter le plus grand nombre qu'il leur ſeroit poſſible d'eſclaves François; afin, diſoit-on, de les échanger contre des Algériens, qui avoient été enlevez par des Vaiſſeaux de France.

Je ne ſçai point le prix que je fus vendu, ni la route que l'on nous fit tenir, ayant été mis tous enchaînez à fond de cale d'un Vaiſſeau qui fut beaucoup de tems en route, ſans que j'entendiſſe rien dire; ſinon, un jour que nous avions paſſé le détroit; ce qui cauſa beaucoup de joye à nos Conducteurs. Nous arrivâmes enfin à Alger, où l'on prit aſſez de ſoin de nous, étant mieux nourris qu'à l'ordinaire.

Au bout d'un mois que nous y fûmes arrivez, on me conduisit avec plusieurs de mes camarades, en une grande salle, où je vis des François que je reconnus être de la Nation à leur langage & à leurs habits. L'un d'eux m'interrogea, & lui ayant répondu que j'étois de Lisle, mon mensonge fût puni sur l'heure, & je fus rebuté, comme ne devant point entrer dans le change; de sorte que l'on me remena dans mon étable, sur de la paille toute remplie de vermine, où je fus laissé & remis dans les fers.

Dès le soir même, on vint m'annoncer qu'il faudroit travailler le lendemain au labour de la terre, ce que nous fûmes obligez de faire. On nous assembloit huit pour tirer une espece de charuë, qui au lieu de soc, avoit plusieurs pointes dont on rompoit la terre, qui est assez legére dans ce Canton.

Ce travail me parût encore plus pénible que celui que j'avois fait de couper & porter du bois à Maroc ; mais nous n'étions pas les maîtres de choisir ; à peine avions nous le tems de respirer, que nous étions ranimez à grands coups de nerfs de bœuf que l'on apliquoit vivement sur nos épaules toutes nuës. Quant à la nourriture, elle étoit à peu près semblable à celle de Maroc, excepté que l'on nous donnoit tous les soirs un peu de bled d'Inde, cuit dans de l'eau, après que nous étions retirez dans nôtre étable sur de méchante paille.

Peu de tems après je changeai de travail par un coup de bonheur inespéré. Nôtre Patron avoit un Cheval qu'il aimoit par prédilection entre tous les autres de son écurie. Un soir que nous revenions du labour, je vis ce Cheval que l'on desselloit, & qui étant fort blessé auprès du garreau affligeoit

infiniment nôtre maître, qui auroit voulu n'en point monter d'autre. Je dis à nôtre conducteur que j'avois connu une herbe en France que l'on apelloit du boüillon blanc, qui seroit excellente pour guérir la bleſſure de ce Cheval, ſans même que l'on fût obligé de diſcontinuër à s'en ſervir, que j'en avois vû l'expérience pluſieurs fois pendant que j'étois Soldat dans les troupes de France. Mon Conducteur rapporta ponctuellement ce que je lui avois dit, à nôtre Maître, qui me fit venir ſur l'heure devant lui; & lui ayant confirmé ce qu'on lui avoit avancé, il m'ordonna dès le lendemain d'en aller chercher, & me promit récompenſe ſi je réüſſiſſois à guérir ſon Cheval.

Le lendemain je courus dès la pointe du jour, & j'eus le bonheur d'en trouver le long d'un petit bois, dans un fond. J'en aportai

avec moi, & en presence de nôtre Patron j'en mis sur la blessure du Cheval. Après-quoi je pris la selle que je mis sur le dos du Cheval, pour voir au juste l'endroit qui portoit sur la playe, où je fis avec un couteau ce que l'on apelle une chambre, & ensuite assurai nôtre Patron qu'il pouvoit s'en servir sans crainte.

Ma récompense commença dès le même jour que je n'allai point au labour & fus laissé à la maison où j'eus la liberté de me promener avec une chaîne au pied. J'eus soin de panser le Cheval matin & soir, & ce remede réüssit avec tant de bonheur pour moi, que le dixiéme jour il étoit guéri, quoique nôtre Patron l'eût monté tous les jours à l'ordinaire. Pour lors il defendit que l'on m'employât aux ouvrages pénibles & me donna le soin de son écurie, sans même avoir la peine de panser les Che-

vaux & les chameaux qui y étoient; ce que je faisois faire devant moi par d'autres esclaves, qui y étoient occupez.

On adoucit encore ma servitude en me donnant un lit pour coucher, qui n'étoit à la vérité qu'une paillasse mal piquée; mais ou du moins je goûtois un peu de repos. Je fus habillé d'une saye de toile, & je mangeois avec les esclaves ordinaires des pois, du bled d'Inde, du ris, avec un peu de graisse; le tout cuit ensemble. J'avois même la consolation, que les autres esclaves avoient du respect pour moi, parce que nôtre Patron, qui venoit deux ou trois fois le jour à son écurie, s'entretenoit familierement avec moi & recevoit mes avis, principalement depuis qu'un jour je l'empêchai d'acheter un Cheval qu'on vouloit luì vendre, m'étant apperçû en le tâtant, qu'il avoit eu

un effort & qu'on l'avoit échauffé, pour empêcher qu'on ne le remarquât. Je dis à mon Patron qu'il falloit attendre que le Cheval fût refroidi, pour n'y pas être trompé. Ce qu'il éprouva véritable : car au bout d'une heure le mal parut & le Cheval boëtoit si bas, que l'on tomba d'accord que j'avois raison ; ce qui me fit infiniment estimer par nôtre Patron & augmenta ses égards pour moi : de sorte que je ne faisois plus rien de pénible ; mais j'étois toûjours esclave sans espoir de recouvrir ma liberté.

Mon Patron se nommoit Ricka. Il étoit un des principaux d'Alger, étant chargé par le Roi des contestations qui survenoient à l'occasion du commerce & des prises que l'on faisoit en Mer. C'étoit l'homme du Païs de la plus belle phisionomie ; la cruauté n'étoit point sa passion, en quoi il étoit

d'humeur fort différente de tous ceux de la nation, qui pour se divertir, coupoient eux-mêmes la tête à leurs esclaves, sans qu'ils leur en eussent donné le moindre sujet, dont je pourrois raporter plusieurs exemples & entr'autres du Bacha *Mimout*, qui le jour des nôces de son fils avec la niéce de mon Patron, termina la fête, (quoique mon Maître fit tous ses efforts pour l'en empêcher) par faire venir dans la cour douze esclaves qu'il fit ranger en haïe, & ensuite ayant retroussé sa robbe au-dessus du coude, leur abattit la tête d'un coup de sabre chacun; après-quoi il rentra triomphant dans la salle pour y recevoir les complimens qu'on lui fit sur son adresse & sa magnificence.

J'avouë qu'une action aussi barbare, me pénétra de tristesse jusqu'au fond de l'ame, moi qui me voyois exposé à un semblable sort

si mon Maître qui avoit près de soixante & dix ans, venoit par malheur à décéder, & que je fusse tombé au pouvoir de son fils jeune homme de vingt-cinq ans; ce qui seroit infailliblement arrivé s'il eût suivi l'exemple des autres.

Mon Patron s'aperçût de l'impression que cela m'avoit causé, & si-tôt que nous fûmes rentrez au logis, il m'apella pour me rassurer, me disant qu'il n'avoit jamais aprouvé des actions aussi inhumaines, & ajoûta qu'il avoit tant d'inclination pour moi, que si je voulois répondre à ses bontez il me mettroit dans un poste où je n'aurois plus rien à craindre, qu'il me feroit son *Dras de Lymin*, qui veut dire son bras droit, que je serois *Mouley*, autrement dit maître de sa maison; qu'en cette qualité, j'entrerois partout, même dans le Serrail de ses femmes;

mais qu'il falloit pour cela que l'on me rendit propre pour y entrer sans lui donner de la jalousie, que c'étoit fort peu de chose que cette opération, à laquelle il croyoit que je ne ferois pas difficulté de me soumettre pour lui plaire & faire ma fortune. Qu'il y avoit à Alger un homme très-expérimenté & si adroit, qu'il répondoit de la vie de ceux qu'il entreprenoit. Je restai très-embarassé de la réponse que je lui ferois ; mais heureusement je m'avisai de lui dire que je profiterois de ses bontez avec le plus grand plaisir du monde ; mais que si l'emploi dont il vouloit m'honorer me forçoit d'entrer dans l'apartement des femmes, je le priois de m'en dispenser, parce que toute ma vie, j'avois eû une répugnance invincible pour le sexe, & que j'aimerois mieux mourir que d'avoir la moindre liaison avec la plus belle

femme de l'univers. Puiſque cela eſt, repliqua-t'il, je ne veux point vous contraindre, reſtez dans le poſte où vous êtes, en attendant que je puiſſe faire quelque choſe de mieux en vôtre faveur, dont je le remerciai très-humblement & fort content de m'être tiré d'un pas auſſi dangereux, en quoi j'admirai ſa douceur, car tout autre du Païs que j'aurois refuſé, on m'auroit coupé la tête ſur l'heure, ou du moins, m'auroit remis dans le plus dur eſclavage, tant ils ſont jaloux de leurs volontez.

Je reſtai donc dans mon emploi encore ſix mois, qu'un ſoir Ricka en viſitant ſon écurie, m'avertit de tenir ſes Chevaux & ſes Chameaux tous prêts, pour un voyage que ſon Fils devoit faire à Conſtantine, où j'aurois l'honneur de l'accompagner, qu'il m'avoit choiſi, connoiſſant ma ſageſſe & ma fidélité.

Nous achetâmes encore huit Chevaux, avec autant de Chameaux, & au bout de quinze jours je montai à Cheval avec mon jeune Maître, que son pere avoit nommé *Arbinan*, qui veut dire *mon Dieu ;* parce que dans sa tendre jeunesse il avoit l'habitude de dire continuellement ce mot-là. Nous étions suivis de douze Chevaux & de seize Chameaux, afin de porter nos provisions, en quoi les Chameaux sont d'une plus grande utilité que les Chevaux, parce qu'ils portent le double & mangent moins de plus de la moitié. J'étois habillé très-proprement, d'un fort beau drap écarlate, n'ayant simplement pour marque d'esclavage qu'une petite chaîne à la jambe gauche, qui ne me faisoit aucune incommodité. Nous allions le plus vîte qu'il nous étoit possible, de crainte de manquer de provisions, dont nous n'au-

rions pû en trouver de nouvelles ſi les nôtres euſſent été conſumées, tant le païs eſt déſagréable pour les Voyageurs. Je m'entretenois en chemin avec mon jeune maître *Arbinan*, à qui ſon pere *Ricka* avoit recommandé en partant d'avoir confiance en moi & de ſuivre mes avis ; quoi-que je ne fuſſe guére plus âgé que lui ; mais que j'avois plus d'expérience, après tout ce qui m'étoit arrivé ; dont j'avois fait le détail à mon Patron *Ricka* ; ce qui l'avoit infiniment réjoüi. Je parlois & entendois aſſez bien la langue du Païs depuis le peu de tems que j'y demeurois, m'y étant apliqué fortement & ne manquant point de mémoire.

Arbinan m'aprit qu'il aimoit une eſclave du Sérail de ſon Pere, qui étoit une Egiptienne, plus belle que l'amour, à ce qu'il me diſoit; mais qu'il étoit ſouvent au deſeſ-

poir, de n'avoir pas la liberté de l'entretenir comme il souhaitoit, & n'avoit encore osé faire confidence de ses feux à son Pere, à cause de sa cousine *Rezama* niéce de son Pere, qui étoit dans le même Serail, & que son Pere lui destinoit pour femme; qui à la premiere nouvelle de cette inclination ne manqueroient pas de faire périr *Zorby*, qui étoit le nom de cette esclave Egyptienne, qu'il n'avoit connuë que par hazard le jour d'un combat de Taureaux, où étant entré en lice & ayant abattu le Taureau, son Pere lui ordonna d'en porter le pied à *Rezama* sa cousine, qui étoit à une fenêtre grillée, ayant un voile sur la tête, qu'elle leva après avoir ouvert la grille pour recevoir son hommage, par ordre du Patron *Ricka*. Je ne fûs point frappé, dit-il, des charmes de ma cousine, mais je vis derriere elle

une jeune eſclave, qui eſt celle dont je parle, dont l'éclat me frapa & m'ébloüit ſi fort que je reſtai ſans mouvement & ſans voix, n'ayant pas la force de rien dire à *Rezama*, qui loin de s'apercevoir qu'elle n'en étoit pas le ſujet, attribua mon air interdit au pouvoir de ſes charmes. Je revins dans mon apartement, enflâmé au-delà de l'imagination, & j'avois l'eſprit ſi occupé de la beauté de la jeune eſclave, que je ne pus prendre aucune nourriture le ſoir ni dormir le reſte de la nuit, qui ſe paſſa à former mille différens projets, pour obtenir la facilité de voir & d'entretenir la belle eſclave.

Après pluſieurs expédiens que je rejettai, y trouvant toûjours des difficultez inſurmontables, je réſolus enfin d'en parler au *Mouley* du Serail de mon pere, qui eſt un Eunuque noir, dont l'air eſt très-

ſauvage & l'humeur très-bruſque. Ainſi dès le lendemain matin je l'abordai, & ne voulant pas me découvrir avant que de ſçavoir ſes ſentimens, je lui demandai s'il y avoit beaucoup d'eſclaves auprès des *Almera*, qui ſont les femmes du Sérail. Il me répondit que les ſix *Almera* qui étoient dans le Sérail de mon Pere en avoient ſeize, dont *Rezama* en avoit trois qui la ſervoient; & lui ayant demandé quelles étoient les trois de *Rezama?* Ce ſont, dit-il, trois Egiptiennes, dont il y en a une fort jolie & très-ſpirituelle, que l'on nomme *Zorby*. Elle a trouvé le ſecret de ſe faire aimer de tout le monde; je voudrois trouver occaſion de lui rendre ſervice & de lui faire plaiſir, ſans néanmoins trahir la fidélité que je dois à mon Maître: N'y auroit-il pas moyen de la voir, lui repliquai-je? Ah! que me demandez-vous, dit-il,

je ſçai que je vous dois l'obéïſſance, que ſi j'y manquois, dans peu vous ſeriez en état de m'en punir; mais ſongez je vous en conjure à quel danger vous m'expoſez, ſi vôtre pere en a connoiſſance : Non, repris-je, mon cher *Gimbril*, qui étoit ſon nom, tu ne coureras aucun riſque ; mais je t'avouë que je l'aime à la fureur, & ſois ſûr d'obtenir tout ce qui dépendra de moi ſi tu me la fais voir. Je me rends, repliqua *Gimbril* ; mais il faut auparavant que je ſçache ſi elle y voudra conſentir. J'y vais de ce pas, vous en aurez réponſe avant l'heure de midi.

Je n'attendis pas une heure au plus, que je vis *Gimbril* venir à moi dans le jardin où je me promenois. Je connus à ſon air gai qu'il avoit une bonne nouvelle à m'anoncer ; auſſi, me dit-il, en m'abordant : Seigneur, vos vœux ont été prévenus par la belle *Zor-*

by, quand je lui ai parlé de vous elle m'a répondu qu'elle ne croïoit pas qu'il y eût dans l'univers un homme plus capable d'inſpirer de la tendreſſe; qu'elle ne vous avoit vû qu'un moment, dont elle étoit ſans ceſſe occupée, que jamais l'ambition n'avoit regné dans ſon cœur que depuis cet inſtant, qu'elle avoit ſouhaité mille fois d'être la plus riche & la plus belle Dame du Royaume, pour être en état de vous en faire le ſacrifice; mais que dans la malheureuſe ſituation où elle étoit réduite, ſes vœux étoient impuiſſans & ſe réduiſoient à penſer à vous ſans eſpoir. Mais, lui ai-je dit, en l'interrompant, vous ſeriez bien étonnée ſi je vous aprenois que *Arbinan* vous aime, qu'il m'a chargé de vous le faire ſçavoir, & de concerter avec vous les occaſions favorables pour lui procurer le moyen de vous voir pour vous expliquer ſes ſentimens.

Alors elle eſt demeurée un moment interdite, puis reprenant la parole, je ſuis trop heureuſe, m'a-t'elle dit, je prévois les dangers que je cours, principalement ſi ſa couſine *Rezama* vient à le découvrir, ou en avoir le moindre ſoupçon, il m'en coûteroit la vie; mais n'importe je ne puis jamais la perdre pour une cauſe qui me ſoit ſi précieuſe. Vous avez, a-t'elle continué, la clef du jardin d'en-bas, qui donne dans la prairie, je me rendrai ce ſoir après la cinquiéme Priere dans le Labirinte qui eſt auprès de cette porte, où je l'attendrai avec impatience, pour lui marquer mon reſpectueux attachement. Ainſi, me dit-il, Seigneur, il dépend que de vous de la voir, ſi vous le ſouhaitez, & me donna la clef de cette porte. Je ne manquai point à l'heure du rendez-vous; j'y trouvai la belle *Zorby* aſſiſe ſur un banc de gaſon, qui me voïant

aprocher se jetta à mes pieds, je la relevai avec beaucoup d'empressement, en lui disant que c'étoit à moi de lui rendre hommage puisqu'elle possédoit mon cœur. De tous les biens, me répondit-elle, c'est le plus précieux pour moi, & je m'en trouverois parfaitement heureuse si je pouvois en être digne, & si j'osois vous dire que la sincérité de mon cœur est tout mon mérite. Ces termes respectueux, lui repliquai-je, ne me conviennent point. Je vous aime, c'est trop peu; je vous adore, belle *Zorby*, & si mes feux eussent pû augmenter, ce que vous venez de me dire les auroit mis au comble. Le péril où vous vous exposez me prouve la vérité de vos sentimens, & je vous jure par le vénérable Tombeau de Mahomet, que rien ne sera jamais capable de diminuër l'amour que vous m'avez inspiré. Comme nous ne sommes

mes point encore nos maîtres, & que je ne veux pas m'expoſer à vous perdre, évitans l'éclat que de trop fréquens entretiens pourroient cauſer, puiſqu'il ſeroit bien difficile que l'on ne s'en aperçût; je m'en remets à vôtre prudence: Vous direz à *Gimbril* les jours que je pourrai vous voir ici, ſans crainte d'y être ſurpris; cependant ſoyez aſſurée que je n'aimerai que vous & qu'auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible je couronnerai vôtre vertu & vôtre tendreſſe en m'uniſſant à vous par les liens les plus ſolemnels, ſans leſquels mon bonheur ne pût être parfait. Mais, Seigneur Arbinan, repris-je en l'interrompant, il me paroît que vous êtes bien moderé pour un Afriquain amoureux d'une eſclave. Tu te trompes, mon cher *Roüa*, me dit-il, (qui eſt le nom que je portois, à cauſe de l'écurie dont j'avois le ſoin) les véritables paſ-

sions sont toûjours respectueuses, j'aurois été plus entreprenant si je l'avois moins aimé ; mais j'étois dans une si grande crainte de lui déplaire qu'à peine osois-je lui prendre la main pour la baiser, quand elle me la presentoit. Il est vrai que les Afriquains n'ont pas grand ménagement pour leurs esclaves ; mais je regardois *Zorby* autrement que les autres & je voulois mériter son cœur. Ne t'étonne donc plus que je n'aye jamais pris la moindre liberté avec elle. Nous nous séparâmes enfin, & trouvant *Gimbril* qui m'attendoit à la porte du Jardin, je l'embrassai, le priant de me continuër ses bons services, quand *Zorby* lui diroit de m'avertir : ce qu'il me promit.

Je restai quatre jours dans une extrême impatience, sans que Gimbril me dit rien. Enfin il m'avertit de me rendre à la même

heure où j'avois été la derniére fois ; ce que j'éxecutai très-ponctuellement.

Après pluſieurs ſermens d'une fidélité mutuelle, *Zorby* me dit : Je ne crois pas, Seigneur, que vous ſoyez fâché d'aprendre qui je ſuis, puiſque j'en deviendrai moins indigne de vous apartenir : vous me croyez une eſclave Egyptienne, & rien n'eſt moins véritable. Je ſuis née dans la Ville de Conſtantine, de parens fort à leur aiſe, puiſque mon oncle *Guliſtan* en étoit Bacha pour le Roi de Tripoly. Ma mere mourut en me mettant au monde, & mon pere la ſuivit peu de jours après ; ainſi je reſtai ſous la conduite de *Guliſtan* mon oncle, qui me fit élever dans le Sérail de ſes femmes juſques à l'âge de quinze ans, que malheureuſement il prit de l'amour pour moi. Il n'eſt rien qu'il n'ait fait pour me ſéduire & me

perſuader de répondre à ſes deſirs. Je le regardois comme un oncle à qui je devois infiniment de reſpect, mais qui ne m'inſpiroit point de mouvemens plus tendres; j'évitois autant qu'il m'étoit poſſible de me trouver ſeule avec lui, ſur tout après avoir été un ſoir dans le Jardin expoſée à ſes violences, & dont j'eûs beaucoup de peine à me débaraſſer; je crûs que pour mettre fin à ſes importunitez, je devois en avertir *Roſane* ſa femme favorite qui me marquoit beaucoup d'amitié, ce que je fis, & dont elle parût fort émûë; je me flâtois après cela que j'en ſerois moins tourmentée, mais mon aveu devint le plus grand de tous mes malheurs.

Deux jours après me promenant dans le Jardin avec *Roſane*, ſur la fin du jour, je vis ouvrir la porte du Jardin, dont j'avertis *Roſane* qui me dit en riant, qu'il

ne falloit pas être si facile à s'épouventer. Quatre hommes entrérent, entre lesquels je reconnus l'Eunuque noir qui servoit *Rosane*. Ils me saisirent & m'enlevérent, quelque résistance que je puisse faire, m'ayant fermé la bouche avec un linge pour m'empêcher de crier, & me conduisirent chez un homme que j'ai sçû depuis être un European qui cherchoit des esclaves à acheter, sur tout de celles qui n'étoient pas laides, pour les mener ensuite à Constantinople, où il les vendoit pour gagner sa vie. J'entendis même qu'en me livrant entre ses mains, l'Eunuque noir lui dit que j'étois Egyptienne, mais que ma folie étoit de dire à tout le monde que j'étois de Constantine & même des premieres de la Ville; au lieu que je n'étois qu'une malheureuse esclave.

Nous fûmes plusieurs jours en

route, ſans que je puſſe parler à perſonne, tant j'étois étroitement gardée, auſſi-bien que toutes celles qui étoient avec moi : Enfin, on nous fit monter ſur un Vaiſſeau qui n'eût pas à peine quitté la rade, que nous fûmes attaquez par un Vaiſſeau d'Alger, avec qui, pour lors nous étions en guerre : Le combat fut très-ſanglant, du moins ai-je lieu de le croire, par le grand nombre de morts que je vis dans nôtre Vaiſſeau en ſortant de la chambre de Poupe où nous étions retirées, d'où l'on nous fit paſſer dans le nouveau Bâtiment qui vint moüiller à la rade d'Alger, où je fus venduë dès le lendemain au Seigneur *Ricka* vôtre pere, & mis auprès de vôtre couſine pour la ſervir comme une eſclave Egyptienne, dont elle n'eſt point encore diſſuadée, n'ayant pas jugé à propos de lui faire part de mes malheurs, juſ-

qu'à ce que je fois plus assurée de son affection pour moi.

Son histoire étant finie, je me jettai à ses pieds, en lui disant : Belle *Zorbi*, est-il possible que le Tout-puissant ait permis une telle injustice. Je vois à present, que bien loin que je vous fasse honneur, vôtre alliance doit me combler de gloire ; laissez à mon amour le soin de vous faire reconnoître pour ce que vous êtes, & vous rétablir dans vos biens : vous ne pouvez être esclave, puisque nous ne sommes point en guerre avec le Roi de Tripoli, Souverain de la ville de Constantine. Je vais dire à mon pere que j'ai dévotion d'aller visiter la célébre Mosquée de Constantine, je suis persuadé qu'il y consentira, & si-tôt que j'y serai arrivé, je m'informerai de tout ce qui peut vous regarder. J'irai trouver vôtre oncle *Gulistan*, & lui découvrirai l'en-

droit où vous êtes, l'état où l'on vous a réduite, & lui demanderai pour grace, de vous accorder à mes vœux, en récompenſe des travaux que j'aurai ſoufferts pour vous rendre à vôtre patrie & à vôtre famille. *Zorby* me fit conſidérer la longueur & les périls du Voyage; mais enfin, m'y voyant abſolument déterminé, elle y conſentit avec peine.

Dès le lendemain je découvris à mon pere le deſir violent dont j'étois preſſé d'aller viſiter la Moſquée de Conſtantine, il ne m'en donna la permiſſion qu'après beaucoup de ſuplications, dont j'ai fait part à *Zorby* la veille de nôtre départ, qu'il y eût infiniment de larmes répanduës de part & d'autre, en nous quittant avec d'autant plus de regret, qu'elle étoit frapée de la ſuperſtition d'un rêve qu'elle avoit fait la nuit précédente, où elle m'avoit vû dans

un tombeau, qu'un de nos *Mufty* lui avoit ouvert, & où elle s'étoit précipitée.

Enfin, je ſuis parti comme tu ſçais, mon cher *Roüa*, moins par un principe de dévotion, que pour m'informer de ce que m'a dit *Zorby*, ce que je t'ai découvert, afin que tu m'aide dans mon deſſein, & je te promets en récompenſe non-ſeulement la liberté, mais de faire ta fortune, & même de te r'envoyer riche en ton païs, ſi tu ne veux plus demeurer, ce que je te jure par le Tombeau de Mahomet.

Je remerciai *Arbinan* avec beaucoup de joye, dans l'eſperance de joüir bien-tôt de la liberté, & de revoir ma chere patrie. Nous continüions nôtre chemin, & n'étions ſuivant ce que nous aſſuroient nos guides, qu'à deux petites journées de Conſtantine, lorſque nous rafraîchiſſant à l'om-

bre d'un bois, & faisant paître nos chevaux pour les rafraîchir; aussi nous fûmes attaquez par une vingtaine de *Serraca* ou Brigans. Nous courûmes à nos armes & nous défendîmes très-long-tems; mais une partie de nos esclaves ayant pris la fuite, au lieu de venir à nôtre secours, nous ne fûmes pas les plus forts. Je vis *Erbinen*, mon cher Maître, porté par terre d'un coup de fusil; & comme je voulois aller à lui, je reçûs un coup de masse sur la tête qui me renversa par terre sans connoissance.

Je ne puis faire un détail plus circonstancié du reste du combat; tout ce que je sçai, c'est qu'au retour de mon évanoüissement, je me trouvai seul en vie; mon Maître avec huit esclaves qui s'étoient deffendus avec bravoure, étoient étendus sur la poussiére, où ces barbares leur avoient coupé la tê-

te pour être plus assurez de leur mort ; le reste des esclaves s'étant sauvé dans le bois, comme je l'ai depuis apris de ces mêmes brigans qui deshabillérent le malheureux *Erbinen*, moi & tous ceux qui étoient vétus un peu proprement me donnérent une saye de toile, & me commandérent de les suivre, pour aider à conduire nôtre pauvre équipage.

Le chef de ces bandits se nommoit *Ricka*, de même que mon ancien Patron ; mais quelle différence, autant le premier avoit de douceur, de justice, & d'humanité, autant le dernier étoit cruel, feroce & barbare. Nous n'entrâmes dans aucune Ville, & couchions dans les bois sans tenir de route assurée. J'étois assez bien nourri à la faveur des provisions qu'ils nous avoient prises, dont ils me faisoient part ; mais en récompense j'avois souvent des

coups de bâton, lorsque je ne faisois pas aller mes chevaux assez vîte à leur gré.

Après plusieurs jours de marche, & après avoir laissé la Ville de *Nesta* à la main gauche, nous arrivâmes aux environs de *Nechort*, sur la Riviere du même nom que l'on dit passer aussi à *Nesta* dans le païs de *Zeb*, & qui sépare cette Ville d'une autre apellée *Mezzab*.

Ces trois Villes sont bâties de bois, les bâtimens en sont fort bas & très-mal propres, sans aucune symétrie. Les femmes du païs sont noires, dégoûtantes, & d'une odeur très-forte, allant presque toutes nuës, à l'exception d'un espece de tablier qui ne passe pas le genoüil, fait avec de grosse toile ou d'une peau de bête, à laquelle tient encore le poil, ou même d'une natte tressée assez grossiérement. Ils mangent de la vian-

de presque toute cruë, ne faisant la plûpart du tems que l'exposer auparavant trois ou quatre heures au Soleil qui est très-ardent, après l'avoir battuë avec un rouleau. Ce que je dis des habitans de la Campagne, & de ceux avec qui j'étois; car à l'égard des riches, & de ceux qui habitent les Villes, comme je n'y suis jamais entré, ne les ayant vûës que de loin, & n'ayant point fait de société avec eux, je n'en puis rien dire.

Il est aisé de juger de la douleur que je ressentois de me voir à la merci de ces brigans qui logeoient dans des habitations faites avec de la terre & des branches entrelassées dans un bois, le long de cette riviere de *Nechort*.

Leur langage étoit différent de celui d'Alger; mais comme ils se servoient de beaucoup de mots qui en aprochoient, je comprenois ce qu'ils me vouloient dire,

en y faiſant beaucoup d'attention ; en quoi j'étois bienheureux, puiſque faute d'éxecuter dans le moment ce qu'ils me commandoient, la baſtonnade m'étoit ſûre, ce qui ne m'arriva néanmoins que cinq ou ſix fois pendant plus de trois ſemaines que nous fimes nôtre ſéjour dans cet endroit.

Ils étoient vingt-deux, dont je faiſois le vingt-troiſiéme, & n'avoient que ſix femmes avec eux, qui leur étoient communes, dont une que l'on nommoit *Bala* me prit en affection, & m'épargna pluſieurs fois la baſtonnade. Elle venoit me trouver dans mon habitation, ou pour mieux dire, dans une caverne où j'étois couché ſur des feüilles, ou plûtôt ſur du fumier, ſe mettoit à côté de moi, & me paſſoit la main ſous le menton, ce qui me donnoit plûtôt envie de vomir que de répondre à ſes careſſes, & je ne ſçai

comment elle continua de me protéger, ne pouvant douter qu'elle ne ſe ſoit aperçûë de mon dégoût pour elle, puiſque ſur la fin, elle me laiſſa en repos après néanmoins m'avoir conté ſon hiſtoire ; ce qu'elle fit une nuit que je ne lui répondois rien, qu'elle me dit : Si vous ſaviez qui je ſuis, & ce que j'ai fait pour *Ricka*, vous ſeriez ſans doute indigné du peu d'attention qu'il a pour moi, après les ſervices que je lui ai rendus.

Mon pere étoit Hóngrois, vous n'ignorez pas ſans doute que tous les ans ce Royaume eſt obligé de donner un certain nombre d'enfans au Grand Seigneur, qui eſt ce qu'on apelle le Tribut. A l'âge de douze ans il fut du nombre de ceux qui furent envoyez ; & ſi-tôt qu'il fut aſſez grand pour être Janiſſaire, qui ſont les Gardes du Grand Sei-

gneur, il y entra comme c'eſt ordinairement la deſtination de ces enfans du Tribut, il s'y acquit la réputation d'un ſi brave homme dans toutes les occaſions où il ſe trouva, qu'il en devint un des premiers Commandans ſous le *Janiſſar Agaſi*, qui eſt le chef de tout le corps. Il s'étoit diſtingué en tant d'occaſions que l'on briguoit ſa protection, & qu'il contribua beaucoup à l'élévation de Mahomet IV. ſur le Trône à la place d'Ibrahim I. ſon pere, qui fut étranglé; mais comme la vertu a toûjours des envieux, dix ou douze ans après l'incendie de la ville de Conſtantinople étant arrivée, ſes ennemis l'accuſérent d'avoir emporté des meubles précieux du Palais du *Janiſſar Agaſi*, au lieu de s'employer à donner ſes ordres pour en éteindre le feu. Comme il connoiſſoit ſon chef pour un homme dur, & qui

ne revenoit jamais de ſes préventions, pour éviter d'être étranglé, il crût que le parti le plus ſûr étoit de ſe ſauver ; ce qu'il fit heureuſement, après avoir jetté le *Doliman*, qui eſt leur habit, & le *Zarcola* qu'ils portent à la place du Turban fait avec du feutre en forme de bonnet, & moyennant une modique rétribution qu'il donna à un Patron débarqué de Tripoly, qui étoit pour lors à Conſtantinople, il ſe ſauva avec pluſieurs autres qui craignoient d'être envelopez dans la même accuſation.

Arrivez à Tripoly, chacun prit ſon parti, mon pere ſe mit dans les Troupes du *Dey*, où il ſervit pluſieurs années dans les guerres contre le Royaume de Tunis : & enfin, s'étant retiré du ſervice, il vint demeurer à *Miſta* avec ſa femme & ſes deux filles, dont j'étois la cadette, où ils n'ont vé-

cu que ſix ou ſept ans. Mon pere n'avoit point l'humeur jalouſe de cette Nation ; nous joüiſſions d'une très-grande liberté, il paſſoit pour être aſſez riche, & avoit pluſieurs eſclaves non-ſeulement originaires du païs, mais entr'autres un Anglois nommé *Merſet*, jeune homme des mieux faits, complaiſant & ſpirituel, que mon pere traitoit avec tant de douceur qu'il n'étoit point empreſſé de nous quitter, quoiqu'il eût pû le faire depuis que mon pere lui avoit donné ſa liberté, pour récompenſe de l'avoir tiré d'une maladie très-dangéreuſe.

Mon pere & ma mere étant décédez, ma ſœur âgée de dix-huit ans, & moi un an de moins, nous nous trouvâmes nos maîtreſſes. Grand nombre de partis ſe preſentérent pour moi, ſans que pas un s'adreſſât à mon aînée qui étoit boiteuſe & un peu contre-

faite de la taille, ce qui ne l'empêchoit point d'avoir envie de se marier. Pour cet effet, elle jetta les yeux sur *Merset* nôtre affranchi, qui avoit toûjours continué de demeurer avec nous; elle lui en fit la proposition, qu'il n'accepta pas, comme elle s'en étoit flâtée; ce qui l'a mit dans une telle fureur contre lui, qu'elle jura sa perte, & pour surcroît de malheur dans le même-tems, le Bacha de nôtre ville de *Misra* âgé de plus de soixante ans, m'ayant vûë un soir qu'il revenoit de la chasse, m'aborda & m'offrit de me mener dans son Sérail, avec promesse que j'y serois plus distinguée que toutes les autres. Ses offres ne me tentérent en aucune maniére, d'autant plus qu'il faut avoüer que j'avois le cœur pris pour *Merset*, qui après m'avoir fait l'aveu de sa passion, avoit enfin obtenu une pareille déclara-

tion de ma part ; nous nous étions promis de ne jamais consentir à un autre engagement, & quelque jour de passer en Europe, sitôt que nous en pourrions trouver l'occasion favorable.

Je ne répondis rien à la proposition du Bacha, ce qu'il prit pour un consentement tacite ; de sorte qu'une heure après, je vis arriver chez nous quatre Eunuques avec un Char pour m'emmener, ce que je ne voulus point accepter, & les renvoyai comme ils étoient venus ; mais aussi-tôt qu'ils furent partis, faisant réflexion que le Bacha s'en vengeroit, & que le moindre danger que je courois, seroit d'être enlevée de force, j'avertis *Merset* de tout ce qui m'étoit arrivé : il en fut extrêmement consterné ; enfin après avoir rêvé & nous être consultez ensemble, nous résolûmes de prendre tout l'argent qui étoit à

la maiſon, & de nous ſauver ; ce qui fut éxécuté ſuivant nôtre projet fort à propos, puiſque dès le lendemain matin le Bacha envoya ſix Cavaliers pour m'enlever, qui ayant raporté à leur Maître, que la nuit je m'étois ſauvée avec *Merſet*, il envoya courir après nous de tous côtez, mais inutilement, nous avions tant fait de chemin pendant la nuit, que peu après le lever du Soleil nous n'étions plus ſur les terres de ſa domination ; mais ſur celles du Bacha de Tega qui n'étoit pas ſon ami ; par conſéquent, nous nous trouvions en ſûreté & en état d'y vivre à nôtre aiſe, ayant une aſſez bonne ſomme en or, & même quelques diamans que nôtre pere avoit aportez de Conſtantinople, dont je n'avois pas manqué de me ſaiſir. Nous achetâmes une maiſon à *Tega*, & des terres que nous vendit le Ba-

cha, où nous mîmes des beſtiaux en aſſez grande quantité.

Un jour que je me promenois, j'entendis une voix douce qui ſortoit d'un tas de brouſſailles qui couvroient des rochers, j'en aprochai, & fus très-étonnée d'y trouver un jeune enfant d'environ deux jours qui étoit ſi foible, qu'à peine pouvoit-il ſe remuër; je le prends dans mes bras, & par compaſſion l'emportai chez moi pour lui ſauver la vie, & m'amuſer. N'ayant point d'enfans je le preſentai à *Merſet* mon mari auſſi-tôt qu'il fut de retour de la chaſſe, qui me loüa de l'action charitable que j'avois faite. Nous lui donnâmes le nom de *Ricka*, qui veut dire *Epines*, à cauſe du lieu où je l'avois trouvé. En vain, je fis des perquiſitions pour ſçavoir comment il avoit été porté dans cet endroit, c'eſt à quoi je n'ai jamais pû réüſſir; quoiqu'il en

ſoit, j'en pris ſoin, lui donnai du lait de Chévre, & fis ſi bien, qu'enfin je l'élevai ſous le nom de nôtre fils. Jamais enfant ne fut plus obéïſſant aux volontez de ſes ſupérieurs qu'il l'étoit pour nous. Mon mari en étoit enchanté, & ne pouvoit un moment ſe paſſer de lui. Il l'accompagnoit tous les jours à la chaſſe, où il étoit devenu très-adroit, & s'y étoit acquis une telle réputation, que nôtre Bacha l'envoyoit querir toutes les fois qu'il vouloit prendre ce plaiſir, ſur tout contre les Ours qu'il combattoit, de maniere qu'il en étoit toûjours vainqueur. Etant d'une agilité ſurprenante, qualité qui penſa lui coûter la vie, ayant eu l'audace de ſauter par-deſſus les murs du Sérail du Bacha, & d'attendre dans le Jardin quelqu'une de ſes femmes. La premiere qui y arriva, loin d'être épouventée à la vûë d'un homme,

s'en aprocha, & ne fut point extrêmement sauvage ; suivant ce qu'il m'a dit depuis. Ils demeurérent assez de tems ensemble, puisqu'il attendit la nuit pour reprendre le chemin par où il étoit venu, avec promesse que ce ne seroit pas la derniere fois. Il ne jugea pas à propos de nous faire part de sa bonne fortune ; mais mon mari me dit qu'il soupçonnoit *Ricka* de quelque intrigue secrette, parce que tous les jours qu'ils étoient à la chasse, il disparoissoit toûjours environ le coucher du Soleil. Quoique ce fut le tems le plus convenable, nous formâmes le dessein de l'épier ; mais nous en fûmes dispensez, le voyant un soir revenir tout couvert de sang, ayant été surpris avec sa maîtresse, & essuyé plusieurs coups de fusil qu'on lui avoit tirez, comme il se sauvoit par dessus le mur, dont par bonheur il n'avoit été

blessé

bleſſé que d'un ſeul & encore très-légérement à l'épaule : nous eûmes beau le queſtionner, comment cela lui étoit arrivé, nous ne pûmes jamais tirer ſon ſecret, dont néanmoins nous eûmes des ſoupçons aſſez juſtes ſur la nouvelle qui ſe répandit à *Tega*, que le Bacha, quoique malade & dans ſon lit, s'étant fait amener une de ſes femmes, l'avoit poignardée lui-même, parce qu'elle avoit été ſurpriſe avec un jeune homme dans un boſquet du Jardin, & que le galant, quoi qu'on eût fait grand feu ſur lui, s'étoit ſauvé ſans avoir été reconnu.

La bleſſure de *Ricka* fut guérie en moins de dix ou douze jours, par le moyen d'un baume qui croît aux environs de la Ville, je prenois moi-même le ſoin de le panſer, dont il étoit ſi reconnoiſſant qu'il me baiſoit les mains & m'embraſſoit, ſans que je cruſſe

qu'il eût le moindre deſſein, ayant vingt-un an plus que lui : ainſi loin de me deffendre & de le retenir dans le reſpect, j'en étois charmé ; mais ayant pris mes bontez pour un conſentement à ſa paſſion, il en devint ſi hardi, qu'une nuit que mon mari étoit en courſe avec le Bacha, où pour ne point aller, *Ricka* avoit contrefait le malade ; je le trouvai dans mon lit en me réveillant : j'avouë à ma honte, que je l'aimois ſans m'en être aperçûë juſqu'à ce moment, & que je ne le traitai point avec les duretez qu'il méritoit ; de ſorte que dans la ſuite, nous nous donnions des rendez-vous preſque tous les jours qu'il accompagnoit mon mari à la chaſſe, où il ſe rendoit à l'heure marquée, ſans que mon mari en eût le moindre ſoupçon ; mais par malheur, nous ayant un jour ſurpris enſemble dans un bois pen-

dant que nous le croyons avec le Bacha, il vint à nous le poignard à la main; je m'enfuis pour éviter sa colere qu'il voulût décharger sur *Ricka*, qui étant plus adroit & plus agile que lui, l'évita fort long-tems, jusqu'à ce que se trouvant enfermé entre deux rochers, il crût ne pouvoir se dispenser de se deffendre avec des pierres, dont il cassa la tête à son Maître qu'il laissa sans connoissance, & s'en revint me trouver au logis où j'étois plus morte que vive. Il me fit le recit de ce qui lui étoit arrivé; & nous ne jugeâmes pas à propos d'y rester plus long-tems, ni d'attendre le retour de *Merset* mon mari, sachant parfaitement que sur sa plainte seule nous serions brûlez tous les deux. Ainsi nous prîmes tout ce que nous pûmes trouver de facile à emporter, & nous sauvâmes à travers les bois du côté de *Torrega*, où un

matin à la pointe du jour, nous trouvâmes un homme assis au bord d'un ruisseau qui nous demanda assez durement où nous allions. *Ricka* l'aborda, en lui disant, que nous n'avions aucune route déterminée, & que nous cherchions quelque endroit à nous mettre en sureté contre nos ennemis. A l'instant, cet homme se leva, en nous disant de le suivre, que nous aurions satisfaction; ce que nous fimes: Il nous mena à travers le bois sans tenir aucune route, jusqu'à un fond, où nous découvrimes ses compagnons au nombre de plus de cent cinquante, entre lesquels étoient six femmes, dont je devins la septiéme, nous étant associez avec eux, quoique nous les connussions bien-tôt pour ce qu'ils étoient.

Dès la même journée nous attaquâmes des Marchands qui passoient leur chemin, dont nous

enlevâmes tout le butin, où Ricka signala sa bravoure infiniment contre leur escorte, qui étoit de plus de deux cens hommes, dont nous en tuâmes plus de vingt, & mîmes le reste en fuite; ce qui joint à d'autres avantures où s'est trouvé *Ricka*, fut cause qu'il acquit à un tel point l'estime de toute la troupe, qu'on le nomma chef de la bande, après que celui qui l'occupoit pour lors eût été tué.

Jusqu'à ce moment, je n'avois eu aucun sujet de me plaindre de *Ricka*; mais il n'est point d'indignitez qu'il ne m'ait fait souffrir depuis, jusqu'à me battre quand je veux me plaindre à lui de son infidélité, étant devenu amoureux de cette petite Négresse que vous voyez parmi nous, qu'il faut que je serve comme si j'étois son esclave, & qui a l'insolence même de me maltraiter en presence de *Ricka*, & qu'il a la lâcheté

de souffrir en badinant avec elle. Aurois-je jamais pû attendre un pareil traitement d'un homme, après ce que j'ai fait pour lui.

Nous avons battu la Campagne de tous côtez, depuis plus de deux ans, que nous faisons ce métier, nous avons toûjours perdu du monde à chaque avanture ; ce qui fait que nôtre troupe est infiniment diminuée & personne ne s'y joint. Ce qui mit *Ricka* dans une telle humeur, que plusieurs fois je lui ai entendu dire que si cela continuoit, il falloit nous assommer tous les uns les autres, plûtôt que de risquer à être punis si l'on nous prenoit. Jugez après cela, si je ne suis pas bien à plaindre. Je souhaiterois, me dit-elle, pouvoir trouver une occasion pour m'échaper ; j'ai tant de confiance en vous, que je vous en fais l'aveu, vous croiant assez honnête homme pour m'aider, si vous en trouviez l'occa-

sion. A quoi je lui répondis, que je ferois charmé de lui rendre service qu'elle méritoit un autre sort que & le sien; ce qui l'a fit pleurer, & peu de tems après elle me quitta.

Nous restâmes environ un mois dans cette demeure si sauvage; après-quoi nous montâmes tous à cheval, ne laissant que les femmes dans cette habitation, & si nous fûmes si long-tems tranquiles, c'est qu'avant que d'entreprendre quelque chose de nouveau, *Ricka* avec cinq des siens, étoient allez vendre les Chameaux & une partie des Chevaux que nous avions enlevez, n'en ayant gardé qu'un pour chacun de nous.

A son retour il en avoit fait le partage de l'argent entre tous ses camarades, mais dont je ne puis faire le détail, n'y ayant point été present & ne l'ayant apris que parce qu'en sortant d'auprès de lui je les avois tous vûs compter

de l'argent, qui néanmoins n'étoit pas considérable, selon ce que j'en vis, & dont même ils ne paroissoient pas fort contens. Nôtre troupe n'étoit pas magnifique en équipages, chacun de nous avoit à l'arçon de la selle de son Cheval un bissac, dans lequel étoit une sorte de pain très-dur fait avec du bled d'Inde & du ris; ce qui étoit nôtre seule provision. Ils étoient tous armez de sabres & de pistolets, j'étois le seul qui n'avois qu'un fouët. La selle de nos Chevaux étoit composée de deux planches, liées ensemble, mais très-proprement, avec des osiers & par dessous de la laine, du poil & du crin mêlez ensemble, & assez bien accomodez, pour ne point blesser les Chevaux.

Nous marchâmes plusieurs jours du côté du Couchant, jusqu'à un lieu nommé *Deusen*, d'où l'on voit le Mont-Atlas, du moins à

Bonnard del. J.B. Scotin Sculp

te que me dit un de mes camarades, à qui je demandai ce que c'étoit qu'un espece de nuage que je voyois à l'Occident, toûjours dans le même endroit un peu au-dessus de l'horison.

Nous étions cachez dans un bois, lorsque voyant passer quatorze personnes montées à Cheval & suivies de six Chameaux chargez de provisions, nôtre troupe fondit sur eux, massacra sans quartier tous les quatorze & s'empara de leur butin, dont nous fimes grande chere, quoi que je fusse pénetré d'horreur, des cruautez dont j'étois témoin, & ensuite nous reprîmes la route que nous avions tenuë en venant faire cette expédition.

Le même soir nous abordâmes à une habitation, la nuit étoit déja fort avancée; je fus très-surpris de voir que nôtre chef mit le feu à une cabane de ces pauvres mal-

heureux, & que ſon exemple fut ſuivi par nos camarades, qui embraſérent toutes les autres, & maſſacroient ou aſſommoient, tous ceux qui en vouloient ſortir ſans diſtinction d'âge ni de ſexe; qu'un vieillard même, s'étant jetté à genoux, levant les mains au Ciel, puis ſe proſternoit avec les mains ſur ſa tête pour implorer ſa miſéricorde, ce que faiſoient pareillement une vieille femme & une jeune fille. *Ricka* les fit prendre, & après avoir, lui & pluſieurs de nos camarades, fait des indignitez, que je n'oſerois décrire, à cette malheureuſe fille, les fit écorcher tous trois & jetter vifs dans le feu, ſans néanmoins qu'ils fiſſent aucun cri; ce que je ne pouvois me laſſer d'admirer.

Il m'étoit impoſſible de pénétrer la cauſe d'un traitement ſi inhumain, lorſqu'en chemin un de mes camarades m'aprit que c'étoit

un acte de Justice pour les punir d'avoir dissimulé à *Ricka* nôtre chef, il y avoit environ un an, le passage d'une caravane qui alloit à *Constantine* des bords de l'Afrique, du côté du Couchant; ce qui avoit été cause qu'il avoit manqué d'en faire la capture.

Après cette expédition, nous revinmes à nôtre habitation de *Nechort*, le trajet fut si long, qu'à nôtre arrivée il nous restoit peu de chose des provisions que nous avions enlevées, dont les femmes firent très-grand bruit, & se jetterent comme des furies sur les hommes, qui trouverent le secret de les calmer à grands coups de bâtons. Peu de jours après nous repartîmes, n'ayant rien à vendre, parce que dans nôtre route nous avions eu des Chevaux si fatiguez, que nous les avions laissez en chemin & pris ceux que nous avions volez, & que des six

Chameaux il en étoit mort quatre; nôtre chef en accusa un de la bande, pour se vanger du massacre du vieillard, dont il étoit parent, étant du même païs des environs de *Deusen*. Pour quoi *Ricka* assembla son conseil le lendemain de nôtre arrivée, où il fut condamné à être empalé; ce qui fut éxecuté sur l'heure à un pieu de douze pieds de haut & tres pointu, sur lequel on le jetta, l'ayant fait monter de force sur un arbre pour cet effet & où il expira; à l'instant le pieu lui ayant passé juste au travers du corps.

Nous prîmes nôtre chemin du côté du Midi & nous arrivâmes près de la Ville de *Terga* Capitale du Royaume du même nom, située sur le Fleuve de *Ghir*, où nous attendîmes capture à nôtre ordinaire, dans un bois, aux environs de la Ville; mais ayant été découverts, les habitans de la

Ville vinrent à nous en si grand nombre & si bien armez, en criant *Coutlou Serraca*, qui veut dire *tuë Voleur*, que *Ricka* nôtre chef nous fit monter à Cheval & prendre la fuite en diligence. Nous en fûmes très-long-tems poursuivies ; de sorte que nous fûmes même obligez de passer le fleuve de *Ghir* à la nage, où il en périt huit des nôtres.

Au-delà du fleuve, nous trouvâmes un Païs sec & aride, de sables brûlants, que l'on apelle le desert *Dhair*, où la faim nous contraignit de manger nos Chevaux à mesure qu'ils mourroient ; ce qui m'étonne qu'une pareille nourriture ne nous ait pas fait tous périr ; mais par bonheur cette extrêmité ne dura que huit jours & nous nous trouvâmes dans un meilleur païs où nous avions le bonheur de renconter des fruits.

Enfin à force de marcher, nous

revîmes encore nôtre habitation de *Nechort*. Nos femmes avoient quelques moutons, dont elles nous régalerent, & après nous être remis de nôtre fatigue, *Ricka* ayant fait un Voyage de six jours avec trois de ses camarades, il revint avec quatorze Chevaux, qu'aparemment il avoit achetez à *Nesta* & qui nous suffisoient; nôtre troupe étant beaucoup diminuée & ne restant plus que ce nombre.

Ricka étoit fort triste; enfin il nous fit partir & prendre cette fois nôtre route du côté du *Nord-Est*; nous entrâmes dans le Royaume de *Tripoli*, je l'entendois souvent déplorer son malheur avec ses camarades, qui m'aprirent qu'un an auparavant ils étoient plus de cent, que rien ne leur résistoit, & étoient craints & respectez; mais que peu à peu la troupe étoit si fort diminuée, qu'ils prévoyoient

ne pouvoir pas encore long-tems continuër s'il ne leur venoit du secours : que *Ricka* avoit apris qu'il y avoit une troupe semblable à eux, aux environs de la riviere de *Cannes*, au Royaume de *Tripoli*, qu'ils alloient leur offrir leur secours & s'incorporer avec eux, ne pouvant plus se soutenir, s'ils restoient seuls.

Nous étions campez le long de cette riviere de *Cannes*, dans un bois où il y avoit assez de pacage pour nos Chevaux, & des fruits excellens, dont nous faisions nôtre nourriture.

Ricka envoyoit de ses camarades de tous côtez chaque jour, pour tâcher de découvrir cette troupe de *Serraca*, dont on lui avoit parlé ; mais un jour que nous ne pensions à rien, nous fûmes investis par des gens que le *Dey* de *Tripoli* avoit envoyez, non pas précisément contre nous, que l'on

ne connoiſſoit point encore dans le Païs, mais contre cette troupe de *Serraca*, que nôtre chef cherchoit avec tant d'empreſſement, que depuis long-tems faiſoit beaucoup de dégât aux environs de *Biledulgerid*, dont nous n'étions pas éloignez.

Nôtre chef voulût ſe deffendre mais du premier choc de nos adverſaires, ſix des nôtres ayant été tuez & *Ricka* lui-même bleſſé au bras d'un coup de fuſil, nous fûmes pris priſonniers, attachez à la queuë de nos Chevaux & conduits ainſi à travers le Païs, juſqu'à *Biledulgerid* la plus infâme Ville qui ſoit, je penſe, dans l'univers, & aſſez mal peuplée auſſi-bien que le reſte du Païs, où nous ne trouvions pas une habitation ſeulement en toute une journée.

De *Biledulgerid*, on nous fit partir dès le lendemain pour Tri-

poli, où nous arrivâmes au bout de six jours liez ensemble & fort maltraitez en chemin. En arrivant nous fûmes mis tous liez dans un cachot, où l'on nous aporta du pain à manger, pour nous donner des forces, afin de mieux soutenir nôtre suplice qui étoit reglé pour le lendemain, au pied d'un vieux Château, qui est sur le bord de la Mer, où nous devions être empalez tout huit.

J'avois encor au pied la chaîne que *Ricka* mon Maître d'Alger, m'avoit fait mettre quand je partis avec *Arbinan* son fils & qui m'incommodoit si peu que j'avois négligé de l'aracher, d'autant plus qu'il auroit fallu avoir une lime pour ôter le cadenat qui l'a fermoit.

Lalcayde qui nous faisoit donner à manger, l'ayant remarqué, & que les autres sept n'en avoient point, me demanda, pourquoi cette distinction? Je lui répondis,

que j'avois été pris de force par ces brigans, qui avoient massacré mon jeune Maître *Arbinan* avec toute sa suite sur le chemin de Constantine où il alloit, par les ordres de *Ricka* son pere Bacha d'*Alger*. Si cela est véritable, reprit le *Mouley*, vous serez excepté du suplice, & renvoyé à la premiere occasion favorable à Alger chez vôtre Maître *Ricka*. Je viendrai demain au matin, afin de juger par le recit de vôtre avanture si vous ne m'en imposez point pour éviter le châtiment que l'on vous prépare. Il fut ponctuel à sa parole, & m'ayant d'abord fait faire serment par Mahomet, de lui dire la vérité, je lui racontai toute ma vie, depuis que j'avois été pris par les Corsaires de *Maroc*, où je n'oubliai pas, heureusement, l'Histoire de *Zorby* & de *Arbinan*, qu'il écouta très-attentivement. Je m'aperçûs même

qu'il répandoit des larmes, mouvement de tendreſſe aſſez rare parmi ces barbares; à quoi j'ajoûtai, que pour derniere preuve de la vérité de mon Hiſtoire, que j'étois François, & non pas Afriquain Mahometan, c'eſt que je n'avois point ſur mon corps la marque de leur vénérable Religion: terme dont je me ſervis afin de mieux captiver ſa bienveillance.

A l'inſtant il me fit viſiter, & voyant que je ne lui avois pas accuſé faux; il me dit, quoi-que tu ne ſois qu'un *chien* indigne de ma bonté, je veux bien te prendre ſous ma protection, j'ai beſoin de toi.

On me délia & je le ſuivis à ſa maiſon, ſemblable à toutes celles de la Ville de Tripoli; c'eſt-à-dire, de la hauteur des toits à cochon de France, où l'on ne voit de jour que par la porte, n'y

ayant pas même de fenêtre.

Je m'attendois à être remis dans les fers, mais je fus agréablement surpris de voir qu'on me laissoit jouïr d'une espece de liberté, aller & venir selon mon envie. J'assistai l'après-midi de cette journée, au suplice des sept brigans, mes anciens camarades, qui furent empalez, après qu'on leur eût arraché les ongles, leurs corps ensuite coupez par quartiers & jettez au feu, où ils furent consumez. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire remarquer la joïe où j'étois, d'avoir évité un pareil traitement; j'envisageois mon esclavage quelque dur qu'il pût devenir dans la suite comme une bagatelle en comparaison du péril affreux d'où j'étois si heureusement sorti, & contre toute apparence. Mon seul étonnement, est de n'avoir pas fait alors, la moindre réflexion sur la bonté de

Dieu, pour un misérable, un indigne que j'étois.

Je n'avois aucun ouvrage à faire, qu'à boire, manger, dormir, & me promener par la Ville, dont je ne ferai pas la description qui a été faite par tant d'autres avant moi, que je ne pourrois que copier moins exactement qu'eux.

Au bout de huit jours, mon Patron que l'on nommoit *Essady*, m'apella, il étoit avec un Marchand d'esclaves, qui revenoit d'Alger, nommé *Acron*. Nous nous reconnûmes tous deux, comme nous étant vûs à Alger; *Essady* me fit recommencer mon Histoire d'un bout à l'autre en sa presence, après-quoi il nous aprit que *Zorby* étoit sa niéce, fille de sa sœur, qui avoit épousé le frere de *Guliſtan*, Bacha de Constantinople, que *Zorbi* étoit son nom d'esclavage, ayant été nommée *Clarice*; & enfin que son intention

étoit que j'accompagnasse ce Marchand *Acron* jusqu'à Alger, où il devoit retourner dans peu de jours pour tirer d'esclavage *Zorby* & lui ramener ensuite.

Seigneur, lui répondit *Acron*, c'est avec beaucoup de douleur que je vous aprendrai le trépas de la malheureuse *Zorby*, qui ayant apris par quelques esclaves (qui par la fuite s'étoient échapez de la fureur des Brigans) que son cher *Arbinan* avoit été tué, après avoir fait le recit à son patron *Ricka* de tous les sentimens qu'*Arbinan* son fils & elle avoient l'un pour l'autre, n'a jamais voulu prendre de nourriture, quelques instances que *Ricka* ait faites pour l'y obliger & s'est laissée mourir de faim & de langueur, dont *Ricka* a été si chagrin, qu'il lui a fait faire une superbe enterrement & a sacrifié sur sa Tombe les esclaves fugitifs, qui avoient abandonné

leur Maître *Arbinan* & avoient aporté la nouvelle de sa mort. Cette Histoire a fait tant de bruit & est si publique à *Alger*, que vous n'en pouvez douter. Il ne me reste donc, reprit en fureur *Essady*, mon Maître, qu'à chercher les occasions de me vanger de *Gulistan* & de son abominable femme ; pour toi, me dit-il, en m'adressant la parole, sois en repos, je prendrai soin de toi, tu touchois au moment de rendre service à ma niéce, l'Ange de Mahomet me puniroit si je ne te récompensois pas. En attendant, prens chez moi le même emploi que tu avois chez *Ricka* à Alger ; charges-toi du soin de mon écurie. Et à l'instant commenda que l'on me donnât un habit plus propre que celui que j'avois ; ce qui fut éxecuté dans le moment.

Il ne se passoit presque point de jour que mon Patron ne me par-

lât de *Zorby*, & ne se lassoit point de me faire reciter ses amours avec *Arbinan*; ce qui lui coutoit souvent des larmes, dont m'étant aperçû, je cherchois les termes les plus touchans, persuadé qu'en l'attendrissant, il augmenteroit ses bontez, en quoi je ne réüssis pas mal, puisqu'au bout de quelques jours, il me donna l'Intendance de sa Maison & l'inspection sur tous ses esclaves, ce qu'ils appellent *Mouley Ledar*.

Je m'en acquittai de mon mieux, en quoi je puis me vanter d'avoir sauvé bien des coups & même la vie à quantité d'esclaves, sur tout de ceux d'Europe, à qui je faïsois entendre raison par douceur; mais pour les esclaves noirs & Afriquains, plus je leur paroissois humain & compâtir à leur peine, moins j'en étois le Maître; ce sont des chevaux indomptez qui ne vont qu'à force de coups, ne veu-

veulent travailler que quand ils ſont mal nourris & bien battus, ce qui me répugnoit infiniment, mais que j'étois obligé de faire par raiſon.

Je me ſouviens qu'à un entr'autres, je fis ôter la peſante chaîne qu'il portoit, parce qu'il me paroiſſoit plus doux que ſes camarades, & lui fis donner un peu de vin avec ſa nourriture ordinaire, l'exhortant de donner l'exemple aux autres, & que j'aurois ſoin de lui; mais loin de répondre à ma bonté, j'apris par un eſclave François qui étoit de la ville de Lyon, que ce malheureux Afriquain avoit fait complot de m'aſſommer, lorſque j'irois les voir travailler; que pour cet effet, il devoit porter une hache avec les outils ordinaires de ſon travail, qui étoient deux pioches, l'une grande & l'autre petite pour labourer la terre, & que le tout

feroit envelopé de paille, afin que je ne me doutasse de rien, si je les voyois partir.

Sur cet avis, j'examinai l'Afriquain, & vis que rien n'étoit plus vrai que l'avertissement qu'on m'avoit donné; ainsi je le fis arrêter sur l'heure, lui ôtai la hache, & lui remis une chaîne plus pesante que celle qu'on lui avoit ôtée, lui fis donner cinquante coups de bastonnade sous la plante des pieds, & l'envoyai ensuite au travail, où il alla aussi gaïement que s'il n'avoit pas été châtié; & lorsque j'allai le voir à l'ouvrage, il me dit effrontément que je l'avois manqué belle, mais que peut-être une autrefois il seroit plus heureux.

Mon emploi ne m'occupoit pas infiniment, il me restoit beaucoup de tems où je ne savois que faire, j'avois quelque peu d'argent que mon Patron *Essady* me

donnoit pour acheter des outils & quelques néceſſitez aux eſclaves, il m'en donnoit même un peu pour mes beſoins, je le ménageois de mon mieux. Mais ayant vû un jour des crayons & du papier entre les mains d'un homme du Païs, je lui demandai s'il vouloit me le vendre ; à quoi ayant conſenti, j'achetai une douzaine de petits crayons rouges & noirs, avec environ deux mains de papier aſſez mauvais, pour ſix liv. monnoye de France, ce que j'aimai beaucoup mieux faire, que d'en acheter du vin pour en boire ſuivant la permiſſion que m'en avoit donné mon Patron, qui en bûvoit comme tous les autres Mahometans, malgré la deffenſe de leur Loi, obſervant ſeulement que ce ne ſoit pas en public, de crainte que le *Mufti* ne leur fit de la peine, c'eſt pourquoi on n'en vend que ſecrettement, mais ce

que tout le monde néanmoins ſçait parfaitement, & en profite nonobſtant la Loi.

A mes heures perduës, ſachant deſſiner aſſez paſſablement, graces aux ſoins de mon ancien Maître de Liſle Monſieur Duclos, je m'amuſois à faire des Plans, je traçois des Bocages & des Châteaux, des Jardins, & tout ce qui me venoit en penſée: Un jour que j'y étois occupé pendant la grande chaleur de midi, *Eſſady* mon Patron entra dans mon réduit, & voyant mes ouvrages, les prit l'un après l'autre, les regarda fort long-tems, & me demanda ſi je ſerois capable de faire executer ſur la terre ce que j'avois peint; à quoi lui ayant répondu que j'eſperois d'y réüſſir, il me frapa ſur l'épaule, & me dit qu'il en étoit charmé, eſperant que bien-tôt cela ſerviroit à ma fortune & à mon avancement,

par le plaisir qu'il alloit faire au *Dey*, qui est le Roi de Tripoli, à qui j'aurois l'honneur d'être presenté, & à l'instant prit mes Plans qu'il mit dans sa poche.

Dès le même soir, je fus conduit au Palais du *Dey*, qui n'est guére plus magnifique que les autres Maisons de la Ville. En entrant, je me prosternai, mettant mes deux mains sur ma tête, comme je voyois faire à mon Maître, le *Dey* nous fit relever; & m'ayant fait aprocher de lui, me demanda beaucoup d'explications, & une infinité d'éclaircissemens sur mes Plans qu'il avoit à la main. Enfin, il m'annonça qu'il me retenoit à son service pour lui faire faire un Jardin; à quoi je répondis que c'étoit une grace & un honneur dont j'étois si comblé, que je le priois pour lui marquer ma reconnoissance, de me permettre de faire un nouveau Plan plus régu-

lier, que je lui montrerois, & dont j'eſperois qu'il ſeroit plus content ; à quoi il conſentit, & me fit donner une Maiſon pour moi ſeul, avec quatre eſclaves pour me ſervir, me fit ôter ſur l'heure même en ſa preſence la petite chaîne que j'avois toûjours conſervée au pied, & m'aſſura de ſa protection, ſi je réüſſiſſois.

Je m'attachai à faire un Plan plus correct & plus convenable à la ſituation du lieu, que mon Patron *Eſſady* eût la bonté de me montrer le lendemain matin, comme étant la place que le *Dey* deſtinoit pour ſon Jardin & ſur le midi, je le portai au *Dey*, qui me dit que j'avois eu raiſon de lui en promettre un plus agréable, que je ne perdiſſe point de tems à y faire travailler, que je ſerois le maître de prendre, pour cet effet, tous les eſclaves de ſon Royaume, ſi j'en avois beſoin, qu'il ordon-

neroit comme il le fit effectivement, que l'on m'obéït comme à lui, ſans avoir beſoin de nouvel ordre de ſa part.

Auſſi-tôt je fis tracer le deſſein devant moi, ce qu'il honora pluſieurs fois de ſa preſence; je pris dans les Jardins qu'il avoit, les Arbres qui me convenoient, & en moins de ſix mois, j'éxecutai le Plan que je lui avois preſenté, & fus ſi heureux, que de tous les Arbres que j'avois plantez, il n'en mourut pas un, malgré la chaleur extrême du Païs, par les précautions que j'avois priſes en les plantant, & les ſoins continuels de les faire arroſer tous les jours, ce qui étoit l'occupation de plus de cinquante eſclaves.

Mon Ouvrage étant fini, le *Dey* voulut le faire voir aux femmes de ſon Sérail: il me découvrit ſon deſſein; à quoi il ajoûta, qu'il vouloit que j'y fuſſe preſent, afin

de leur expliquer ce qu'elles ſouhaiteroient de ſavoir. Faveur ſi rare, que jamais homme n'en eût une pareille, ce que j'apris à mon ancien Patron *Eſſady*, pour qui je conſervois toûjours un reſpect infini. Comme l'Auteur de ma félicité, il me répondit, qu'il ne pouvoit pas comprendre un pareil honneur; mais qu'il m'avertiſſoit, ſur tout, de ne point regarder les femmes, ſi ce n'étoit les eſclaves qui les accompagneroient, qu'un ſeul regard étoit capable de me coûter la vie; ce que je réſolus d'éxécuter ponctuellement.

Dès le lendemain, je fus averti de la part du *Dey*, d'aller au Jardin une heure avant le coucher du Soleil. Je m'y rendis long-tems auparavant, où je le vis entrer avec huit femmes ſuivies d'une trentaine d'eſclaves, toutes voilées, & de ſix Eunuques noirs. Je

me prosternai, mais le *Dey* m'ayant fait lever, me fit aprocher, à quoi j'obéïs, tenant toûjours les yeux baissez en terre, pour ne point paroître curieux : Il me fit plusieurs questions, aussi-bien que ses femmes, ausquelles je répondis le mieux qu'il me fut possible. La Sultane Reine, en me parlant, m'apella *Cedé Jeneuet*, qui veut dire, Seigneur des Jardins ; à quoi le *Dey*, en me serrant la main, répondit ; puisque *Sultana*, autrement dit, Reine, vous donne ce tître honorable, je le confirme de tout mon cœur. Enfin, elles entrérent dans le Sérail par une porte qui y communiquoit, située en un coin du Jardin, mais ce ne fut que lorsque la nuit les y contraignit.

En qualité de grand Jardinier le *Dey* me donna le soir même une clef du Jardin, parce qu'auparavant, depuis qu'il avoit été ache-

vé, je n'avois la liberté d'y entrer que lorſqu'il m'en avoit donné la permiſſion, & qu'un Eunuque du Sérail m'ouvroit la porte fermée par dedans ; je n'uſois néanmoins du droit de ma Charge que très-modérément, de crainte de cauſer quelque ſoupçon à mon Souverain, & de me voir replongé dans quelque nouveau malheur, faiſant réflexion que ma vie juſqu'à ce moment, avoit été une roue de fortune des plus inconſtantes, & que le peu de douceurs que j'avois goûtées, avoit été bien-tôt racheté par les peines les plus cruelles.

Après m'être promené un matin, & que je me repoſois ſur un lit de gazon, j'aperçûs un Eunuque noir, qui s'aprochant de moi, me donna une Lettre, dont je fus très-émû, craignant que ce ne fût une avanture, qui dans la ſuite pourroit me devenir funeſte,

néanmoins je l'acceptai, de crainte que mon refus ne m'attirât la haine de la personne qui me l'écrivoit, & que cela ne causât ma perte, je l'ouvris & j'y trouvai :

Pour un François, vous n'êtes guéres poli, vôtre affectation à ne regarder personne, mériteroit que je m'en fusse vangée par l'oubli : Nôtre Maître ne prend pas un égal intérêt à toutes celles que vous avez vûës ; je puis même vous assurer, que je ne suis point dans le cas où il puisse être jaloux de moi ; quoique mon rang soit distingué, trouvez-vous demain ici à pareille heure, ou..... tant pis pour vous ; renvoyez-moi ma Lettre, ou pour réponse, vous mettrez au bas, oüi, ou non, avec un crayon que cet Eunuque vous donnera.

Jamais personne ne se trouva plus embarrassé que moi, une foule de réflexions se presentérent à mon esprit ; mais n'ayant pas

beaucoup de tems pour prendre mon parti, je pris le crayon que me preſenta l'Eunuque, & n'oſant mettre *non*, j'écrivis *oüi*, & rendis la Lettre à ce noir qui partit comme un trait, & rentra par la porte du Sérail, où je le ſuivis des yeux.

Après qu'il fut parti, refléchiſſant à ce que j'avois fait, & à quoi je ne pourrois manquer d'obéïr, je fus ſi pénétré de chagrin, & devint ſi tremblant, que je n'avois plus la force de me ſoûtenir, & que j'eus beſoin de plus d'une heure de repos pour me remettre en état de gagner ma demeure, où je reſtai toute la journée ſans manger, & la nuit ſuivante ſans dormir.

Le lendemain avant le Soleil, j'entrai dans le Jardin auſſi tremblant que ſi j'euſſe été au ſuplice, je n'y attendis pas une demie-heure, que je vis entrer une fille

voilée ſuivie de deux eſclaves, & de ce même Eunuque noir qui m'avoit aporté la Lettre : J'étois ſi pâle & ſi défait, qu'en m'abordant, elle me dit, les Cavaliers de nôtre Nation ont ordinairement plus de courage que vous ; mais ne craignez rien, je n'apartiens point au *Dey*, il ne prend aucun intérêt de tendreſſe en ma perſonne, je ſuis libre, & puis diſpoſer de moi ; me prenant enſuite par la main, me fit aſſeoir à côté d'elle ſur un lit de gaſon, ayant fait ſigne à ſa ſuite de s'écarter, ce qu'ils avoient déja fait par reſpect, ne nous ayant pas aprochez de plus de vingt pas, quoiqu'ils ne nous perdiſſent pas de vûë.

Alors continuant de me parler, elle me dit, vous êtes ſans doute étonné que je ſois la premiere qui aye voulu lier converſation avec vous, & même que je vous l'aye écrit ; une pareille démarche pour

une fille, ne s'accorde guéres avec les mœurs & les coûtumes de vôtre Nation, mais vous en devez être moins surpris, si vous sçavez que c'est l'usage de ce Païs, puisqu'autrement, vous ne pourriez jamais nous connoître enfermées comme nous le sommes. Le *Dey*, dont vous avez charmé le cœur, & qui ne cesse de nous faire l'éloge de vôtre probité & de vôtre savoir, nous ayant apris que vous étiez François, je n'ai pu résister à l'envie de vous entretenir, & de vous aprendre que je le suis aussi. Quoi, repris-je fort étonné, nous sommes de la même nation! Oüi, repliqua-t'elle; mais écoutez mon histoire sans m'interrompre.

Nôtre pere étoit un Commerçant de la Ville de Marseille, que l'on nommoit Fleury, il mourut que je n'avois encore qu'un an, & ma sœur aînée deux, laissant une

Veuve très-jolie, âgée pour lors de trente ans. On lui proposa plusieurs partis qu'elle refusa, n'aimant point l'engagement; mais à se divertir de tous ceux qui paroissoient épris de ses charmes, dont elle recevoit les hommages sans donner la préférence à pas un de ses adorateurs. Cependant comme elle n'étoit occupée que de ses plaisirs, & qu'elle étoit obligée de confier le soin de son Commerce à un Commis, ce domestique infidéle s'enrichit à nos dépens, de telle sorte, qu'au moins de quatre ans, ma mere se trouva ruïnée. Pour lors elle voulût penser plus sérieusement à un établissement, & jetta les yeux, pour cet effet, sur un nommé *Alidor*, qui de tous ses Amans, étoit celui pour qui elle avoit le plus de goût, elle l'écouta favorablement, & congédia même en sa faveur, tous ses rivaux qui au-

roient pû lui donner de l'ombrage & du chagrin.

Alidor fort satisfait de la préférence, étoit Napolitain, & ne demeuroit à Marseille que par occasion de son Commerce, ayant toute sa fortune & son bien à Naples : Ma mere & lui avoient tout arrangé pour leur mariage, qu'ils se flâtoient de célébrer au premier jour, lorsqu'un Dimanche qu'ils se réjouissoient à une petite bastide, qui est une Maison de Campagne que nous avions à une portée de fusil de la Ville du côté de la Chartreuse, & que le soir ils revenoient ensemble à pied, un des anciens adorateurs de ma mere, que l'on apelloit *Coulon*, les aborda d'un air railleur, en disant : voilà donc la Vieille, qui enfin a fait un choix digne d'elle. *Alidor* lui répondit vivement, & enfin, quoique pût faire ma mere, pour calmer leur colere &

éviter le bruit, elle ne pût les empêcher de mettre l'épée à la main; dont malheureuſement *Coulon* tomba roide du premier coup qu'*Alidor* lui porta, qui voyant ſon ennemi par terre, s'enfuit auſſi-tôt à toutes jambes, de crainte d'être arrêté par beaucoup de perſonnes qui les ſuivoient; ma mere tomba évanoüie, dont je me ſouviens parfaitement, puiſque ma ſœur & moi étions preſentes à cet accident, beaucoup de monde ſe joignit à nous: on fit revenir ma mere, que l'on reconduiſit à ſa maiſon, qui étoit, ſelon ce qu'elle m'a raconté pluſieurs fois depuis, dans la vieille Ville, ſituée ſur une éminence au-deſſus du Port.

Alidor s'étoit refugié chez les Jeſuites, on fit parler d'accommodement à la Famille de *Coulon*, ravie dans le fond d'être défaite d'un auſſi mauvais garnement,

qui avoit dissipé tout son bien avec des femmes de méchante vie, & s'étoit fait plusieurs affaires ; mais comme cette famille étoit riche, on fit des propositions si excessives, qu'il n'y eût pas moyen de rien conclure ; & ayant encore apris que l'on faisoit les poursuites les plus violentes, & que l'on cherchoit *Alidor* avec beaucoup de soin, il jugea à propos de prendre le parti le plus sûr, qui étoit de retourner dans la Patrie, & il fit la proposition à nôtre mere qu'il aimoit fort tendrement, de l'emmener avec ses deux filles à Naples, où il l'épouseroit aussi-tôt qu'ils y seroient abordez ; ce que nôtre mere accepta. Ainsi elle vendit en diligence tout ce qu'elle pût, en fit même bon marché pour en avoir le debit plus facilement ; de sorte qu'au bout de quinze jours au plus nous partîmes tous sur un

Bâtiment qui cingla sur la Méditerranée du côté de l'Italie : nous avions bon vent, & étions fort peu éloignez de l'Isle de Corse, lorsque nous fûmes attaquez par trois Vaisseaux de cette Ville de Tripoly : le combat ne fût pas extrêmement long, ils avoient tant de superiorité sur nous, qu'il falût promptement baisser Pavillon, & nous rendre. Nous n'eûmes que trois hommes de tuez, entre lesquels malheureusement, fut le pauvre *Alidor*, dont il me souvient encore, que je le vis tomber baignant dans son sang, & aussi-tôt jetté à la Mer. Il est aisé de juger en quel état se trouva nôtre mere, de se voir esclave sans aucuns biens qui pussent lui faire esperer d'être rachetée, & de voir périr à ses yeux celui qu'elle aimoit & qu'elle alloit épouser : Non, m'a-t'elle répété plusieurs fois, je ne sçai comment je ne me

précipitai pas dans la Mer, pour y suivre *Alidor*.

Nous fûmes amenées à Tripoly, & venduës à un nommé *Allabet*, où nous sommes restées neuf ans sans qu'il nous soit arrivé rien qui mérite d'être raconté, sinon que la cinquiéme année, nôtre mere mourût de la peste, je n'avois qu'environ neuf ans & ma sœur près de dix.

Enfin, il y a cinq ans qu'*Allabet* nous presenta toutes deux au *Dey*, qui fut ébloüi de l'éclat de la beauté de ma sœur, & nous enferma dans son Sérail, d'où nous ne sommes point sorties depuis ce tems-là, qu'on nous fit changer de nom, ma sœur eût celui de *Armilla*, au lieu d'Isabelle qui étoit le sien, & moi je fus apellée *Azery*, qui signifie jeune en nôtre Langue, au lieu d'Isidore qui étoit le mien.

Nôtre arrivée dans le Sérail

cauſa beaucoup de deſordre, *Raca* qui étoit pour lors la favorite du *Dey*, mit tout en uſage pour détruire ma ſœur dans ſon eſprit, elle lui en faiſoit des portraits peu avantageux qui le mettoient de mauvaiſe humeur, mais un moment d'entretien avec *Armilla*, triomphoit aiſément de tout ce qu'on avoit pû lui dire contr'elle; *Raca* en devint ſi outrée de dépit & de colére, qu'elle entreprit d'empoiſonner *Armilla*; elle corrompit un Eunuque noir qui lui aporta du poiſon, que *Raca* elle-même devoit mêler dans du Sorbec qu'elle preſenteroit à ma ſœur. Le mélange en étoit déja fait, & *Armilla* touchoit au moment de le prendre dans une coupe d'or où il étoit verſé, quand le *Dey* entra fort échauffé, revenant de la chaſſe, & voyant du Sorbec, prit la coupe pour le boire; mais *Raca* ſe jetta à lui dans le même

inſtant pour l'en empêcher, ce qui le ſurprit de telle ſorte, que ſe doutant de la vérité, il prit la peine lui-même de le faire prendre à un chien, qui expira à ſes yeux dans le moment. Le *Dey* voulût abſolument éclaircir ce myſtére, qu'on ne pût lui tenir ſecret, l'Eunuque noir fut empalé, & *Raca* enfermée dans une chambre, où l'on mit deux noirs à la porte, avec deffenſes de la laiſſer ſortir ſous peine de la vie.

Un an ou environ après ce malheur, *Armilla* ma ſœur mit au monde un jeune Prince, dont le *Dey* fut ſi enchanté, qu'il la fit proclamer *Sultana*, qui veut dire Reine, la fit monter ſur une eſpece de Trône, où elle fut adorée par toutes les autres femmes du Sérail, dont j'étois du nombre: *Raca* fut tirée de ſa priſon pour cette cérémonie ſi déplaiſante pour elle, dont elle conçût tant

de dépit, que six mois après elle mourut de langueur.

Pour moi j'ai toûjours été respectée & servie comme la sœur de la Reine ; mais je jouïs d'une liberté infiniment plus grande, pouvant aller me promener dans le jardin du Sérail & même dans celui-ci, quand il me plaît, sans que le *Dey* s'y oposé, il m'a seulement recommandé de ne jamais avouër que nous fussions Françoises ; ce que *Sultana* m'a aussi repeté plusieurs fois, parce que n'étant point nées Mahometanes, le *Dey* ne pouvoit couronner ma sœur, qui auroit été obligée de se borner à être toûjours esclave ; ce qui ne contenteroit pas son ambition & nous passons pour être Grecques des environs de Constantinople ; on nous a fait même aprendre le Franc, qui est la langue du Païs, pour donner quelque couleur à cette tricherie. Vous êtes le pre-

mier à qui j'en aie fait confidence, parce qu'il m'a paru à vôtre phisionomie, que vous étiez un honnête homme & que je n'aurois jamais lieu de me repentir de mon indiscretion. Mon secret est entre vos mains, n'en abusez point, je vous prie; outre que vous y êtes obligé par le danger inévitable où cela nous mettroit tous deux, & pour vous monter mon entiere confiance, puisque nous sommes compatriotes. Je consens d'en user avec vous comme l'on fait en France, & à l'instant elle leva son voile & me découvrit une des plus jolies personnes que j'aye jamais vûës. Je restai quelques tems interdit à cette faveur; mais rapellant ma raison, enfin je lui dis: Madame, pendant le recit de vos Avantures, l'amour de la patrie m'avoit engagé dans vos intérêts; mais après ce que vous avez eu la bonté de me faire voir, je sens que

je

n'héſiterois-je pas à perdre la vie, ſi j'étois aſſez heureux pour qu'il fut beſoin de la ſacrifier pour vôtre ſervice. Je demande au contraire, que vous viviez, me repliqua-t'elle, & ſans me rien dire davantage, regagna la porte du Sérail où elle rentra avec ſa ſuite.

Plus je réfléchiſſois à ce qui m'étoit arrivé & moins je pouvois comprendre quel étoit le deſſein de la charmante *Azery* ; elle ne m'avoit ni parlé de tendreſſe, ni propoſé de lui rendre aucun ſervice ; & de crainte que dans une autre converſation elle ne mit à une dangereuſe épreuve la complaiſance que je ſentois parfaitement que j'aurois pour lui obéïr. Je réſolus de ne plus aller au jardin que ſur le ſoir, qui étoit l'heure où le *Dey* ne manquoit pas de s'y rendre.

J'éxecutai fidellement mon projet deux jours de ſuite ; mais le

troisiéme, comme j'étois chez moi, le noir qui m'avoit aporté cette premiere, y entra, & me dit qu'on lui avoit commandé de m'avertir, de ne pas manquer d'aller le lendemain dans le Jardin au lever du Soleil, & sortit à l'instant sans attendre ma réponse.

Malgré toutes mes résolutions, j'obéïs à l'ordre qui m'étoit donné. A peine fus-je assis sur le gazon, que je vis *Azeri* entrer dans le Jardin avec sa compagnie ordinaire. En m'abordant, elle me dit; je vous reconnois véritablement pour un François, vous faites beaucoup d'offres de services, mais aussi-tôt vous l'oubliez, & faites tous vos efforts pour éviter l'occasion d'en rendre; je pensai me jetter à ses pieds pour lui en demander pardon, & je n'y aurois pas manqué, si le Jardin n'eût pas été trop à découvert, je me contentai de l'assurer avec ser-

ment, que je ne lui avois rien avancé que je ne fusse prêt d'exécuter, quand l'occasion s'en presenteroit. Vous y êtes obligé, me repliqua-t'elle, non-seulement parce que nous sommes de même patrie ; mais par la conformité de Religion. Je vous avouërai que malgré le peu de lumieres que j'aye reçûë de ma mere, qui est morte, que je n'avois pas neuf ans, je ne puis me résoudre à croire Mahomet un Prophête envoyé de Dieu. J'ai lû dans son Histoire que j'ai trouvée parmi les Livres de ma mere, qu'il n'avoit établi sa Religion que par force & violence, ce ne peut être un culte agréable à nôtre Créateur qui ne demande que nos cœurs ; il est le Maître de les tourner comme il lui plaît, sans avoir besoin de nous. Une chose me répugne encore dans la Religion Mahométane, c'est de faire consister nôtre

bonheur & nôtre ſouverain bien dans l'autre monde, après la perte de cette vie, dans les plaiſirs des ſens, pendant qu'on nous dit que nôtre ame eſt un eſprit. Si cela eſt, quand elle ſera ſéparée de ce corps terreſtre, il ne lui reſtera point de ſens à ſatisfaire. Enfin je trouve qu'il eſt ridicule de dire que les femmes ne goûteront point un bonheur éternel ; je ne ſçai ſi c'eſt par amour propre, que cet article n'eſt pas de mon goût : Mais il ne me paroît pas juſte, qu'ayant été créées par le même Auteur de la nature, nous ſoyons privées d'un bien qu'il a deſtiné aux hommes. Ainſi vous voyez bien que je ne ſuis pas fidéle Mahometane ; je ſçai que j'ai reçû le Baptême des Chrétiens le même jour de ma naiſſance, & vous ne ſçauriez croire le violent deſir que je reſſens de m'inſtruire de cette Religion où j'ai été éle-

vée. Vous me feriez un ſenſible plaiſir, ſi vous pouviez m'en éclaircir. La vie libertine & indigne d'un Chrétien que j'ai reniée, lui répondis-je, depuis ma plus tendre enfance, ne me permet pas de vous éclaircir comme je le ſouhaiterois ; je ne me ſens pas aſſez de force ni de lumiéres pour vous développer toutes les vérités & tous les myſtéres de nôtre Religion ; je ſçai ſeulement que pour nous tirer du pouvoir du démon, où le peché du premier homme avoit livré tous ſes deſcendans, le Fils de Dieu s'eſt fait homme, a pris un corps comme le nôtre, qu'il a vécu environ trente-trois ans ſur Terre d'une vie très-laborieuſe, & faiſant beaucoup de miracles ; qu'il a été crucifié par l'envie de ſes ennemis ; mais qu'il eſt reſſuſcité trois jours après ſa mort, & eſt monté au Ciel enſuite en preſence de ſes Diſciples,

qui après ſon trépas, ont publié ſa Religion, & l'ont perſuadée à leurs perſécuteurs, même par leur patience, leur douceur, & les miracles qu'ils ont faits. Enfin, que nôtre Religion conſiſte à aimer Dieu de tout ſon cœur, ſon prochain comme ſoi-même, pardonner les injures, faire du bien à ſes ennemis, & renoncer aux plaiſirs des ſens, afin de joüir de Dieu pendant toute l'éternité; & que pour entrer dans nôtre Religion, il faut recevoir le Baptême, ſans quoi l'on ne peut être Chrétien; ce qui eſt un Commandement abſolu de ce Dieu fait Homme, dont je viens de vous parler.

Cela me paroît plus conforme à la Majeſté de Dieu, repliqua *Azery*, ſi jamais vous êtes aſſez heureux pour retourner en France, promettez-moi qu'en paſſant à Marſeille, vous vous informe-

rez de ma famille, dont vous me ferez savoir des nouvelles par la voye dont nous conviendrons, en cas que nous voyons qu'il y ait aparence à vôtre voyage, & cependant soyez moins paresseux à venir au Jardin à pareille heure, vous savez que jamais le *Dey* n'y entre le matin, qu'il est occupé du soin de son Royaume. Alors levant son voile, elle me prit la main qu'elle serra de toutes ses forces.

Une pareille faveur m'anima si fort, que la regardant avec passion, je lui baisai la main, en m'écriant : Pourquoi faut-il que ma destinée s'opose à mon bonheur, que vous soyez presentement dans un rang si élevé au-dessus de moi, que ce seroit un crime de vous déclarer les mouvemens que vous m'avez inspirez, & si je n'avois une confiance infinie en vôtre bonté : Je sçai parfaitement que

vous dévriez punir ma témérité. Vous vous trompez, me répondit-elle, les honneurs n'y ſont perſonnels, & mon rang n'en eſt pas plus diſtingué, pour être la ſœur de la *Sultana*. Je n'oublierai jamais que je ne ſuis que la fille d'un Marchand de Marſeille, & qu'il n'y a point d'inégalité entre nous. Je vous avoüerai de plus, que ſi mon ſort dépendoit de mon choix, vous ſeriez préferé au reſte de l'Univers; mais c'eſt au *Dey* à diſpoſer de ma perſonne. Plaignez-moi ſeulement d'être obligée de me livrer à l'époux que l'on me choiſira contre mon inclination, & de profeſſer en apparence une Religion que je déteſte dans le fond de mon cœur. De grace, épargnez-moi des chagrins qui me conſumeroient, ſi vous découvriez des ſentimens plus vifs pour leſquels je n'ai déja que trop de penchant, & ſans

me donner le tems de lui répondre, me quitta comme la premiere fois. Je remarquai seulement qu'elle répandoit des larmes, dont je fus si pénétré, qu'oubliant toutes mes précédentes réflexions, sans considérer ce qui pourroit m'en arriver, je résolus de me rendre tous les matins au Jardin, où elle ne manqua pas de venir exactement.

Nous fûmes quelque-tems à ne parler qu'avec de grandes réserves; mais enfin, la passion l'emporta; je lui découvris que je l'aimois à l'adoration; elle y répondit avec bonté; mais néanmoins à condition, que je ne lui proposerois rien de contraire à sa vertu, & que j'attendrois si nous pourrions trouver le moment favorable d'être unis pour jamais; à quoi elle me promit de travailler auprès de sa sœur quand l'occasion s'en presenteroit, & qu'elle

pourroit en parler au *Dey*.

Nos entretiens durérent plus d'un mois ſans aucune traverſe, & nous goûtions un ſi doux plaiſir avec beaucoup de tranquilité, lorſqu'un matin à peine étions-nous aſſis, que j'aperçûs le *Dey* entrer dans le Jardin. Jamais épouvente ne fut ſemblable à la mienne, je ne fis aucun doute que ce ne fût le dernier moment de ma vie, ou du moins, que je ne rentraſſe dans les fers dont il m'avoit tiré : *Azery* en me quittant, pour rejoindre ſes femmes qui n'étoient pas éloignées, fit un ſoûris en me regardant, ſans me dire autre choſe, ce qui me donna lieu de penſer que la confidence qu'elle m'avoit faite, n'étoit peut-être que diſſimulation, & une hiſtoire faite à plaiſir pour ſe divertir à mes dépens, ne me paroiſſant nullement inquiéte ni fâchée de ce que j'allois être ſacri-

Bernard del. J.B. Scotin Sculp.

fié. A peine eûs-je la force de me jetter à genoux, & de me prosterner, quand le *Dey* s'aprocha de moi ayant la main sur son Cimeterre, & j'attendois le coup qui devoit terminer mes jours, lorsqu'en riant, il me dit: *Cedes, Jenenet*, qui étoit le nom de dignité qu'il m'avoit donné : Tu te crois donc criminel, de te mettre en posture d'en attendre le châtiment ; léve-toi, c'est à l'incomparable *Azery* que j'ai remis mes droits, & c'est de sa main que tu dois recevoir ce que tu mérites. *Sultana Armilla* sa sœur m'a prié de vous unir ensemble, j'y ai donné mon consentement par l'amitié que j'ai pour toi, en considération des services que tu m'as rendus, & de ceux qu'à l'avenir j'attens de ton zéle & de ta capacité.

En même-tems il prit la main d'*Azery*, qu'il mit dans la mien-

ne, en nous disant : Je vous unis, soyez fidéles à vôtre Roi, vous serez infailliblement heureux ; je prendrai soin par mes bienfaits, d'assurer vôtre félicité : Je te fais Bacha de *Mista* à la place de celui qui est mort, rends-y la Justice à mes Peuples, tiens-les dans leur devoir, & sois rigide à faire observer la Sainte Loi de nôtre Prophête, en attendant que tout soit prêt pour ton départ, ce qui sera dans peu de jours. Je vais rentrer dans le Sérail avec *Azery*, pour aprendre à *Sultana* que je viens de faire ce que je lui avois promis. A peine eûs-je la force de m'incliner pour lui marquer ma reconnoissance, qu'il me quitta ; je restai encore une heure au Jardin, & ensuite je retournai chez moi, où je n'étois pas encore assis, qu'un noir vint m'avertir d'aller parler au *Dey*. Je le suivis, & trouvai le *Dey* plus accompagné

que de coûtume : Comme c'étoit l'heure où il donnoit ſes Audiences, je n'en fus point épouventé, & j'entrai. Il me fit aprocher d'un eſpéce de Trône ſur lequel il étoit; d'où me tendant la main : Bacha, me dit-il, l'inclination que j'ai pour toi, jointe à l'empreſſement que je ſentois d'éxecuter la parole que j'avois donnée à ma chere *Sultana*, & le plaiſir que je goûtois de ſatisfaire les deſirs de la charmante *Azery*, m'ont fait commettre une faute dont nôtre Prophête me puniroit, ſi je n'y remédiois avant que te livrer ton épouſe. J'ai été ſi aveugle, que je n'ai pas fait réflexion que tu étois encore de la Religion de ces chiens de François, & je t'ai uni moi-même avec une Mahometane; c'eſt une remarque que tout mon Sérail m'a fait faire, c'eſt à toi de laver ma faute, & d'y remédier; je crois que depuis le tems que

tu as l'honneur d'être auprès de moi, tu dois être convaincu que c'eſt le bien & l'avantage de ton ame. Je ſuis même perſuadé que tu m'obéïras avec plaiſir, & ſerois au deſeſpoir que tu y marquaſſes de la répugnance, puiſque tu te rendrois indigne de mes faveurs & de ma bonté; de ſorte que je ſerois forcé de te faire empâler, afin de rendre à la belle *Azery* ſa liberté, qu'elle t'a engagée en ma preſence. Puiſqu'elle ne peut demeurer qu'avec un fidéle Circoncis: vas te préparer, & fais avertir nôtre *Mufty* de l'heure que tu auras priſe pour cette auguſte cérémonie.

Jamais un coup de foudre ne m'auroit réduit à un état pareil à celui où je me trouvai quand je fus de retour chez moi, & que j'aurois été fortuné, ſi j'euſſe eu aſſez de force pour me livrer à la mort, en expiation du premier

crime que j'avois commis à la Haye, en abandonnant ma véritable Religion; mais mon Créateur ne permettoit pas encore que j'en sentisse assez l'énormité, pour avoir le courage de m'exposer au Martire. Uniquement occupé des plaisirs passagers & trompeurs de ce monde, je suivis aveuglement la route corrompuë de mes sens, & j'étouffai toutes les divines inspirations dont mon cœur étoit agité, je n'oserois même dire jusqu'où mon esprit porta ses pensées criminelles : mais enfin je succombai à la plus affreuse des tentations, & j'éprouvai ce que le cœur humain est capable de faire quand il est livré à lui-même, & qu'il n'écoute que la voix de ses passions. Le cruel suplice inévitable pour moi, dont le *Dey* m'avoit menacé, acheva de me déterminer en le comparant à la possession de la charmante *Azery*,

& je fus assez lâche pour avertir le *Mufty*, & consentir de me soûmettre à toutes les formalitez de la Loi Mahometane ; ce qui fut executé dès le même soir.

Je fus ensuite obligé, suivant cette Loi, d'être huit jours enfermé sans sortir & sans voir personne, après-quoi le *Dey* lui-même qui avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé, m'ayant fait dire de sa part, de me rendre au Jardin, il m'y livra *Azery* suivie de six femmes esclaves que je menai dans ma maison, par une porte qui y communiquoit. Après avoir remercié le *Dey* de toutes ses bontez, avec une soûmission parfaite à ses volontez, que je lui protestai, dont il fut si content, qu'il me tendit la main, & me permit de la baiser ; faveur des plus singuliéres, & si grande, qu'après cela, quelque crime que j'eusse commis, à moins que d'at-

tenter sur sa personne, je n'aurois pû être puni de mort, mais seulement enfermé dans une prison.

Je ne restai que huit jours dans ma maison de *Tripoly* avec ma femme, pendant lequel tems elle ne manqua pas un seul jour d'aller voir *Sultana* sa sœur & le *Dey*, qui la veille de nôtre départ, en lui disant adieu, lui fit present de pierreries aussi-bien que *Sultana*, lesquelles valoient du moins vingt mille écus; & le jour que j'allai prendre congé de Sa Majesté, il me mit au doigt une bague de la valeur de plus de dix mille livres.

Nous partîmes au son des Tambours & des Trompettes, dont le son, beaucoup plus aigre que de celles de l'Europe, faisoit une musique assez disgracieuse à l'oreille. Nôtre suite, outre l'escorte de cent Cavaliers que le *Dey* nous donna, consistoit en vingt esclaves, six Eunuques noirs, & qua-

tre femmes eſclaves, pour ſervir *Azery*. Nous fûmes quatre jours en chemin avant que d'arriver à *Miſta*, ſur la Riviere de *Saline* au Sudoueſt de *Tripoly*, dont elle eſt éloignée d'environ quarante lieuës.

Cette Ville eſt bâtie à peu près comme *Tripoly*, c'eſt-à-dire très-mal, tous les plus hauts Bâtimens n'ayant pas quinze pieds de haut, & où la ſimétrie eſt fort mal obſervée; outre, comme j'ai dit, qu'il n'y a point de fenêtres, & que l'on ne peut recevoir la lumiere que par les portes. Sa grandeur n'eſt pas extrêmement conſidérable, n'étant pas ſi groſſe ni peuplée qu'une infinité de Bourgs & de Villages que j'ai vûs en France. Elle eſt environnée de beaucoup de Bois, où ſont aſſis pluſieurs Hutes ou Cabanes, qui ſont la demeure ordinaire des Habitans du Païs, qui ne ſont pas à

beaucoup près, ſi riches que ceux de la Ville & des environs de Tripoly. Les uns néanmoins ont des Moutons, des Chévres & des Vaches, qui aident à leur nourriture ; d'autres s'occupent à la Chaſſe, qui eſt leur unique emploi, & dont ils ſoutiennent leur famille ; les femmes même y ſuivent leurs maris, & raportent à la Maiſon le gibier que leurs maris ont tué ; ce qui ne laiſſe pas d'être trés-pénible pour ces pauvres malheureuſes, qui ne s'en diſpenſent jamais quoiqu'elles ſoient enceintes, ou même que leurs enfans ſoient en bas âge, qu'elles portent ſur leurs dos liez avec des bandes de cuir, ou qui les ſuivent s'ils ont la force de marcher.

En arrivant à *Miſta*, nous deſcendîmes au *Ledar Mouley*, qui veut dire, Maiſon Seigneuriale, où je vis aſſez de Bâtimens joints enſemble à la tête d'un Jardin

fort mal entretenu, & mon escorte après m'y avoir conduit, s'en retourna à *Tripoly*, aussi-tôt que je leur eûs fait une petite gratification à chacun d'eux d'environ vingt sols.

Quoique je fisse souvent réflexion à la différence de ce Païs barbare à celui que j'avois vû en Flandres & en Hollande, je ne laissois pas de goûter un espéce de bonheur de me voir dans un pareil état, après ce que j'avois souffert, & les dangers que j'avois courus en la compagnie du brigant *Ricka*. L'amour d'*Azery* ma femme & sa beauté, effaçoient de mon cœur & de mon esprit les regrets & l'ennui auxquels infailliblement je me serois livré sans elle.

J'avois sous mon commandement deux cens Cavaliers qui étoient soûmis à mes ordres, au moindre signal que je leur en don-

nois, & qui venoient se rassembler à la Ville en très-peu de tems, sitôt que je l'ordonnois, quoiqu'il n'y eût qu'une partie qui demeurât à la Ville, & que le reste fut dispersé dans les bois des environs.

Je mis toute mon aplication à me faire aimer & respecter de tous ceux qui dépendoient de moi, ce qui me fut très-facile, ne les tourmentant point sans raison, & ne faisant point de violentes éxactions sur eux, comme avoient coûtume de faire mes prédécesseurs qui leur faisoient endurer des tourmens excessifs, souvent sur des prétextes qu'ils imaginoient sans sujet, à moins qu'ils ne se rachetassent suivant le prix qui leur étoit imposé. Pour moi, je me contentois de l'imposition ordinaire qui est établie sur chaque Maison, à proportion de sa grandeur, & de ce qu'elle

peut contenir d'hommes ou de beſtiaux, ce qui ſuffiſoit à mon gré pour ma dépenſe avec le produit de mes troupeaux, en quoi même je ſuivois le conſeil d'*Azery* ma femme, qui me recommandoit ſans ceſſe de me faire aimer de mes Sujets, qui étoit l'unique moyen de vivre heureux & longtems.

Je réüſſis ſi parfaitement à gagner leur affection, qu'un jour, ſur le ſoupçon & la fauſſe nouvelle, que l'on avoit vû dans les bois rôder une troupe de brigans, je vis le ſoir plus de trois cens des Habitans de la Ville & des environs, s'aſſembler autour de mon habitation, que je n'ai jamais eu la force de qualifier de Palais, comme faiſoient hardiment tous les gens du Païs; & quoique je puſſe leur dire qu'il n'y avoit point de danger, ils y paſſérent la nuit; & dès le lendemain firent la

ronde à plus de six lieuës autour de la Ville, pour tâcher de les découvrir & les mettre en fuite: Toutes les fois que j'assemblois les Cavaliers soûmis à mon commandement, au lieu de leur faire faire l'exercice comme ils avoient coûtume, qui étoit de courir à toutes jambes, je les instruisois à la maniere d'Europe, à se tenir serrez pour combattre avec plus d'avantage quand ils seroient attaquez par un nombre supérieur. J'eus dans les commencemens beaucoup de peine à leur faire comprendre mes raisons, & moderer leur vivacité; mais à la fin, ils se rendirent sur tout après une avanture qui m'arriva un an environ après mon arrivée à *Mista*.

Le *Dey* m'ayant fait sçavoir que le Roi de *Tunis* lui cherchant quérelle pour lui déclarer la guerre, avoit envoyé des Troupes ravager aux environs de *Constanti-*

ne, & que je me rendiſſe en diligence ſur la Riviere de Cannes avec mes deux cens Cavaliers où je l'attendrois. Je partis deux jours après, & arrivai à l'endroit marqué avant le *Dey* & ſes troupes, qui conſiſtoient environ en douze cens Cavaliers.

A peine fûmes-nous arrivez, que les ennemis nous découvrirent ; ils étoient plus de ſix cens qui vinrent fondre ſur nous, en faiſant des cris & des hurlemens affreux ; mais ayant rangé ma troupe qui n'étoit que de deux cens, comme je lui avois apris, & nous tenant toûjours fermes & ſerrez, ils ne pûrent nous rompre & nous diviſer. Ils avoient peu d'armes à feu, au lieu que nous en étions parfaitement pourvûs ; de ſorte que faiſant un feu continuel ſur eux, pendant qu'ils tournoient autour de nous, ils perdirent un nombre conſidéra-

ble

ble de leur troupe, & furent obligez de nous abandonner, après-quoi je fis comprendre à mes gens l'utilité de l'ordre que je leur avois fait obſerver, puiſqu'autrement nos ennemis étant en plus grand nombre que nous, ſe ſeroient trouvez trois ou quatre contre un, & nous auroient infailliblement tous aſſommez, dont ils tombérent d'accord, & me dirent même que ſi je voulois les mener détrôner le Roi de *Tunis*, ils me ſuivroient ſans crainte, & ſeroient ſûrs de la victoire dès que je ſerois à leur tête.

Le lendemain le *Dey* me joignit avec ſa troupe ; je lui fis le recit de ce qui s'étoit paſſé la veille, & de la maniere dont j'avois rendu inutils les efforts de ſes ennemis ; il m'embraſſa, m'apellant ſon *Dras de Lymin*, qui ſignifie bras droit. Nous paſſâmes la Riviere de *Cannes* pour gagner *Conſtan*

tine, où de tems en tems nous trouvions des ennemis débandez & en petit nombre, que nous assommions sans quartier, de telle sorte qu'en moins de dix jours nous en fîmes périr près de quatre cens, sans qu'il nous en coutât que quinze hommes, après-quoi nous revinmes de compagnie jusqu'à la Riviere de *Cannes* que nous passâmes encore avant que de nous séparer, le *Dey* pour *Tripoly*, & moi pour *Mista*, où nous nous rendîmes sans autre accident. Je m'attendois que peu de tems après il y auroit Guerre déclarée entre *Tunis* & *Tripoly*; mais il n'en fut plus question, soit que le Roi de *Tunis* eût trop perdu de Soldats dans cette premiere avanture, soit qu'il changeât d'avis.

Il est impossible de dépeindre la joye de *Azery*, & la mienne, quand nous nous revîmes; elle

me fit mille queſtions ſur tout ce qui m'étoit arrivé, & ce que j'avois fait, en quoi je la ſatisfis le mieux qu'il me fut poſſible, & elle s'étoit mis ſi fort en tête, que je devois être bleſſé, qu'elle voulut me viſiter depuis les pieds juſqu'à la tête, quoique je lui fiſſe ſerment que je n'avois pas ſeulement eu une égratigneure.

A mon retour, je m'occupai comme j'avois fait auparavant à exercer toûjours mes Soldats, à former un ou deux eſcadrons, en quoi ils me parurent infiniment plus dociles que dans les commencemens.

Je mis auſſi mes ſoins & mon étude à concilier les différents qui ſurvenoient entre mes Sujets, je les allois trouver, ou les faiſois venir devant moi; & après avoir écouté leurs raiſons, je leur prononçois mon jugement, en quoi j'étois ſi heureux, qu'il me paroiſ-

ſoit que les deux partis étoient preſque toûjours ſatisfaits de ma déciſion, & ſortoient d'auprès de moi ſi contens, que le jour même ou le lendemain, tous les deux m'aportoient un preſent, ſoit d'un Chévreau, d'un Agneau, quelque piéce de gibier ou de poiſſon, qui eſt la marque de leur reconnoiſſance, quand on leur a fait plaiſir.

Parmi le grand nombre de jugemens que j'étois obligé de rendre, & où je tâchois de ſuivre le bon ſens naturel, n'étant pas infiniment inſtruit des uſages & de la coûtume du Païs, je fus un jour très-embarraſſé, il s'agiſſoit de décider auquel de deux peres j'ajugerois un enfant qu'ils prétendoient tous deux leur apartenir, l'un étoit un Chaſſeur, l'autre un Berger, qui depuis deux ans avoient quitté le Païs, & s'étoient fait Matelots à *Tripoly*,

Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.

où ils avoient été employez depuis ce tems-là sans être revenus chez eux. Ils me dirent qu'à leur départ, ils avoient laissé leurs femmes qui étoient sœurs, avec chacune un enfant, qui pour lors pouvoient avoir environ deux ans, qu'à peine avoient-ils été partis, que leurs femmes étoient mortes; mais que par bonté, une vieille Veuve des environs s'étoit chargée de ces deux enfans, & en avoit pris toûjours soin attendant leur retour, que cette Vieille les apelloit également ses enfans, dont un étoit encore mort; mais que l'on ne pouvoit justement sçavoir si c'étoit le fils du Chasseur ou celui du Berger qui restoit, parce que la bonne Vieille étoit tombée en démence, & par conséquent incapable de les éclaircir sur le sort de cet enfant: Je trouvai la question si difficile, que je les remis au

lendemain, prenant pour prétexte, que cependant j'adresserois mes prieres à nôtre Saint Prophête, afin qu'il m'envoyât l'Ange pour éclairer ma décision.

Si-tôt que je fus de retour auprès de ma chere *Azery*, je lui racontai cette histoire pour la divertir, & lui marquai l'embarras où j'étois, de décider avec justice : J'avouë à ma honte que sans elle, je n'aurois jamais trouvé d'expédient pour sortir d'embarras, comme je fis au gré des deux peres que je fis assembler avec le jeune enfant. Dès le lendemain je commençai par m'informer ce que faisoit la Vieille qui avoit pris soin de l'enfant, & m'ayant été répondu qu'elle vivoit des fruits & des légumes de son Jardin, je me confirmai encore plus dans la pensée que je réüssirois à démêler la vérité, en suivant l'idée que m'avoit inspiré *Azery* ; ainsi je

donnai ordre que l'on m'aportât un fusil, & que l'on fit venir des Chévres aux environs de la place où je donnois audience ; je fis laisser l'enfant tout seul, & je tirai un coup de fusil, dont il fut si épouventé, qu'en faisant les cris les plus perçans, il courut à l'endroit où étoient les Chévres, derriere lesquelles il se cacha, & un moment après que sa frayeur fut un peu diminuée, je le vis les caresser, les baiser, & même leur prendre le pis, comme s'il vouloit les traire : Alors m'adressant aux deux Peres, je leurs dis : vous voyez que cet enfant décide à qui il apartient, s'il étoit le fils du Chasseur, il ne seroit point épouventé d'un coup de fusil, puisqu'à l'âge de deux ans, il y auroit été accoûtumé, quand sa mere suivoit son pere à la Chasse, & qu'elle le portoit ou menoit avec elle ; au lieu que s'il n'étoit

pas le fils du Berger, il ne connoîtroit pas les Chévres, auroit même de la frayeur d'un animal auſſi laid, & ignoreroit encore qu'il faut les traire, s'il ne l'avoit pas vû faire pluſieurs fois à ſa mere. Tout le monde aplaudit à mon Jugement, & le Berger emmena ſon fils que le Chaſſeur même lui mit entre les mains, après l'avoir embraſſé pluſieurs fois.

Quelque-tems après, il ſe preſenta encore une autre affaire que je décidai dans le même goût: Deux Chaſſeurs diſputoient de la propriété d'un Chien; l'un prétendoit que ſon camarade lui avoit vendu il y avoit dix-huit mois, & l'autre ſoûtenoit qu'il ne s'en étoit jamais déſaiſi, & n'avoit eu garde de le faire, étant le meilleur chien du Païs pour combattre contre les Ours, (le Chien les flatoit également tous deux;) & quand je leur deman-

dai s'ils ne pourroient point m'amener des témoins pour dépoſer de la verité, chacun m'en amena deux de ſon parti, qui me ſoûtinrent également le contraire, & que le chien apartenoit à celui des deux Chaſſeurs qui les avoit amenez avec lui. Je reſtai quelque-tems ſans prendre mon parti; mais enfin je m'aviſai de leur demander s'ils n'avoient point d'autres chiens chez eux; à quoi tous deux m'ayant répondu que oüi, je leur commandai d'en aller querir chacun un, ce qu'ils firent; & ſi-tôt qu'ils furent arrivez, je lâchai le chien en queſtion que j'avois cependant gardé en ôtage, qui auſſi-tôt alla ſe jetter ſur celui du Chaſſeur qui prétendoit ne l'avoir jamais vendu, je le fis ſéparer & aprocher de l'autre; mais au lieu de ſe mordre, ils ſe careſſérent, & par cette différence, je compris que ces deux

chiens avoient coûtume de vivre enſemble, au lieu que ne connoiſſant point le premier, ils avoient voulu ſe mordre : ainſi je l'ajugeai au premier Chaſſeur qui prétendoit l'avoir acheté comme il me parût véritable, & je fis donner ſur l'heure à l'autre Chaſſeur, & à chacun de ſes deux témoins, vingt coups de bâton chacun ſous la plante des pieds, pour les punir d'avoir eu la témérité de vouloir m'en impoſer, & me ſoûtenir une fauſſeté, qui eſt la punition ordinaire du Païs, quand on ſuccombe dans une affaire où il paroît de la mauvaiſe foi.

Fort ſouvent j'allois me promener dans les bois une heure avant le coucher du Soleil, où je voyois comment les Bergers même du bas âge ſe préſervoient des Ours, qui les venoient attaquer avec un bâton d'Erable fort pointu & durci au feu, qu'ils portent toûjours à

leur ceinture, pour cet effet, dont ils piquent le ventre de l'Ours quand il les aproche, se tenant sur ses deux pieds de derriére, & commençant par carresser celui qu'il attaque avant que de le mordre, ou de le serrer dans ses jambes de devant jusqu'à l'étouffer, ce qu'il ne fait qu'après l'avoir long-tems carressé, & s'étant par ce moyen animé; mais au commencement, si-tôt qu'il sent cette pointe qui le pique, il se recule & s'enfuit sans faire de mal.

Je rencontrois aussi quelquefois des Lions qui n'attaquent ordinairement personne, à moins qu'ils n'en soient attaquez les premiers; mais pour lors, ils se jettent non-seulement sur leurs agresseurs, mais sur tous ceux qui se trouvent en leur chemin.

Je m'amusois de même à voir pêcher les matins; car l'après midi, ils ne l'entreprennent jamais, as-

ſurant qu'ils ne pourroient rien attraper. Les Négres & Pêcheurs vont ſur la Riviere dans de petits caneaux faits avec des Arbres creuſez, dont je ne ferai pas la deſcription, ayant été faite par un grand nombre de Voyageurs; & ſi-tôt qu'ils voyent un gros Poiſſon qu'ils nomment *Caran*, à cauſe de deux cornes ou élévations qu'il a ſur la tête, dont la chair eſt rouge, & reſſemble aſſez au Saumon, même pour le goût, ils lui lancent un dard qu'ils tiennent à la main compoſé d'un morceau de bois pointu & durci au feu, dont ils ne manquent preſque jamais de percer le Poiſſon à l'endroit qu'ils ont voulu choiſir; & dans le moment, ſe jettent dans l'eau pour l'attraper, en quoi ils n'ont pas grande peine, le Poiſſon peu de tems après venant très-foible par la perte de ſon ſang. Quant aux petits Poiſſons, ils ſe ſervent de filets faits

avec des joncs & des écorces d'Arbres tirées en filets, dont ils font des nasses & des verveux très-fins, & néanmoins fort tassez, pour soûtenir à la fois une grande quantité de Poisson qu'ils prennent, la Riviére étant très-abondante en Poissons longs & blancs à peu près comme les Merlans, mais plus fermes & d'un goût excellent.

Je vis un jour une chose surprenante de la force d'un Négre qui attaquant un Ours, eût l'adresse de le tourner & de le prendre par derriere entre ses bras, où il l'étouffa, sans que l'Ours qui étoit des plus gros & des plus forts, eût la force de se deffendre. Il vouloit, me dit-il, en faire autant à un Lion en ma presence pour me divertir; mais je ne voulus jamais lui permettre, quoiqu'il m'en priât très-fortement. J'allois faire un Voyage tous les

ans à *Tripoly*, comme tous les Bachas ſont obligez de le faire pour rendre compte de leur conduite au *Dey*, & répondre aux plaintes qu'on peut lui avoir faites contre eux, ce qui eſt néanmoins très-rare, parce que le *Dey* ſe contente de leur faire une ſévére réprimande avant que de les renvoyer dans leurs places, où ſi-tôt qu'ils ſont de retour, ils ſe vangent très-cruellement de ceux qu'ils ſavent ou qu'ils ſoupçonnent de les avoir dénoncez; ainſi quelque violences & quelques concuſſions dont ils ſoient coupables, ils ſont preſque toûjours ſûrs de l'impunité.

A chaque Voyage que je faiſois, j'étois ſûr de raporter un preſent que *Sultana* envoyoit à *Azery* ſa ſœur, qui ordinairement étoit un diamant ou quelque vaſe d'or.

La quatorziéme année de mon

élévation à la dignité que je poſſédois, ou plûtôt le quatorziéme Voyage que je fis à *Tripoly*, me promenant un matin dans la place où l'on vend les eſclaves qui eſt au pied du vieux Château, peu éloigné du Port, je vis une femme d'environ trente à trente-cinq ans pour qui l'on cherchoit un Maître. Elle étoit aſſez agréable, un grand air de douceur, & fort bienfaite : je m'aprochai, & l'entendis répondre en François aux queſtions qu'on lui faiſoit, auſquelles elle ne comprenoit rien : Je lui demandai qu'elle étoit ſa Patrie ; à quoi elle me répondit, qu'elle venoit de Marſeille où elle avoit demeuré fort longtems. Le nom de cette Ville où ma chere *Azery* avoit pris naiſſance, m'interreſſa pour cette femme, perſuadé qu'elle ſeroit charmée d'avoir auprès d'elle une compatriote ; j'en demandai le

prix que l'on me fit environ cinq cens livres monnoye de France ; mais comme ce n'étoit que le Commissionnaire qui l'avoit estimée, le Maître étant venu, & me connoissant pour un des favoris du *Dey*, ne voulût jamais en rien recevoir, & m'en fit un present que j'acceptai ; mais en revanche, le même jour ayant fait au *Dey* le recit de la générosité de ce Marchand, il lui remit gratuitement les droits qui lui étoient dûs pour la vente de tous les esclaves qu'il avoit sur la place ; ce qui montoit au double du prix qu'on m'avoit voulu vendre cette esclave Marseilloise.

Lorsque cette pauvre malheureuse vit que je l'avois achetée, & que je lui parlois sa Langue naturelle, on ne peut d'écrire la joye qu'elle ressentit, & les remercimens qu'elle m'en fit après s'être jettée à mes pieds pour les em-

braſſer ; je la relevai auſſi-tôt, & donnai ordre qu'on lui cherchât un habit pour la couvrir mieux qu'elle n'étoit, n'ayant qu'un jupon de groſſe toile fort court, une méchante chemiſe déchirée en pluſieurs endroits, & ſans chauſſure ni coëffure, qu'une calotte de treſſe de joncs ſur la tête. Je l'emmenai dans ma maiſon où je la fis manger avec moi, & deux jours après nous partîmes pour nous rendre à *Miſta*.

Pendant le chemin, je m'entretenois avec elle, & trouvai qu'elle avoit beaucoup d'eſprit ; je lui appris que je la menois auprès de ma femme, où elle trouveroit tant de douceur, que je me flatois de lui faire oublier ſon eſclavage, & qu'elle ne voudroit pas retourner en France : J'en ſuis perſuadée, me répondit-elle ; mais permettez-moi de vous remontrer que la différence de Religion, principa-

lement quand on en eſt inſtruite comme moi, eſt un furieux obſtacle à nôtre félicité, & ſi je ne craignois de paroître ingrate de toutes vos bontez, je vous aſſurerois que j'aimerois mieux mourir de miſere parmi les Chrétiens, que d'être la plus grande Reine de la Loi Ottomane. Sa réponſe m'interdit à un tel point, & je ſentis mon cœur ſi preſſé, que je fus long-tems ſans lui rien dire, dont elle s'aperçût parfaitement, ainſi qu'elle me l'a avoüé depuis; mais enfin faiſant un effort, je lui dis aparemment que vous alliez à Rome quand vous avez été priſe: Non, Seigneur, me répondit-elle; & ſi je ne craignois de vous ennuyer par le détail de la vie d'une malheureuſe, je vous aprendrois comment je ſuis tombée en vôtre pouvoir: Vous me ferez plaiſir, lui repliquai-je alors, elle commença ainſi.

Hiſtoire de Clotilde.

Quoique Françoiſe, je ne ſuis point originaire de Marſeille, comme on vous a dit, mais des environs de Bourges, Capitale du Berry, dans le milieu du Royaume de France. Je perdis ma mere que je n'avois que deux ans, & mon pere ſix mois après, qui étoit Capitaine d'Infanterie dans un des premiers Régimens de France. Le peu de bien que mon pere me laiſſa, fut cauſe qu'un de mes oncles, frere de ma mere, joüiſſant d'un Bénéfice très-conſidérable dans le Païs, me fit élever dans un Couvent juſqu'à l'âge de treize ans qu'il me retira chez lui, & me chargea du ſoin de ſon ménage, en quoi il me parût fort content de mon économie, & des ordres que je donnois qui lui épargnoient, à ce qu'il m'a dit pluſieurs fois,

plus de mille écus chaque année ; ce qui n'eſt pas difficile à comprendre, quand on conſidérera qu'il avoit une douzaine de domeſtiques, & avoit toûjours compagnie chez lui ; & ainſi avant mon arrivée, c'étoit une maiſon ſans ordre, abandonnée à des domeſtiques qui ne diſputoient entr'eux, qu'à ſavoir qui le pilleroit davantage : Toute la Nobleſſe de la Province abondoit au logis ; mon oncle qui en faiſoit partie, les recevoit avec tant d'agrément, que ſa table étoit toûjours parfaitement garnie.

Un de nos parens amena un jour au logis un jeune homme d'environ trente ans, très-bien fait & de beaucoup d'eſprit, apellé le Marquis de Lindor, qu'il preſenta à mon oncle comme un Gentilhomme Angevin d'une illuſtre Maiſon, qui après avoir ſervi le Roi, avoit été obligé de quit-

ter ſon Régiment, par une querelle qu'il avoit euë avec ſon Colonel, dont il n'avoit pû tirer raiſon l'épée à la main ; mais au contraire, en avoit été dénoncé aux Maréchaux de France, ce qui lui avoit fait perdre ſa Compagnie, & obligé même de changer de nom, & d'être quelque-tems éloigné de ſon Païs, où il avoit encore pere & mere, gens fort à leur aiſe, qu'il fit connoître par leur nom, qu'il eſt inutile de raporter dans ce recit.

Dès le premier ſoir qu'il arriva chez mon oncle, il me gracieuſa beaucoup, & mit tout en uſage pour me marquer de la complaiſance, & me faire connoître qu'il étoit ſenſible au peu de charmes & de mérite, dont le Ciel m'a pourvûë. Une pareille diſtinction ne déplaît jamais à une jeune fille, ſur tout de l'âge de dix-ſept ans, que j'avois pour lors. Mon oncle

qui s'en aperçût, lui marqua beaucoup d'amitié pour tâcher de l'engager avec moi, comme une bonne fortune qui m'arriveroit ſuivant ce que lui avoit atteſté nôtre couſin, & que ce ſeroit un avantage pour moi qui n'avois aucun bien de pere ni de mere, & en avois peu à eſperer de mon oncle qui mangeoit tous les ans plus que ſon revenu, ayant vendu tout ſon patrimoine pour le mettre en rentes viageres, afin de faire une plus groſſe dépenſe.

J'avois toûjours reçû ſes politeſſes en badinant, lorſqu'un jour mon oncle ſe promenant avec moi, me dit, qu'en bon Parent, qui m'aimoit tendrement, il ſe croyoit obligé de m'avertir, que je n'avois point de fortune, & ne devois pas même en attendre de lui; qu'ainſi je ne ferois pas mal de répondre aux bons ſentimens que le Marquis de Lindor avoit pour

moi, puiſque ſi j'étois aſſez heureuſe pour devenir ſa femme, ce ſeroit une fortune très-conſidérable pour moi, d'épouſer un homme de qualité, jeune, riche, & qui avoit autant de mérite que lui. Je lui répondis, que puiſqu'il le ſouhaitoit, j'obéïrois à ſes volontez; mais que je ne me ſentois aucun penchant pour lui, quoique je le cruſſe un parfaitement honnête homme, & qu'il eût mille belles qualitez. Clotilde, repliqua-t'il, qui eſt le nom qu'on m'a toûjours donné, vous êtes jeune, & encore incapable de faire des réflexions ſérieuſes & inutiles; mais penſez à ce que je vous dis, conſidérez que je ſuis vieux, ſi je venois à manquer avant que vous fuſſiez établie, vous vous trouveriez en peine & fort embaraſſée dans le choix d'un état, pour ſubſiſter avec honneur. Après cet avertiſſement, je crûs ne pouvoir mieux faire,

que de répondre à Lindor plus ſérieuſement, & de ne plus badiner, ou tourner en plaiſanterie tout ce qu'il me diſoit. Il me parût enchanté, quand il s'aperçût que je l'écoutois : Enfin, il me fit l'aveu de ſa paſſion, & obtint mon conſentement, que je ne m'opoſerois pas aux volontez de mon oncle, s'il m'accordoit à lui. Nous reſtâmes encore quelque-tems avant qu'il ſe déclarât à Monſieur l'Abbé; j'avouë que l'inclination s'empara de mon cœur, d'autant plus que Monſieur l'Abbé mon oncle favoriſoit nôtre attachement, & que je reçûs avec plaiſir la nouvelle qu'il vint m'aprendre un jour dans ma chambre où je me coëffois, que mon oncle m'avoit accordée à ſa tendreſſe ; il ajoûta que je n'aurois jamais lieu de m'en repentir, qu'il mettroit toute ſon attention à me rendre heureuſe, & qu'il eſperoit indé-

indépendamment de ce que je pouvois attendre de Monsieur l'Abbé, qu'avec sa fortune seule après la mort de son pere & de sa mere, dont l'un avoit quatre-vingt-six ans, & l'autre plus de quatre-vingt, nous passerions des jours heureux, & ferions une figure assez brillante dans sa Province. Toutes ces idées me flatérent infiniment, je lui répondis que par mon attachement & ma complaisance pour ses volontez, je lui prouverois toûjours que je ne serois point indigne du sacrifice qu'il me faisoit, que je l'avertissois de ne point faire de fond sur la succession de mon oncle, le priant encore d'y faire ses réflexions avant que d'avancer plus avant, & de nous engager, de crainte qu'un jour se voyant privé de l'esperance que j'aurois du bien, il ne m'en fit quelque reproche, dont je serois au desespoir:

Ah ! charmante Clotilde, me dit-il, en se jettant à mes genoux & les embrassant, me croyez-vous une ame si basse, que de ne considérer que l'intérêt, connoissez mieux celui que vôtre vertu & vos charmes ont enchanté ; j'aurois une couronne, que je me trouverois trop heureux de la mettre sur vôtre tête ; je souffris qu'il me baisât la main, & même m'embrassât sans lui faire de résistance, le regardant comme un homme à qui j'apartiendrois bien-tôt, & pour lequel je sentois infiniment augmenter mon inclination.

Après cet entretien dont je fis part à mon oncle, & qu'il aprouva, on ne songea plus qu'à nous unir, son pere & sa mere étant d'un âge à ne pouvoir faire un voyage, envoyérent leur procuration pour ce mariage, par laquelle il paroissoit encore qu'ils

donnoient à leur fils, en attendant leur succellion une ſomme de ſoixante mille livres ; ainſi peu de jours après, nous fûmes mariez. Si l'on devoit ajoûter foi aux contes de vieilles & aux ſuperſtitions, le matin de cette cérémonie comme je me coëffois, mon miroir ſe caſſa ſans que perſonne y touchât, ce qui joint à un rêve affreux que j'avois fait toute la nuit, me troubla tellement l'eſprit, que jamais triſteſſe ne fut égale à la mienne pendant toute cette journée, quoique le plaiſir régnât dans toute la maiſon, j'avois rêvé que je me voyois au bord d'un précipice rempli d'une bouë extrêmement noire, d'où j'avois vû ſortir un ſerpent d'une énorme grandeur, qui m'ayant pris par le bord de ma juppe m'y avoit entraînée, dont je fus ſi épouventée, que je m'en réveillai en ſurſaut ; mais je rejettai la penſée, que cela me

préſageoit quelque choſe de ſiniſtre, par les raiſons que Monſieur l'Abbé mon oncle m'avoit répétées tant de fois, qu'il n'y falloit pas ajoûter foi, & que ce n'étoit ſouvent que la ſuite de ce que nous avions vû, ou de quelque converſation précédente, ou même ſuivant les alimens que nous avions pris, ou enfin, un effet naturel de nôtre tempérament, que les Docteurs qui avoient traité de la ſuperſtition des ſonges, avoient tous décidé que c'étoit mal fait que d'y ajoûter foi, parce que s'ils préſageoient quelque choſe, ce ne pouvoit être qu'un piége du démon, qui voyant l'arrangement des cauſes naturelles, nous avertiſſoit des bagatelles de cette vie, afin de nous endormir ſur les choſes les plus ſérieuſes, & empêcher par ce moyen que nous ne fuſſions continuellement ſur nos gardes, donnant dans une

fauſſe obſcurité, lorſque nous n'aurions pas fait quelque rêve ſiniſtre ; ainſi pour me guérir de cette terreur panique, je rapellai dans mon eſprit que deux jours auparavant j'avois été preſente à la pêche d'une Anguille d'une énorme groſſeur que l'on prit dans un Marais.

A peine mes nôces furent-elles finies, que Lindor mon époux me quitta pour aller, dit-il, faire part à ſa famille de l'action qu'il avoit faite, & demander la bénédiction de ſon pere. Je n'y conſentis qu'à regret ; mais il me donna de ſi bonnes raiſons, que je m'y rendis. Il fut environ trois mois à ſon voyage, pendant lequel tems je lui écrivois, & recevois de ſes nouvelles. Une circonſtance m'étonnoit ſeulement, c'eſt que je ne reçûs jamais de réponſe à aucunes de mes Lettres que plus de trois ſemaines après

que je lui avois écrit, dont lui ayant demandé la raiſon à ſon retour, il me répondit que le Château de ſon Pere étant à dix lieuës d'Angers, on n'envoyoit pas réguliérement querir les Lettres; ce qui me calma, me paroiſſant aſſez vraiſemblable.

Une autre choſe m'inquietta, c'eſt que mon oncle m'avoit fait preſent de dix mille livres en me mariant, dont Lindor s'étoit obligé par mon Contract, de faire un emploi, & que je ne voyois pas qu'il y ſongeat; mais les raiſons qu'il m'en donna, jointes à l'amour qui me prévenoit en ſa faveur, diſſipérent encore ce ſoupçon.

Six mois après il partit encore pour aller voir ſon pere, me diſant qu'il avoit reçû une Lettre par où on lui mandoit qu'il étoit indiſpoſé; enfin tous les ſix mois il me quittoit ſur divers prétex-

tes, & ne revenoit auprès de moi que trois ou quatre mois après.

La premiére année de nôtre mariage fut ſuivie d'un garçon, qui eſt le ſeul enfant que j'aye eu, pour lequel je me ſuis donné tous les ſoins à quoi une mere eſt obligée quand elle veut remplir ſes devoirs, ſur tout à lui aprendre ſa Religion, dont j'étois aſſez bien inſtruite, graces aux bontez de mon oncle qui étoit Docteur en Théologie, des plus ſavans, qui, à ſes heures de loiſir, quand nous nous trouvions ſeuls & ſans compagnie à ſon Château, m'inſtruiſoit des matiéres même les plus difficiles, comme s'il eût voulu me faire recevoir Docteur auſſi-bien que lui, en quoi je puis dire que j'avois fait un tel progrès, ayant la mémoire fort heureuſe, que j'étois devenuë la terreur des Curez & des Eccleſiaſtiques du voiſinage, quand je diſputois

contr'eux, ce qui divertiſſoit infiniment mon oncle.

Je vivois aſſez tranquillement avec mon oncle, lorſque douze ans après mon mariage, que j'étois dans ma trentiéme année, mon mari étoit abſent & attendois ſon retour, quand un matin je vis entrer un Exempt avec nombre d'Archers dans le Château, & que j'entendis prononcer à mon oncle un ordre du Roi, de ſortir du Royaume dans huit jours, juſqu'au quel tems cet Exempt ne le quitteroit point & le conduiroit ſur la frontiere; ce qui fut à peine connu dans la Province, qu'une foule infinie de Créanciers fondirent au logis, & en firent vendre les meubles auſſi-tôt après le départ de Monſieur l'Abbé, qui auparavant que de partir, m'avoüa qu'il avoit eu tort d'avoir entretenu de l'intelligence avec les ennemis du Royaume, & qu'il étoit

bienheureux que le Roi ne le punît pas plus sévérement.

Je me trouvai dans une terrible extrémité, puisqu'à peine avois-je pû conserver les hardes qui étoient à mon usage, Madame de Sainte-Marthe nôtre voisine me conseilla d'aller trouver mon mari auprès d'Angers, & m'offrit en attendant de garder mon fils avec elle, ce que j'acceptai; mais je fus malheureusement dispensée de ce voyage, par une cruelle nouvelle que nôtre parent qui m'avoit donné la connoissance de mon mari, vint m'aprendre les larmes aux yeux.

Ma chere Cousine, me dit-il, vous êtes trompée, Lindor n'est point le fils de Monsieur..... je viens d'Angers où je m'en suis informé, Monsieur..... n'a qu'un fils Colonel d'un Régiment que j'ai vû chez lui, où j'ai été lui rendre visite; il ne connoît pas mê-

me le nom de Lindor, & s'eſt mis à rire quand je lui ai compté l'hiſtoire, qui lui avoit fait prendre ce nom & changer le ſien ? Il n'a point envoyé de Procuration pour ſon mariage.

Aparemment que celles qu'on vous a montrées étoient fauſſes, je ſuis au deſeſpoir de l'avoir introduit chez vous ; mais j'y ai été trompé par une femme d'Orléans que je croyois être de qualité & avoir de l'honneur, qui me l'avoit aſſuré, & dont je n'ai douté qu'il y a un mois qu'elle a été condamnée au banniſſement pour mauvaiſe vie & mœurs ; ce qui m'ayant jetté dans un cruel ſoupçon ſur tout ce qu'elle m'avoit dit, a été la cauſe de mon voyage à Angers, où j'ai apris la cruelle nouvelle que je vous raporte.

Il n'eſt pas difficile de concevoir mon embarras & mon inquiétude, Madame de Sainte-Marthe

eût la bonté de m'offrir sa maison pour retraite, jusqu'à ce que je sçusse quel parti je prendrois ; ce que j'acceptai : J'y demeurai six semaines, jusqu'au moment du retour d'un laquais qui avoit suivi mon oncle jusqu'à Aix en Provence, mais n'avoit pas voulu le suivre hors de France, & s'embarquer avec lui pour passer en Italie, qui m'assura avoir vû Lindor mon mari à Aix, & qu'on lui avoit même dit qu'il y étoit marié. A l'instant, je formai le dessein d'aller le trouver, & je partis trois jours après avec ce même laquais sur un cheval qui me conduisit à Lyon, ensuite je m'embarquai sur le Rhône ; enfin j'arrivai à Aix, & fus loger où me mena ce laquais que j'avois avec moi près la Place des Prêcheurs, située sur le penchant d'une Coline ; & dès le matin, je l'envoyai s'informer où demeuroit Lindor, qu'il

n'eût pas de peine à trouver. Il me raporta qu'il logeoit près les Penitens bleux ; mais que la veille il avoit été arrêté prisonnier chez sa femme, qui étoit Marchande de la Ville, à la Requête d'une Dame étrangére qui étoit venuë de Lyon pour cet effet. De ce pas, je me fis conduire par ce garçon au logis de cette Marchande, que je trouvai dans sa boutique d'un air fort triste. Pour ne me point découvrir, je lui demandai des nouvelles de son mari ; à quoi elle répondit, n'êtes-vous point encore une de ses femmes ? car en voilà une qu'il a épousée à Lyon qui la fait arrêter, & le poursuit vivement : Je fis tous mes efforts pour cacher ma surprise ; mais mes larmes me trahirent, & la Marchande continua, en me disant : Je vois à vôtre douleur, que je n'ai rencontré que trop juste pour vous ; puisque selon toute

aparence, je ſuis la premiere en datte, étant mariée avec lui il y a vingt ans, au lieu que celle qui le pourſuit, ne l'eſt que depuis cinq ans, & peut-être vous encore moins. Ah ! Madame, lui repliquai-je, il y a plus de douze ans. C'eſt un grand malheureux, reprit-elle ; mais quand vous le ferez périr, vous n'en retirerez aucun profit, que celui de me ruïner avec ſix enfans que nous avons eu enſemble. Si cela dépend de moi, repris-je à l'inſtant, je ne vous ferai aucune peine, & je tâcherai de me retirer ſans bruit, pour faire pénitence d'une faute que je n'ai pas commiſe.

Enſuite je portai mes pas au Palais qui eſt à un bout de la Ville, où me promenant dans une grande Salle, apellée *la Salle des pas perdus*, je vis paſſer une grande Dame bien faite & aſſez jolie, qui me parût avoir environ vingt-

cinq ans. Comme j'entendis plusieurs personnes se dire l'une à l'autre, *voilà sa seconde femme qui l'a fait arreter*, je ne doutai point que ce ne fût ma rivale. Je l'abordai, & en peu de mots, lui fis connoître que mon sort étoit semblable au sien : elle m'avoit écoutée en aparence avec beaucoup de sens froid ; mais à peine eûs-je fini, qu'il n'y a point d'injures qu'elle ne vomit contre Lindor ; & quoique je pusse lui dire, & lui remontrer qu'un pareil éclat ne nous feroit point d'honneur dans le monde, que le parti du silence est toûjours le plus sage en pareille occasion, je ne pûs la faire changer de sentiment ; aussi mit-elle tout en œuvre contre Lindor, & le poursuivit avec tant de rigueur, qu'il fut condamné à être mis au carcan avec deux quenoüilles au côté, & de-là en neuf ans de Galéres. Si je m'étois jointe à

la procédure, au lieu de deux quenoüilles, il en auroit eu trois; mais je ne voulus point paroître, quoique cette femme de Lyon vint exprès plus de dix fois chez nous pour m'y obliger.

Après un semblable malheur, ne sachant de quel côté donner de la tête, voyant qu'il me restoit peu d'argent, & honteuse de revenir dans ma Patrie, je m'informai si je ne pourrois point trouver à me mettre auprès de quelque Dame de qualité; en quoi me servit infiniment cette pauvre Marchande, premiere femme de Lindor, qui me presenta à Madame *de Planta*, dont je fus parfaitement bien reçûë, & avec qui j'ai passé une vie fort douce & fort tranquille pendant cinq ans, qu'elle a fait ensuite son séjour à Aix sans en sortir: Mais Monsieur son frere ayant obtenu une dignité considérable à Malthe, il lui prit

envie d'aller le voir, quoique toute ſa famille & ſes amis fiſſent tous leurs efforts pour l'en diſſuader.

Nous partîmes dans un Vaiſſeau, & arrivâmes à Malte fort heureuſement & ſans aucun accident. Nous y fûmes reçûës avec magnificence & diſtinction pendant ſix mois que nous y fîmes nôtre ſéjour ; mais que le retour a été terrible, après avoir été battus d'une affreuſe tempête, qui ſuivant ce que j'entendois dire, nous aprochoit trop près des Côtes d'Afrique, nous avons été pris par quatre Vaiſſeaux, qui enſuite nous ont partagez entr'eux ; de ſorte que je ſuis échuë à un Capitaine de *Tripoly*, duquel vous avez eu la bonté de me racheter pour mon bonheur.

L'hiſtoire de vos malheurs, lui répondis-je, m'a infiniment touché, vous n'êtes point au pou-

voir d'un barbare, & celle auprès de qui je vais vous mettre, fera tous ſes efforts pour vous faire oublier vôtre eſclavage, dont je ſuis ſûr que vous n'aurez que le nom ſans en éprouver aucune des duretez. C'eſt de ma femme dont je veux vous parler, qui entend le François auſſi-bien que vous, par le deſir qu'elle a eu d'aprendre cette Langue depuis plus de douze ans que nous ſommes mariez; en quoi j'ai pris ſoin de l'inſtruire ſi bien, qu'elle la parle comme moi.

Nous arrivâmes à *Miſta*, je preſentai *Clotilde* à ma femme, lui diſant que c'étoit une Françoiſe que je lui amenois pour la deſennuyer, dont elle fut ſi contente, qu'à l'inſtant elle l'embraſſa, & la fit aſſeoir auprès d'elle.

Le lendemain *Azery* me fit des remerciemens, de lui avoir amené *Clotilde*, dont elle me vanta l'eſ-

prit & les ſentimens d'honneur, de maniére qu'elle m'en parût enchantée ; ce qui cauſa même une grande jalouſie parmi les autres eſclaves, qui murmuroient de la diſtinction que ma femme marquoit pour *Clotilde*, qu'elle faiſoit même ſouvent coucher avec elle, ne pouvant ſe paſſer un moment de ſa compagnie.

Quelque-tems après, *Azery* me demanda ſi j'avois entendu *Clotilde* parler de ſa Religion, qu'elle ne ceſſoit de l'admirer & de la regarder comme un Ange venu exprès ſur terre pour l'éclairer, qu'elle lui avoit fait connoître l'illuſion de la Religion de Mahomet, & prouvé ſi clairement la vérité de celle des Chrétiens, que toute la terre enſemble ne lui feroit pas changer de ſentiment, qu'elle ſentoit ſi parfaitement dans ſon cœur, qu'il n'y avoit que cette Religion qui pût être

bonne, qu'elle me prioit d'être preſent à leurs converſations ſur cette matiére, & d'écouter les preuves qu'elle me donneroit. J'y conſentis ; & dès le ſoir même, dans le Jardin tous trois aſſis ſur un gazon, *Azery* la pria de répéter ce qu'elle lui avoit dit touchant les Religions de Jeſus-Chriſt & de Mahomet. *Clotilde* obéit à l'inſtant. Elle commença par nous établir la Religion Juive, comme ayant été donnée par Dieu lui-même à ſon Peuple. Enſuite elle nous raporta, que dans cette même Religion, il y avoit eu des Prophêtes qui avoient prédit un Meſſie, dont elle raporta les paſſages qu'elle nous expliqua à n'en pouvoir douter, & apliqua ſi juſte à la perſonne de Jeſus-Chriſt, qu'un Athée en auroit été convaincu : Non contente de cette explication, elle nous fit connoître par la vie miraculeuſe & la

mort du Sauveur, qu'il étoit au-dessus des Legislateurs ordinaires: enfin, par les miracles que ses Disciples & ses Apôtres ont faits après sa mort, & par le progrès de sa Religion, qui a détruit les Idoles malgré la puissance de tous les Empereurs payens, elle acheva de nous persuader que c'étoit la seule Religion qui fut selon le cœur de Dieu, & la seule capable d'effacer nos péchez.

Ensuite elle nous fit l'analyse de la Religion de Mahomet, nous montra qu'il n'en devoit le succès qu'à la force des armes, & à la licence de satisfaire ses passions qu'il donnoit à ses Sectateurs, nous dévoila clairement les contradictions qui se trouvent en sa Loi contenuë dans l'Alcoran; & enfin, nous fit un abregé de sa vie, & entr'autres de l'histoire de son Pigeon, qui dans les accès de haut-mal où il étoit sujet à tom-

ber, avoit coûtume de lui venir mettre le bec dans l'oreille, ce qu'il faiſoit paſſer pour des inſpirations de l'Eſprit-Saint, qu'elle tourna en ridicule, & d'une maniére ſi peu conforme à la Majeſté d'un Envoyé de Dieu, que *Azery* courût l'embraſſer les larmes aux yeux, ne pouvant trouver de termes aſſez forts pour lui marquer ſa reconnoiſſance : Pour moi, lorſque dans ce moment je fis réflexion que cette Religion chrétienne étoit celle que par degrez j'avois abandonnée, quoique j'y fuſſe né, ayant commencé par devenir hérétique & enſuite renégat, je ſentis un ſi grand bouleverſement en moi-même, qu'il eſt impoſſible de le décrire.

Je me retirai fort troublé, ſous prétexte que j'avois des ordres à donner ; & quoique je fiſſe pour diſſiper mes remords, j'en étois continuellement agité ; ce qui

augmenta infiniment dans la ſuite par les converſations journaliéres que nous avions avec *Clotilde*, qui nous inſtruiſit parfaitement de la Religion, & toucha à un tel point, *Azery*, qu'un jour elle me déclara que malgré tout ce qui en pourroit arriver, & dût-elle en perdre la vie, elle vouloit mourir dans la Religion Chrétienne où elle étoit née : A quoi je répondis, que c'étoit auſſi bien mon ſentiment; mais qu'il falloit attendre quelque occaſion favorable de paſſer en Europe; parce qu'autrement, ſi nous étions ſurpris, nous éprouverions la mort la plus cruelle, que j'allois y donner tous mes ſoins, & qu'elle pouvoit s'en repoſer ſur mon zéle. A quoi elle eût beaucoup de peine à conſentir, me diſant que quand il s'agiſſoit de ſervir ſon Dieu, & de lui rendre le culte qui lui eſt dû, les délais étoient toûjours criminels.

Nous reſtames encore trois ans dans la même ſituation, pendant lequel tems, j'eus infiniment de la peine à modérer les deſirs de *Azery* & de *Clotilde*.

Enfin le *Dey* voyant ſon fils âgé de vingt-un an, voulût le faire proclamer ſon Succeſſeur par tous les Bachas de ſon Royaume. Il nous manda tous de nous rendre à *Tripoly*; & comme *Azery*, ma chere femme, étoit Tante du jeune Prince, il m'ordonna de l'amener avec moi, afin qu'elle eût le plaiſir d'aſſiſter à cette cérémonie. Le Bacha de *Tega*, qui eſt ſituée comme *Miſta* ſur la même Riviere de *Cannes*, à la diſtance de dix lieuës du côté de l'Orient, en montant un peu vers le Midy, eût ordre de paſſer à *Miſta* pour nous accompagner, & rendre l'eſcorte plus magnifique & plus nombreuſe.

Je le reçûs de mon mieux, &

lui fis une faveur si grande à son goût, de le faire entrer dans mon Sérail, où il vit *Azery* & les autres femmes qui y étoient, sans aucun voile sur la tête, qu'il en fût pénétré de reconnoissance, & m'offrit tout ce qui dépendroit de lui. Comme je n'étois point agité de la cruelle jalousie qui tourmente ces Peuples, je lui dis que j'étois si charmé de lui avoir fait plaisir; que pour le divertir, nous mangerions tous ensemble à l'avenir dans le Sérail, où il feroit même entrer ses esclaves pour aider à le servir à sa maniére, ce qu'il accepta dans des termes de la plus vive reconnoissance. Dès le soir même cela fut executé. Je fis mettre *Clotilde* à table avec nous comme de coûtume, & je dis au Bacha que ce n'étoit point une esclave, mais la compagne d'*Azery*, & d'un mérite distingué: A quoi il ne répondit rien, peut-

être

être parce qu'il penſoit, comme elle étoit encore fort aimable, que c'étoit ma favorite. Il ſe contenta ſeulement de la regarder pluſieurs fois, & de jetter enſuite les yeux ſur moi.

Quand nous fûmes ſortis de table, nous entrâmes tous dans le Jardin, pour y goûter le frais de la ſoirée, après-quoi nous prîmes congé d'*Azery*.

Le lendemain, *Clotilde* me dit qu'elle connoiſſoit un des eſclaves du Bacha, qui avoit ſervi ſon oncle pluſieurs années, qu'il ſe nommoit *l'Allemand*, & qu'elle ſeroit charmée de pouvoir lui parler; ce que je lui promis: Pour cet effet, le lendemain après nôtre dîner, & que la grande chaleur du jour fut paſſée, je menai le Bacha voir une Pêche que j'avois ordonnée ſur la Riviere, & laiſſâmes tous les eſclaves du Bacha dans le Sérail.

Clotilde profita de l'occaſion, & ſçût de *l'Allemand* toutes ſes avantures qu'il lui raconta en preſence d'*Azeri*, qui prit intérêt à ce garçon, & me dit dès le même ſoir, que c'étoit un homme d'eſprit, qu'elle ſeroit charmée d'avoir à ſon ſervice, ſi le Bacha vouloit en faire le change contre quelqu'autre, ou le vendre : J'en parlai au Bacha qui l'apelloit *Biot*, ce qui ſignifie *blanc*. Il me répondit, qu'il étoit trop heureux de poſſéder quelque choſe qui fut du goût de la charmante *Azery* ; que dès ce moment il lui apartenoit : Auſſi le fit-il venir à l'inſtant, & lui dit : *Biot*, vous n'êtes plus à moi, vous apartenez à la divine *Azery* : Un ſi bel eſclavage vous doit faire des envieux, même parmi les têtes couronnées. Allez vous proſterner à ſes pieds, & lui dites de ma part, que je ſerois trop heureux, ſi j'o-

fois prendre la liberté d'en faire autant. Je le remerciai le mieux qu'il me fut poſſible. Oſerois-je dire à ma honte, que je fus aſſez abominable pour lui offrir celle qu'il ſouhaiteroit des femmes d'*Azery*, à la réſerve de *Clotilde*, & que ce Turc eût la force & la vertu de le refuſer. Comme *Biot*, autrement dit *l'Allemand*, avoit la permiſſion d'entrer dans le Sérail, je lui fis répéter ſon hiſtoire en preſence d'*Azery* & de *Clotilde*; ce qu'il fit en ces termes.

J'entrai en qualité de Valet de Chambre chez Monſieur l'Abbé..... dans le temps que Madame étoit encore au Couvent; on m'apelloit *l'Allemand*. Je fus preſent à ſes nôces, & reſtai encore plus de huit ans à faire mon devoir dans la maiſon, quand par malheur, la fille du Jardinier qui étoit un petite débauchée ſe trouva enceinte. J'en connoiſſois parfaitement

le pere, puiſque c'étoit le mari de Madame, & que je les avois ſurpris enſemble. Néanmoins Lindor voulût me charger de ce paquet, & tourna ſi bien l'eſprit de Monſieur l'Abbé, qu'il m'annonça qu'il falloit abſolument que je l'épouſaſſe : Je fus aſſez maître de ma langue pour ne lui point repliquer ce que j'avois vû, dont ils ne pouvoient douter l'un ni l'autre, parce que je conſidérai que je les animerois davantage contre moi ; & qu'un Domeſtique, pour quelque raiſon que ce ſoit, ne doit jamais rien dire contre ſes Maîtres, ſur tout quand il eſt queſtion de découvrir leurs deffauts, & enfin, que je ſerois peut-être cauſe d'un mauvais ménage entre Madame & ſon époux ; ainſi ſans rien répondre, & dans le tems qu'on prenoit mon ſilence pour un tacite conſentement à ce mariage, je partis un matin, &

pris la route de *Strasbourg*, mon Païs natal, où j'arrivai ſans peine, ayant toûjours été fort bon ménager, & pris le ſoin de tirer de Monſieur l'Abbé réguliérement mes gages.

A mon arrivée à *Strasbourg*, j'entrai au ſervice du Baron de *Mein*, jeune homme trés-ſage, avec qui je partis peu de jours après pour *Vienne* en *Autriche*, où mon Maître ne reſta que deux jours pour prendre ſes ordres, & joindre enſuite les Cuiraſſiers de l'Empereur qui ſervoient en Hongrie, dont il étoit un des Officiers.

Il ne me convient point de faire la deſcription des eſcarmouches & des combats contre les Turcs, où je me trouvai auprès de mon Maître, parce que je ſuis très-ignorant des termes de la Guerre : Mais à la fin de la Campagne, étant à un Fourrage, nous fûmes ſurpris par les Turcs, enle-

vez & conduits enſuite à Conſtantinople, où je fus mis dans les fers, & vendu peu de tems après à des Marchands de *Tripoly*, dont le Bacha de *Tega* m'a acheté & nommé *Biot*, parce que je ſuis plus blanc que les Naturels du Païs. Mon eſclavage à *Tega* a d'abord été fort rude; mais un des Chevaux de mon Maître étant un jour fort malade des Avives, en pleine Campagne, je m'ingérai de le ſoulager, en le frotant beaucoup; & m'opoſant à ce qu'on le ſaignât, par la raiſon, leur dis-je, qu'il en deviendroit plus ſujet à cette maladie: Mon Maître, en reconnoiſſance, a depuis adouci ma ſervitude, il me mit à ſon écurie; & dans la ſuite que j'eus un peu apris la Langue du Païs, me faiſant l'honneur de s'entretenir quelquefois avec moi, il a eu mille bontez pour ſon eſclave, de telle ſorte que de-

puis plusieurs années, je l'ai toûjours suivi dans ses voyages à *Tripoly* où nous allions, comme vous savez.

L'Allemand avoit à peine achevé son recit, que l'on nous annonça que le Bacha étoit à la porte du Sérail, qui demandoit à entrer ; je fus le recevoir à l'ordinaire, & le fis asseoir sur des carreaux à la mode du Païs ; & comme je lui demandai par curiosité, s'il avoit beaucoup de femmes dans son Sérail, il me répondit : Je ne suis pas si modéré que vous qui n'en avez qu'une, à ce que je vois, puisque j'en ai cinq ; mais aussi avouërai-je, que toutes ensemble ne possédent pas autant de mérite & de charmes que la seule dont vous avez raison de vous contenter. *Azery*, pour répondre à un compliment si flâteur, lui tendit sa main à baiser, qui est la plus grande faveur

qu'une femme puiſſe faire dans ce Païs-là, & dont elle ſe ſeroit bien donnée de garde, ſi elle auroit été l'épouſe d'un Afriquain.

Nous partîmes deux jours après, le Bacha, *Azery*, *Clotilde* & moi, avec toute nôtre eſcorte compoſée de plus de quatre cens Cavaliers, & arrivâmes à *Tripoly* ſans aucune rencontre facheuſe; *Azery* & *Clotilde* entrérent dans le Sérail, le Bacha eût une maiſon à côté de celle que j'occupai; de ſorte qu'à toute heure, nous étions enſemble.

La cérémonie du couronnement du fils du *Dey*, ſe fit avec beaucoup d'apareil & de magnificence, nous y reçûmes tous un preſent de ſa main, qui fut d'un beau Cheval à chaque Bacha, harnaché à la mode du Païs. *Azery* eût un preſent d'un diamant de plus de mille écus, & *Clotilde* un de cent piſtoles, ayant

gagné l'affection de *Sultana Armilla*, pendant le peu de séjour qu'elle fit dans son Sérail.

Cependant *l'Allemand* que j'avois mené avec moi, & qui avoit fait beaucoup de connoissances à *Tripoly*, dans les voyages précédens qu'il y avoit faits avec le Bacha de *Tega*, s'informoit secrettement, suivant mes ordres, si nous ne pourrions point gagner quelque Patron de Barque, à force d'argent, pour nous passer en Europe. L'entrepriſe étoit délicate, il n'y alloit pas moins que de la vie, tant le Patron que nous; de sorte que j'étois dans une apréhension si continuelle d'être découvert, que je ne dormois point; & qu'à tout moment, je m'attendois à voir entrer des *Muets* pour m'étrangler. Le Bacha, mon ami, m'incommodoit aussi furieusement, parce qu'il ne me quittoit point, & que je n'avois pref-

que pas le tems d'instruire *l'Allemand*, ou d'écouter ce qu'il faisoit pour la réüssite de mon dessein.

Je me souvins, sur tout, qu'un jour, que j'étois fort inquiet de la nouvelle que *l'Allemand* m'avoit raporté, m'ayant dit, que s'étant adressé à un Patron de Barque, qu'il croyoit homme intéressé & facile, il s'étoit ouvert à lui; mais qu'il lui avoit répondu très-durement, *vous voulez donc vous enfuïr, j'en suis fort aise*, & l'avoit quitté sur l'heure, & étoit passé du côté du Palais du *Dey*. Dans ce même moment le Bacha entra chez moi, où à peine fût-il assis, qu'il me dit: N'avez-vous jamais entendu parler de l'avanture qui m'est arrivée, je ne serai pas fâché de vous en faire le recit pendant que nous sommes seuls: je l'en aurois parfaitement dispensé

tant il prenoit mal son tems ; mais je crûs devoir l'écouter, il commença donc ainsi.

Avant que d'être Bacha de *Tega*, dans le tems que je commandois une Troupe pour le *Dey*, nôtre Maître, dans la derniere Guerre que nous avons soutenuë contre *Tunis*, nous étions campez à *Pescara* sur la Riviere de *Zeb*, un peu au-dessus de *Constantine*.

Comme je me promenois un soir dans *Pescara*, je vis une jeune fille plus belle que l'amour sur la porte de sa maison, je voulus en aprocher ; mais à l'instant, elle rentra sans m'attendre, & ferma sa porte : Il est deffendu, comme vous sçavez, de faire violence pour entrer dans une maison ; ainsi je me retirai plus amoureux que je ne pourrois le dire ; & dès le lendemain j'y retournai pour tâcher de trouver l'occasion de lui parler : Je rencontrai

ſon pere qui raccommodoit des filets devant ſa porte. Je l'abordai, en lui demandant, s'il étoit le pere d'une beauté ſi parfaite que j'avois vûë ſur ſa porte ; il me répondit, que pour peu de choſe qu'elle voulut, il la feroit venir, ſi cela lui étoit permis ; mais que le Bacha de *Miſta*, qui eſt celui qui occupoit cette place avant vous, l'avoit retenuë pour la mener à ſon Sérail, ſi-tôt que la Campagne ſeroit finie, & que les grandes chaleurs du mois de Juillet ſeroient paſſées ; car nous étions pour lors au mois de Juin ; qu'à la vérité, la jeune fille n'en étoit pas fort contente, parce que ce Bacha avoit la réputation d'avoir empoiſonné pluſieurs de ſes femmes, auſſi-tôt qu'il en étoit las, ou même ſans raiſon, qu'il lui arrivoit quelquefois de les poignarder quand il étoit yvre, bûvant ſouvent du vin malgré la

deffenſe de la Loi. *Quoi* ! lui repliquai-je, *vous voulez ſacrifier vôtre fille ? En ſuis-je le maître*, reprit-il *? Un pauvre Pêcheur peut-il réſiſter à un auſſi gros Seigneur ?*

Enfin, je fis tant par mes diſcours, qu'il l'apella : elle parût auſſi-tôt à la porte plus belle mille fois que je ne l'avois vûë la veille. Je lui propoſai de venir avec moi, qu'elle ſeroit plus heureuſe, que j'avois de l'horreur pour les deffauts du Bacha de *Miſta* ; à quoi il parût que ſon inclination auroit été conforme à mes deſirs ; mais que la crainte du Bacha l'empêchoit d'y conſentir, & je ne pus jamais, quelque choſe qui pût lui arriver, la déterminer, quoique ſon pere la laiſſât maîtreſſe de faire ce qu'elle voudroit ; mais le lendemain, j'apris que le Bacha ayant été inſtruit que je lui avois parlé, par ſes Ef-

pions qu'il avoit toûjours en Campagne, il l'avoit enlevée la même nuit. Je fus au deſeſpoir, je courus de tous côtez le jour ſuivant ſans en aprendre de nouvelles, & j'en deſeſperois, quand un Cavalier que j'avois mis en quête pour tâcher de la découvrir, me vint avertir qu'au coucher du Soleil, il l'avoit vûë embarquer ſur la Riviére avec le Bacha & ſix eſclaves, & qu'ils remontoient la Riviere, prenant le chemin du *Bile Dulgerid.* A l'inſtant je pris quatre Cavaliers avec moi, & nous courons ſur les bords de la Riviére. Le tems étoit aſſez obſcur, mais fort calme; de ſorte que j'entendis ramer, auſſi-tôt ſuivi de mes quatre Cavaliers, je me jette dans la Riviere, où je fus aſſez heureux pour rencontrer la barque dans un endroit où nous avions pied, je donne un coup de Sabre ſur le bras d'un des Bâ-

Bonnard del. J.B. Scotin Sculp.

teliers, que je lui coupai. Le Bacha vint à moi, mais du premier coup que je lui portai sur son Turban, je l'abattis dans l'eau. Alors je saute dans le Bâteau, avec deux de mes Cavaliers, où nous fîmes main basse sur les six Esclaves qui y étoient, à qui nous coupâmes la tête, qu'ensuite nous jettâmes à l'eau, & je m'aprochai de *Reza*, qui étoit le nom de la belle, à qui je fis mon compliment sur sa délivrance; qu'elle reçût parfaitement bien, m'assûrant qu'elle etoit charmée de ma victoire, qui l'a délivroit d'un homme qu'elle suivoit contre son gré. On nous mit à bord, je la fis monter en croupe derriere un de mes Cavaliers & la conduisis pendant la nuit dans un Village voisin où je connoissois un Chasseur qui avoit été Esclave de feu mon Pere qui me promit d'en avoir grand soin, & que personne ne la verroit jusques à mon retour.

Enſuite je retournai au Camp ; mais que j'apris une fâcheuſe nouvelle le lendemain ; on m'aſſura que le Bacha n'étoit point mort, & qu'il étoit à l'Armée. Je ne doutois plus de ma perte, ni qu'il iroit en demander Juſtice au *Dey*. J'étois même au moment de déſerter chez les ennemis, lorſqu'un Noir m'aporta une Lettre où je lûs.

Tu ne ſeras paiſible poſſeſſeur de Reza qu'après ma mort ; ſi tu as du courage, viens la diſputer contre moi ſur le bord de la Riviere, vis-à-vis de l'endroit où tu me l'as indignement enlevée, je m'y rendrai ce ſoir au coucher du Soleil ; Fais-toi eſcorter par tes quatre Aſſaſſins, j'aurai un pareil nombre de Cavaliers, tu ſçais qui je ſuis : ainſi ne te flâte pas de la victoire à nombre égal.

Auſſi-tôt que j'eus fait réponſe verbale au Noir, que je ſerois

ponctuel au rendez-vous, je voulus voir *Reza* avant que de partir. Je l'a trouvai fondante en larmes, & me criant auſſitôt qu'elle me vit ; *Nous ſommes perdus*, me mit une Lettre entre les mains, avec une petite boëte qu'on venoit de lui donner, ſans lui dire de quelle part. Je l'ouvris, & y trouvai ce qui ſuit.

Je ne ſçai ſi vous êtes Infidelle, ou ſi la force vous a arrachée à mon amour. Vous êtes la ſeule qui pouvez m'en éclaircir. Vôtre indigne Amant, ou vôtre Raviſſeur, (je ne ſçai encore lequel des deux) périra abſolument de ma main avant que le jour ſe paſſe, & vous ſerez la ſeconde victime que j'immolerai à ma fureur ; à moins que vous ne me prouviez vôtre reconnoiſſance, en lui faiſant prendre dans quelque breuvage la poudre que je vous envoye dans cette boëte ; ce qui aſſureroit vôtre bonheur à ja-

mais. Quoi ! lui dis-je alors, *le ſcelerat veut ſe ſervir de vôtre main pour m'empoiſonner. J'en ſuis incapable, me repliqua-t'elle, dût-il m'en coûter la vie.*

Je ne jugeai pas à propos de lui faire part du défi que j'avois accepté, & je me rendis à l'heure marquée, au lieu qui m'avoit été déſigné par cette Lettre, avec mes quatre Cavaliers; où je trouvai qu'il m'avoit devancé. Je l'abordai fiérement, en mettant la main ſur mes Piſtolets. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je me vis entouré dans le même inſtant par plus de quarante Cavaliers, le nombre étoit trop inégal, pour ſonger à me deffendre? Je pris le parti de me jetter à la Riviere, où j'eſſuyai pluſieurs coups de Piſtolet, dont je ne fus nullement bleſſé, ni mon Cheval, qui étoit dès plus vigoureux que j'aie jamais montez. J'eus ſeulement la

douleur de voir, à travers la Riviere que j'avois passée, massacrer inhumainement mes quatre Cavaliers. Pour moi j'étois en sûreté, mes ennemis me menaçoient, mais ils n'oserent jamais s'exposer à la rapidité de l'eau, qui coule du côté où j'étois passé. La nuit survint, je remontai environ deux lieuës un peu plus haut, où je repassai fort aisément & pris mon chemin pour gagner la Maison de *Reza*. J'en étois peu éloigné, & il ne faisoit pas encore jour lorsque j'entendis parler, au coin d'un Bois. Je descends de Cheval, prens mes Pistolets & m'avance le plus doucement qu'il me fut possible; j'apperçûs trois hommes, dont l'un étoit assis au pied d'un Arbre & les deux autres un peu plus loin; comme ils parloient assez haut, je reconnus à la voix que celui qui étoit au pié de l'Arbre étoit le Bacha, mon ri-

val. Je m'en aproche ſans faire de bruit & lui mettant le bout de mon Piſtolet contre l'oreille, je l'étendis roide ſur la place. Les deux Eſclaves accoururent au bruit pour venir ſecourir leur Maître; mais dans le temps qu'ils examinoient l'état où il étoit, je remontai ſur mon Cheval & me ſauvai à toutes jambes ſans qu'ils euſſent pû remarquer que c'étoit moi, & je revins trouver *Reza*, qui m'attendoit, plus morte que vive. En entrant, je lui dis ſeulement de ſe raſſurer, qu'elle n'avoit plus rien à craindre. Elle me fit beaucoup de queſtions, auſquelles je ne répondis rien de précis, ne voulant pas encore lui confier mon ſecret; ce qu'elle n'a apris que depuis que je ſuis ſûr de ſa fidélité.

Cette mort fit beaucoup de bruit à l'armée. Mais on n'en pût jamais démêler la vérité, & cha-

cun en faiſoit une hiſtoire à ſa façon.

La Campagne finit peu de jours après, tout le monde ſe retira chez ſoi, & ce fut pour lors que le *Dey* vous mit à la place de celui que j'avois envoyé en l'autre monde.

Vous ſçavez que la paix ſe fit auſſi-tôt entre le *Dey* & *Tunis*, & que depuis cette année nous n'avons point été en guerre.

J'amenai *Reza*, que je mis dans mon Sérail, où elle a mérité d'occuper la place favorite, qui excita la jalouſie de ſes compagnes, dont une entr'autres que l'on nommoit *Bala* (qui s'étoit toûjours flâtée d'être la premiere,) entra dans un ſi furieux tranſport de rage contre moi, qu'elle corrompit un de mes Eſclaves Noirs & l'engagea de donner une Lettre au *Dey*, la premiere fois que j'irois à *Tripoly*, où j'avois coûtume de le mener avec moi.

Le *Dey* auſſi-tôt qu'il eut reçû cette Lettre, me fit apeller & me dit, qu'on lui avoit donné avis que c'étoit moi qui avoit aſſaſſiné le Bacha de *Miſta*, que j'euſſe à m'en laver, ou qu'il ſeroit obligé d'en faire Juſtice. J'étois perdu ſi je n'euſſe pas eu beaucoup de preſence d'eſprit; mais à l'inſtant, je lui répondis qu'il étoit malheureux pour moi d'être accuſé d'un crime dont ce Bacha avoit été ſeul capable; & lui fis le détail du rendez-vous qu'il m'avoit donné, où il avoit mené plus de monde qu'il ne m'avoit marqué, pour m'y faire aſſaſſiner, que j'ignorois comment il avoit été tué; mais qu'un homme auſſi violent qu'il étoit, avoit un ſi grand nombre d'ennemis, qu'il auroit été rare qu'il eût fini ſes jours autrement. Ce que je dis avec un ſi grand air d'ingenuité, que le *Dey* en parût ſatisfait, & me dit:

Je vois bien que l'on vous accuſe injuſtement ; pour vous récompenſer du ſoupçon que l'on avoit voulu me donner contre vous je vous fais Bacha de *Tega* à la place de celui qui vient de mourir. Mais comme vous avez des ennemis ſecrets, voyez ſi vous les reconnoîtrez à l'écriture, & me mit en même-temps une Lettre en main, où je reconnus le caractere de *Bala*.

Deux jours après je partis avec mes femmes & toute ma ſuite, pour venir prendre poſſeſſion de *Tega*, où en arrivant j'épiai *Bala*, pour découvrir quel étoit l'Eſclave qu'elle avoit chargé de cette Lettre pour le *Dey*, ce qui ne me fut pas difficile. Dès le premier ſoir qu'il l'aſſura s'être acquitté de ſa commiſſion, j'étois pour lors derriere une natte, où je me tenois caché, afin d'entendre leur premiere converſation, parce que

pendant tout le chemin j'avois toûjours pris la précaution d'occuper le Noir, de telle sorte qu'il n'avoit pû lui parler, me doutant que ce ne pouvoit être que lui ; mais dont je voulois être certain.

Si-tôt que j'eus tout entendu, je parus en leur presence ; en vain ils se jetterent à mes pieds pour implorer miséricorde. Je me crus obligé pour ma sûreté d'en faire un exemple capable d'intimider les traîtres. Je fis couper le poing à l'Esclave Noir, ensuite écorcher vif, & jetter au feu son corps tout sanglant. *Bala* me demanda en grace de périr de ma main ; mais elle étoit indigne de cette derniere faveur ; je l'a fis jetter dans une Loge où je tenois deux Lions enfermez, qui l'a déchirérent à l'instant.

J'étois dans une grande impatience que le Bacha eût fini son Histoire, ayant autre chose en tête

tête qui m'inquiétoit. Et mes allarmes augmentérent infiniment, quand je vis entrer un Noir, qui m'avertit que le *Dey* me demandoit. Je le ſuivis juſqu'au jardin, où je fus agréablement trompé, lorſque le *Dey* en m'abordant, me dit qu'il ſe ſouvenoit toûjours de mon habilité dans les jardins, & me demanda mon avis ſur un nouveau plan qu'il vouloit faire. En quoi je lui dis ce que je penſois, dont il parût content.

Nous touchions au moment de retourner à nos habitations, je ne voyois même nulle aparence de réüſſir, dans le deſſein de nous ſauver, quand mon *Allemand* s'aviſa d'un ſtratagême : il me demanda un de mes Diamans, je lui donnai la bague que j'avois au doigt, de la valeur de ſix mille livres au moins, qu'il mit au ſien, & me quitta, pour aller ſe promener ſur la place. Auſſi-tôt

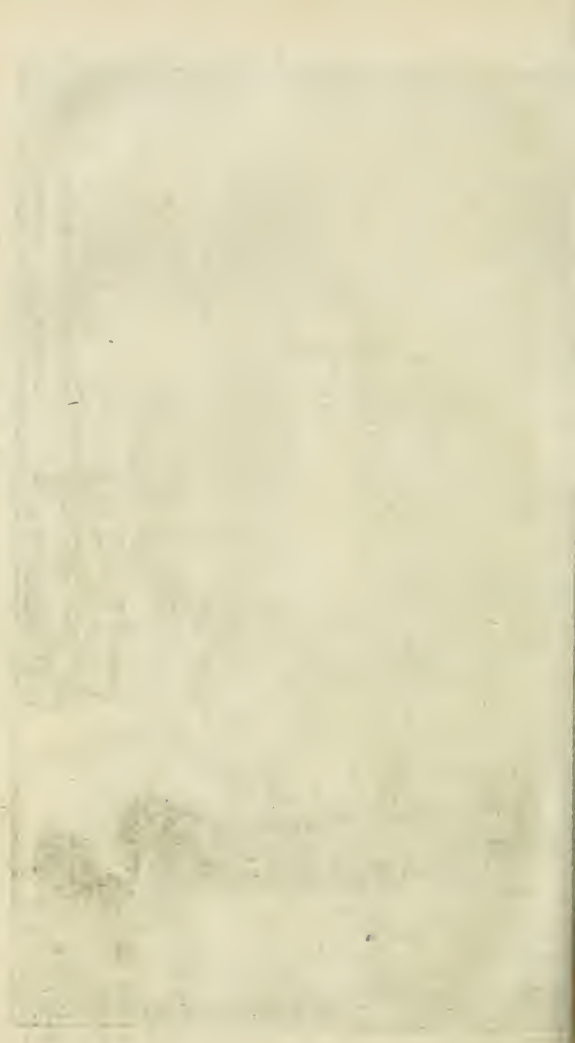
qu'il vit ce Patron de barque dont il avoit été reçû si brusquement quelques jours auparavant, il fit briller la bague & lui montra : Le Patron, selon toutes aparences, plus humain ce jour-là, s'aprocha de *l'Allemand*, en lui disant, est-ce-là la récompense que vous donnerez ? Et tiendrez-vous parole ? A ces mots, *l'Allemand* entra en matiére, & ils convinrent de tout, que le lendemain au soir, qui devoit être la veille de nôtre départ pour *Mista*, je ferois sortir du Sérail les femmes que je voulois faire sauver, que je les menerois chez lui, au lieu de les faire entrer chez moi, & qu'à minuit précis je me trouverois à sa porte, d'où il prendroit soin de nous conduire comme il seroit expédient, afin de ne trouver personne sur nôtre route qui pût nous faire échoüer dans nôtre entrepriſe.

Aussi-tôt que ce projet fut con-

clu, *l'Allemand* vint m'en donner avis; j'en reſſentis de la joïe, quoique néanmoins avec beaucoup d'inquiétude : mais pour m'y préparer, je dis à mon eſcorte d'aller nous attendre à un Bois qui eſt ſur le chemin à quatre lieuës de *Tripoly*, ſous prétexte que le *Dey* vouloit nous faire eſcorter juſques-là. Je pris congé du *Dey* & retirai du Sérail ma femme & *Clotilde*, afin, diſois-je, de partir, pendant la fraîcheur de la nuit. Je les menai chez moi, d'où je fis ſortir les Eſclaves & autres gens de ma ſuite, dans un Chariot, pour aller toûjours devant m'attendre avec l'eſcorte : Enfin je dis adieu au *Bacha* de *Tega*, qui vouloit abſolument m'accompagner, dont j'eus beaucoup de peine à me défaire. Et ſi-tôt que la nuit fut venuë, je conduiſis *Azery* & *Clotilde* chez le Patron, que j'y laiſſai ſeules juſqu'à minuit, que j'allai les joindre avec *l'Allemand*. Je

fus très-étonné de les trouver toutes deux presque nuës & cousuës chacune dans une sac. Ainsi que dans la Ville on a coûtume de mettre les corps morts qui ne sont pas de la lie du Peuple, pour les jetter à la Mer. Aussi-tôt que nous fûmes entrez le Patron nous fit aussi deshabiller en partie & mettre une *Saye* de grosse toile, comme sont vétus les Esclaves destinez à porter les cadavres : ensuite il nous noircit le visage & les mains avec une espéce de Pomade ; de sorte qu'il auroit été impossible de ne pas nous prendre pour des Noirs. J'avois eu soin de prendre tous mes Diamans, & tout mon or, dont j'en avois donné une partie à *l'Allemand*, afin de n'être point trop chargé, & en cet équipage nous sortons, moi chargé d'*Azery*, & *l'Allemand* chargé de *Clotilde*, ausquelles on avoit attaché à chacune un mor-

ornard del. J.B. Scotin Sculp.



ceau de charogne si puante, que nous en étions infectez. Nous arrivons à la barriere du Port, où aussi-tôt *l'Alcayde* qui y commandoit, en se bouchant le nez, cria : *ouvrez vîte, que cela ne nous donne la peste.* Nous montons dans un petit Bâteau & avançons en Mer, parce qu'il n'est pas permis de jetter les corps à la rade. Nous trouvâmes un Bâtiment vulgairement apellé *Tartane*, où l'on nous fit monter & entrer dans la Chambre du Capitaine, qui nous reçût très-gracieusement. On tira les Femmes de leur sac, à qui le Capitaine donna à chacune un assez méchant habit, aussi-bien qu'à *l'Allemand* & à moi, qui n'avions presque gardé que nos culottes. Ensuite nôtre Patron (à qui *l'Allemand* avoit mis le Diamant au doigt, avant que de partir) sous prétexte de ne point donner de soupçon & que l'on ne

courût point après nous, nous dit qu'il falloit qu'il nous quittat, que nous étions en bonnes mains, pour nous mener où nous voudrions aller, & que nous en ferions quites pour payer nôtre paſſage & nos habits, ayant ſeulement eu la précaution de prendre deux Noirs à nôtre place, à qui nous cédâmes nos ſacs de toile, afin qu'il rentrât dans le Port en pareil nombre & ſemblable équipage. Auſſi-tôt je retirai de ma poche un Diamant, qui valoit au moins mille écus, que j'offris à nôtre Capitaine, dont il parut joyeux, & nous partîmes avec un vent favorable & cinglâmes du côté de Malthe, pour aborder enſuite ſur les côtes d'Italie, qui étoit la route, diſoit nôtre Capitaine la plus ſûre, pour ne faire aucune mauvaiſe rencontre. Enfin nous voguâmes ſi heureuſement, qu'après avoir laiſſé Malthe à

l'Oueſt, au bout de quatre jours, il nous débarqua au Cap de *Paſſaro* en Sicile, où il ne voulut pas deſcendre, & ſe contenta de nous y faire mettre à terre, par le moyen d'un petit eſquif, où il nous fit monter, & prit congé de nous, fort ſatisfait en aparence.

Quand nous nous vîmes tous quatre hors de danger, après ce que j'avois éprouvé en Afrique, pendant près de vingt-deux ans, il eſt impoſſible de dépeindre la joye que nous faiſions paroître. Enfin me dit *Azery*, nous voilà de retour dans nôtre Patrie, & nous pourrons ſans crainte, rendre le Culte au vrai Dieu. Nous cherchâmes une Hôtellerie pour nous délaſſer, & prendre des meſures, afin d'achever nôtre route juſqu'en France, dont nous étions encore fort éloignez & nous regardions de tous côtez dans la Ville, lorſque charitablement un

Vieillard nous aborda ; lequel à l'aſpect de nos habits, nous dit, qu'aparemment nous étions des Eſclaves, que nous avions eu le bonheur de nous ſauver des fers, & qu'il nous rendroit tous les ſervices qui dépendroient de lui ; dont nous lui fîmes beaucoup de remerciemens & lui dîmes en peu de mots comment nous nous étions ſauvez de *Tripoly*, quoi que nous y fuſſions dans des poſtes diſtinguez ; mais que le deſir de mourir dans le centre de la Religion, nous avoit fait tout abandonner pour venir dans la Chrétienté, en quoi il nous donna des loüanges infinies & en parut ſi touché, qu'il ne voulut pas permettre que nous priſſions d'autre logement que ſa maiſon, où il nous mena.

Si-tôt que nous fûmes arrivez chez lui, je lui demandai à qui je pourrois m'adreſſer pour avoir des

habits plus propres que les nôtres, en attendant que nous eussions gagné la France, qui étoit nôtre Patrie; à quoi il me répondit, que cela ne seroit pas difficile; mais que ne voulant point demeurer en Sicile, il nous conseilloit de rester comme nous étions jusques en France, parce que cet habit-là, en dénotant que nous étions des Esclaves fugitifs, nous donneroit beaucoup de douceurs en Sicile, où ils en voyoient souvent de pareils: Et que d'ailleurs, comme nous avions du chemin à faire, nous en serions moins exposez aux attaques des voleurs sur les chemins; ce qui nous parut si raisonnable, que nous en tombâmes d'accord.

Le lendemain, nous le priâmes de nous enseigner, quel chemin nous prendrions pour gagner Marseille; A quoi il nous repliqua, que nous en avions deux; l'un

par terre, qui étoit d'aller passer par le *Phare de Messine*, Naples, & l'Italie, qui étoit le plus long; & l'autre infiniment plus court, en nous embarquant à Palerme, dans une Tartane ou Galere qui nous aborderoit à Marseille; mais il n'eût pas prononcé le nom de la Mer, que je sentis par tout mon corps un frissonnement; & lui répondis, que n'y eût-il que deux lieuës par Mer, & mille lieuës par Terre, je ne m'embarquerois de mes jours sur cet élément. *Prenez donc*, dit-il, *le chemin du Phare de Messine, je m'offre même de vous y faire conduire*, comme il le fit très-généreusement, n'ayant même rien voulu recevoir de moi, pour les trois jours que nous demeurâmes chez lui, où il nous logea & nourrit parfaitement bien.

La veille de nôtre départ après le soûper, que nous goûtions le

frais dans un petit Jardin qu'il avoit, où régnoit une terraſſe qui commandoit ſur la Mer, nous lui fîmes tous quatre le recit d'une partie de nos avantures, dont il parût étonné pluſieurs fois, par la ſingularité des événemens. Après-quoi, prenant la parole, il nous dit : quoique mes avantures ne ſoient pas de conſéquence, en comparaiſon des vôtres, je n'ai pas laiſſé d'être tourmenté avant que de goûter le repos dont je joüis preſentement.

Je ſuis homme de qualité, & des meilleures maiſons de cette Iſle ; mon pere avoit l'honneur de commander ici pour le Roi d'Eſpagne, nôtre Maître, après l'avoir long-tems ſervi dans ſes Troupes, à la tête d'un de ſes Régimens d'Infanterie pendant vingt-huit ans. Enorgueilli du poſte de mon pere, je m'imaginois, comme ſont tous les jeunes

gens, que toute la Ville devoit me céder, & que je faisois trop d'honneur à une fille quand je la regardois : Ainsi rempli d'amour propre, me promenant sur le Port un jour que l'on y faisoit quelques réparations, je vis une Dame avec une jeune Demoiselle qui étoit sa fille, auprès d'un jeune homme de la Ville, je crus que les aborder & en être bien reçû, seroient deux choses inséparables l'une de l'autre, je les saluë, & m'en aproche ; mais je fus bien étonné de les voir à l'instant rentrer chez elles par une porte de derriére, qui étoit peu éloignée de l'endroit où elles étoient ; & que le jeune homme m'abordant, me dit, qu'ordinairement les Cavaliers excitoient de troubler le plaisir des Dames ; mais lui ayant répondu que je leur faisois trop d'honneur : Il me repliqua, que selon toutes les aparences, suivant

ce qu'elles avoient fait, on pouvoit juger qu'elles n'étoient pas de ce sentiment, dont je me trouvai si piqué, que je mis l'épée à la main : il me reçût en très-brave homme ; mais la victoire me favorisa, je lui portai un coup d'épée dans le corps, dont il tomba ; je le crus mort, & ne songeai plus qu'à me sauver : en quoi je réüssis, à la faveur des Soldats de la Garnison qui prirent mon parti, écartérent la populace qui vouloit m'arrêter, & me conduisirent chez mon pere que j'affligeai infiniment par cette nouvelle, d'autant plus malheureuse, qu'on la faisoit passer pour un assassinat, & qu'on disoit que j'avois profité d'une chute qu'il avoit faite, le pied lui ayant manqué. C'étoit un jeune homme des meilleures Maisons de la Sicile, & les Dames que j'avois vûës, étoient sa mere, qui étoit veuve &

fa ſœur : Quoique le Cavalier ne fut pas mort, mon pere jugea à propos de m'éloigner de l'Iſle, afin d'avoir le tems d'accommoder cette affaire. Ainſi dès la même nuit, je pris ſecrettement le chemin de Palerme, où ſi-tôt que je fus arrivé, le Gouverneur des amis de mon pere, me fit embarquer ſur un Vaiſſeau qui partoit le même jour pour Gibraltar.

Nous paſſâmes l'Iſle de Corſe fort heureuſement ; mais le long des Côtes de Marſeille, comme il y avoit Guerre entre le Roi de France & le Roi d'Eſpagne, nôtre Maître, nous fûmes attaquez par des Galeres Françoiſes. Nous eſperions que le vent qui nous étoit favorable, nous tireroit d'affaires ; mais ces Galeres ayant fait feu ſur nous, le bruit du Canon fit ceſſer le vent, comme il eſt aſſez ordinaire dans la Méditerranée, & pendant le calme, qu'il

nous étoit impoſſible de manœuvrer, les Galéres ſe poſtant aux endroits d'où elles ne pouvoient être incommodées de nôtre Artillerie, nous percérent avec leur Canon, de maniére, qu'étant prêts de couler à fond, nous nous rendîmes priſonniers de Guerre. On nous fit tous monter ſur les Galeres, où en abordant, nous fûmes deshabillez ſuivant la coûtume, & menez enſuite dans les Priſons de Marſeille.

Dès le même jour, j'écrivis à mon pere le malheur qui nous étoit arrivé, dont je reçûs la réponſe en moins d'un mois, accompagnée d'une Lettre de Change aſſez conſidérable, & d'une Lettre pour le Gouverneur de la Ville, qui eût la bonté auſſi-tôt qu'il l'eût reçûë, de me faire ſortir, & de me donner la Ville pour Priſon, où je me prome-

nois ſans épée néanmoins, comme un priſonnier de Guerre.

J'allai remercier le Gouverneur, à qui je demandai permiſſion de lui rendre mes devoirs, ce qu'il m'accorda, & dont je m'acquittai ſi-tôt que je fus habillé : J'y joüois avec la compagnie, & même j'y mangeai pluſieurs fois, quand il arriva un malheur qui me fait encore trembler.

Le Gouverneur de Gibraltar, ſoit par caprice, ou autrement, avoit ſouffert que l'on aſſaſſinât à ſa porte ſix priſonniers François, pris ſur les Galeres de France, dont il y en avoit deux qui étoient des Officiers, & s'en étoit mocqué, lorſqu'on lui en avoit demandé juſtice. La France en fut ſi irritée, que le Miniſtre de cette Cour envoya un ordre du Roi, de faire pendre ſix priſonniers de ceux qui étoient à Marſeille, par droit de repreſailles ; de ſorte que

dans le tems que je ne ſongeois qu'à paſſer mon tems, un ſoir je fus arrêté dans ma chambre, & remis en priſon, où à l'inſtant, j'apris dequoi il étoit queſtion. Nous étions environquatre-vingt, qui dès le lendemain fûmes tous aſſemblez dans une grande Salle, où l'on nous fit tirer au Billet dans le chapeau du Major de la Ville, & je fus du nombre de ceux à qui il en échut un noir. On m'avertit que l'éxécution s'en feroit ſur les trois heures après midi. Je demandai à parler au Gouverneur, ce qui me fut refuſé, & l'on me donna un Confeſſeur pour ſonger ſérieuſement à ma conſcience. Il commença par me plaindre beaucoup, pour tâcher de me conſoler : mais lui ayant apris que j'étois Sicilien, & fils du Gouverneur de *Paſſaro*. Comment, reprit-il, d'un air étonné, vous êtes fils du *Signor*.....

à qui j'ai des obligations, que je n'oublierai jamais, puisqu'il m'a empêché de périr dans une injuste accusation que l'on fit contre moi il y a douze ans. Comme mes Parties adverses étoient très-puissantes à *Passaro*, je quittai la Ville, quoique j'en sois originaire, de crainte que l'on ne me suscitât quelque nouvelle affaire, dont je ne pourrois me tirer, & je suis venu ici à Marseille où je vis assez tranquillement, occupé à confesser les Galériens. Et aussi-tôt sans me rien dire davantage, recommanda aux Soldats de me garder jusques à son retour, qui arriva une heure après, qu'il apporta un ordre du Gouverneur, de suspendre mon éxécution, aussi-bien que celle des autres, & l'on nous remit en prison tous six ensemble dans la même chambre; où à peine fus-je arrivé, que cet Ecclesiastique me tirant à part,

me dit, qu'il venoit de parler au Gouverneur, & lui avoit apris que j'étois ſon neveu, à la mode de Bretagne, petit-fils du frere de ſa mere; ce qu'il ignoroit, & en avoit été ſi touché, que ſur l'heure il en avoit écrit en Cour, dont il lui avoit montré la Lettre qui portoit : *Qu'un mauvais Billet ayant échu à ſon neveu, il auroit crû devoir en donner avis auparavant que de le faire éxécuter; mais que malgré ſa douleur, préférant le ſervice du Roi, au ſang de ſa Famille, il attendoit un ordre précis pour s'y conformer à l'inſtant.*

Douze jours ſe paſſérent avant que de recevoir la réponſe de la Cour, pendant lequel tems il eſt aiſé de juger l'inquiétude dont j'étois continuellement agité. Je n'avois de conſolation, que par les viſites de cet Eccleſiaſtique qui me tenoit bonne compagnie,

& ne ceſſoit de me flâter d'eſperance : mais le douziéme jour, je vis entrer le Gouverneur, en criant : *Grace, Grace*, m'embraſſa les larmes aux yeux, & nous rendit nôtre liberté comme auparavant, à l'exception que j'allai loger chez lui, où je goûtois tous les agrémens de la vie, ce qui dura deux mois, pendant lequel tems il ménagea mon échange, qu'il m'aprit, en me mettant une épée à mon côté, & me dit, qu'il avoit reçû des nouvelles de mon pere, qui en attendant que mon affaire fut accommodée, puiſque j'étois en France, m'ordonnoit d'aller voir la Ville de Paris ; ce qui me fut confirmé par une ſemblable Lettre que mon Pere m'écrivoit, où je trouvai deux Lettres de Change, l'une pour faire mon voyage, dont M. le Gouverneur ſe chargea, après m'en avoir payé la valeur, & l'au-

tre ſur un Banquier de Paris.

Je ne reſtai que deux jours à Marſeille, enſuite je partis avec mon valet qui m'avoit toûjours ſuivi depuis *Paſſaro*. Je paſſai par Lion, & arrivant à Paris, j'allai loger près de la Place des Victoires, à un Hôtel garni, que mon Parent le Gouverneur de Marſeille m'avoit indiqué, ruë des Vieux Auguſtins.

J'y trouvai parfaitement d'honnêtes gens, qui par bonté pour un étranger, m'accompagnérent en pluſieurs endroits, pour me faire voir les beautez & les raretez de cette Ville. Un des plaiſirs qui étoit le plus de mon goût, étoit l'Opéra, j'y allois très-ſouvent. Un ſoir comme j'en ſortois, je vis deux Dames ſur les marches qui donnent dans la Place du Palais-Royal; l'une environ de trente-cinq ans, & l'autre de quinze : Elles me parurent fort em-

barraſſées de la nouvelle que leur vint dire leur Laquais, qu'une Charette en paſſant avoit rompu l'eſſieu de leur Caroſſe, dont le Cocher étoit parti pour en amener un autre. Je leur offris d'avoir l'honneur de les remener chez elles, ce qu'elles acceptérent après quelques complimens. Je les conduiſis dans les ruës Grenier & Lazare, où je donnai la main à la Dame pour la remettre dans ſon apartement, qui étoit très-bien meublé. J'y trouvai le Maître de la Maiſon, qui ayant apris le ſervice que j'avois rendu à ſa femme & à ſa fille, m'en fit beaucoup de remercimens, & me pria d'accepter ſon ſouper, dont je me deffendis peu, parce que j'avois été touché des charmes & de la douceur de *Lucie*, qui étoit la jeune fille. Sur les onze heures, le Maître de la maiſon nous quitta, & j'y reſtai juſqu'à minuit,

que je montai dans mon Caroſſe de remiſe que j'avois au mois, & m'en retournai chez moi. Dès le lendemain, je fus rendre viſite à ces Dames, ſuivant la permiſſion qui m'en avoit été donnée très-gracieuſement, ce que je continuois preſque tous les jours, leur propoſant très-ſouvent des parties de promenades, & les menant aux ſpectacles; après-quoi, j'y reſtois ordinairement à ſouper; d'où le Maître de la maiſon, comme je l'ai déja dit, ne manquoit jamais de ſortir de table à onze heures, parce que, diſoit la Dame, ſes affaires l'obligeant de ſe lever à cinq heures du matin, il étoit néceſſaire qu'il prit du repos.

Je paſſai une vie fort agréable avec ces Dames, pendant plus de trois mois, je m'étois déclaré à la jeune *Lucie*, pour un Amant qui avoit intention de l'épouſer,

j'en avois été bien reçû ; & à cette occaſion, ſa mere m'avoit aſſuré qu'elle lui donneroit vingt mille écus, en attendant la Succeſſion de ſon pere & d'elle, dont elle en auroit encore plus de deux fois autant, n'ayant qu'elle ſeule d'enfans, ſans compter ce qu'ils pourroient gagner dans la ſuite. Une ſeule choſe m'inquiétoit, c'étoit de pouvoir obtenir le conſentement de mon pere, qui après m'avoir mandé que mon affaire étoit accommodée, ne me permettoit plus que de demeurer un mois à Paris, & m'ordonnoit de retourner à *Paſſaro ;* mais le mois n'étoit pas encore expiré, que je reçûs nouvelle certaine de la mort de mon Pere, qui huit jours auparavant, en m'écrivant la derniére Lettre, m'avoit envoyé une Lettre de Change de mille écus, qu'il qualifioit de la derniére que je recevrois de lui. Je fus très-

très-fâché de sa perte, & ne m'en consolai, que dans l'espérance de posséder *Lucie* avec moins de difficulté. Je le dis à ma belle & à sa mere, qui m'en parurent charmées, ne leur demandant que la permission d'aller faire un voyage chez moi, qui ne seroit tout au plus que de quatre mois pour y ranger mes affaires : d'où je reviendrois, leur dis-je, pour devenir le plus heureux de tous les hommes ; d'autant plus que pour lors, j'aurois atteint l'âge de vingt-cinq ans, & que je serois mon maître pour me choisir une compagne.

Je soupai ce même soir chez le pere de *Lucie* ; & comme une soûpante de mon Carosse de remise s'étoit rompuë en venant chez ces Dames, j'avois dit à mon Cocher qu'il étoit inutile de m'en ramener un autre après le souper, qu'il n'y avoit pas assez loin pour

ne pas retourner chez moi à pied, que même cela ſerviroit à la digeſtion. Ainſi à minuit, je pris congé des Dames, & m'en revenois tout doucement avec mon valet, que je nommois *Maltois*, lorſque paſſant près de la Comédie Italienne, je fus arrêté par huit voleurs qui me foüillérent, me prirent ma Montre, une Tabatiére d'or, & environ ſix Loüis que j'avois dans ma bourſe, dont ils parurent ſi peu contens, qu'il y en eût qui dirent qu'il falloit me tuër; à quoi un de la compagnie s'opoſa ſi fortement, qu'ils ne me firent point d'autre mal, que de me voler

La voix de celui qui me ſauva la vie, ne laiſſa pas que de me fraper, & je m'imaginai y reconnoître celle du pere de ma maîtreſſe: J'en étois ſi occupé, qu'auſſi-tôt que je fus de retour dans ma chambre, je demandai à *Mal-*

tois mon valet, s'il n'avoit point aucune idée d'avoir entendu quelque part la voix de celui qui avoit empêché qu'on ne me tuât : Vous le connoissez mieux que moi, répondit-il, puisque c'est le pere de Mademoiselle *Lucie*. Vous savez bien, Monsieur, qu'il vous quitte tous les soirs à onze heures, il va changer d'habit, & sort un moment après, ce que j'ai remarqué plusieurs fois en vous attendant dans la cuisine, & j'ai reconnu non-seulement sa voix, *mais* son habit.

Nous parlions encore que *nous* entendîmes beaucoup de *bruit* dans la cour, c'étoit un *jeune* homme qui demeuroit dans le même Hôtel garni, que le Guet rapportoit blessé de deux coups d'épée, après avoir été volé auprès de Saint Eustache, & que les voleurs n'avoient pas eu le tems d'achever, par l'arrivée du Guet,

qu'ils avoient entendu qui leur avoit fait prendre la fuite.

Je passai dans la chambre du jeune homme, qui me fit le détail de son avanture, & à qui je contai la mienne, & nous tombâmes d'accord, suivant le nombre, la taille, & les habits des voleurs, que c'étoit la même bande dont nous avions été attaquez tous deux.

Si j'eusse été sage, j'en savois assez pour ne plus retourner chez *Lucie*; mais la prudence & l'amour vont rarement de compagnie. Ainsi je m'y rendis le lendemain aussi-tôt que j'eus dîné: Je n'y trouvai que les deux Dames à qui je contai mon malheur de la Ville, & leur dis que ce qui me consoloit, c'est que j'avois peu d'argent dans ma bourse, en ayant laissé la plus grande partie à l'endroit où je logeois. Elles me plaignirent infiniment,

en disant, qu'une autrefois elles ne souffriroient pas qu'à une heure indûë, je m'en retournasse ainsi seul avec un valet; que puisque j'avois un Carosse au mois, il falloit absolument qu'il me reconduisit tous les soirs. Je les remerciai beaucoup de leur attention, & je ne sçai comment la conversation s'étant tournée sur les Portraits, je dis que si Madame & Mademoiselle *Lucie* vouloient me le permettre, je ferois faire celui de ma belle accordée, pour l'emporter avec moi, & me consoler de son absence pendant mon voyage; A quoi la mere repartit, que dans les termes où nous en étions, on n'étoit pas en droit de me le refuser, & que justement on lui avoit aporté une boëte à Portrait qui pourroit me convenir. Aussi-tôt elle tire d'un Bureau une petite boëte d'or, que je reconnus parfaitement, pour l'a-

voir vuë plusieurs fois entre les mains de ce jeune homme qui avoit été assassiné & volé un instant après moi. Je ne fis nul semblant de la reconnoître, & leur dis seulement, qu'elle me convenoit, & que je l'achéterois le prix qu'on en voudroit. Pour lors, ne pouvant plus douter que je ne fusse dans un véritable coupe-gorge, & loüant en moi-même le Seigneur, de m'avoir préservé jusqu'alors, je feignis que j'avois des affaires, & leur dis adieu, jusqu'au lendemain : mais au sortir de cette maison, je me fis mener à la diligence de Lyon, où par bonheur je trouvai une place vacante pour le lendemain, que j'arrêtai.

Ensuite je revins chez moi, j'allai voir le pauvre blessé, qui me dit, que tous les Chirurgiens l'avoient assuré que ses blessures n'étoient pas dangereu-

ſes, & que dans peu, il ſeroit en état de ſortir. Je ne jugeai pas à propos de lui dire que je connoiſſois un de ſes aſſaſſins, je pris ſeulement congé de lui, pour un voyage que je feignis être obligé de faire à Verſailles : & dès le lendemain, ou pour mieux dire, dès la nuit même je partis avec *Maltois*, mon Valet, par la diligence qui me deſcendit à Lyon ; d'où par diverſes Voitures les plus promptes que je puis rencontrer, je me rendis ici, où je trouvai les biens de feu mon pere bien moins conſidérables que je ne penſois, ayant toûjours vécu honorablement, & dépenſé les bienfaits de ſon Roi, ſans en avoir jamais mis en bourſe un ſeul écu.

Peu de tems après mon retour, je trouvai dans une compagnie ce jeune homme nommé Valere, contre qui je m'étois battu, & que j'avois bleſſé ſur le Port. On

nous fit embraſſer, & nôtre réconciliation fut ſi parfaite, que nous liâmes enſemble une amitié des plus intimes, au point, que trois mois après, il me propoſa d'épouſer *Hortenſe* ſa ſœur. Elle eſt, me dit-il, fille de qualité, vertueuſe & douce; mais elle n'a pas de gros biens. Je lui répondis que cela me faiſoit trop d'honneur, pour ne le pas accepter avec joye. Auſſi-tôt il me mena chez ſa mere, à qui il dit mon intention: elle y conſentit auſſi-bien que *Hortenſe*. Il eſt inutile de vous raporter nos tendres converſations qui furent bien-tôt terminées par nôtre mariage, célébré quinze jours après nôtre premiére entrevûë, & qui dure encore un des plus heureux de ce Royaume. Pour Valere, mon beau-frere, touché du zéle de la Maiſon de Dieu, quelques inſtances que nous ayons pû faire, pour le dé-

tourner de son dessein, s'est engagé dans un Ordre Religieux, & nous a laissé le peu de biens qu'il avoit, dont cette Maison où vous êtes presentement, fait la meilleure partie. Nous n'avons eu que deux garçons, qui sont presentement au service de l'Empereur, contre les Turcs en Hongrie. Je suis seulement fâché que ma femme soit malade, & ne puisse profiter de vôtre compagnie; mais je lui dirai vos avantures, dont je suis persuadé qu'elle sera ravie de vous savoir hors du danger, & au moment de profiter des graces que Dieu vous a faites.

Le lendemain nous prîmes congé de nôtre généreux Hôte, qui se scandalisa même, lorsque nous lui demandâmes la permission de payer nôtre dépense; & de plus, il nous donna un guide pour nous conduire au *Phare de*

Meſſine ; d'où nous paſſâmes le trajet juſqu'à *Regio*, qui n'eſt pas à plus de cinq cens pas de *Regio*, où nous couchâmes. Nous prîmes nôtre route par *Naples*, & vîmes enſuite *Rome*, *Piſe*, *Gennes*. Et enfin, nous nous rendîmes à Marſeille, ſans avoir eu la curioſité de nous écarter de nôtre chemin, pour rien voir de particulier dans toutes les Villes que nous traverſions ; d'autant plus que nous étions tous dans un équipage qui nous auroit fait refuſer par tout où nous nous ſerions preſentez ; cela ſi vrai, que la plus grande de nos peines, étoit de trouver des guides ou des Voitures pour nous conduire, & même des Hôtelleries pour nous loger, étant ſouvent obligez de payer d'avance, tant nous paroiſſions pauvres & mépriſables.

Si-tôt que nous fûmes arrivez

à Marseille, je crus qu'il étoit tems de jetter nos guenilles, & je fis faire des habits pour nous quatre, propres; mais sans aucune magnificence, ni la moindre dorure. Nous y séjournâmes environ quinze jours, pendant lequel tems *Azery*, ma femme, s'informa de ce qu'étoit devenu un ancien Marchand, nommé *Fleury*, mort depuis long-tems, & qui avoit laissé deux filles en fort bas âge. Mais quelques perquisitions qu'elle en pût faire, personne ne les connoissoit, excepté un Vieillard, qui nous assura l'avoir connu pour un fort honnête homme; mais que l'on ignoroit ce qu'étoient devenuë sa Veuve & ses deux filles après sa mort, que même dans la Ville, on ne lui connoissoit plus aucuns parens; le dernier, qui étoit son neveu & du même nom, étant allé à Gennes depuis plus de dix ans, où il étoit établi.

Nous eussions bien souhaité de l'avoir sçû en passant par Gennes, où nous n'aurions pas manqué de lui rendre visite : Mais nous ne jugeâmes pas à propos de retourner sur nos pas, à quarante lieuës, pour une chose de si peu de conséquence. Ainsi nous partîmes de *Marseille*, & prîmes la route de *Lyon*, où à peine fûmes nous arrivez, que l'*Allemand*, nôtre Valet, trouva un Religieux des amis de feu Monsieur l'Abbé..... oncle de *Clotilde*, & qu'il avoit souvent vû chez lui.

Ce Religieux l'aborda pour lui demander des nouvelles de *Clotilde*, & fut ravi d'aprendre tout ce qui lui étoit arrivé, & qu'elle étoit presentement à *Lyon*. Aussi-tôt il se fit conduire à nôtre Hôtellerie pour la voir, où il écouta une seconde fois avec beaucoup d'attention les avantures de *Clotilde*, qui en faisant son recit, ne

pût s'empêcher d'y mêler *Azery* & moi, qu'elle apella toûjours le *Bacha* ; & comme je vis qu'il y prenoit plaisir, je pris la parole, & lui contai la vie de *Azery*, mon esclavage, & tout ce que j'avois fait depuis que j'avois quitté la maison paternelle, sans lui cacher même, que d'abord j'avois eu la foiblesse de me faire Protestant, ensuite Turc, & que sans la savante *Clotilde*, il y avoit beaucoup d'aparence que je serois resté dans mon aveuglement, jusqu'à la fin de mes jours, me trouvant fort heureux d'être *Bacha*, & de vivre à mon aise, après tout ce que j'avois souffert.

Vous devez voir, me dit-il, quelles obligations vous avez à Dieu, qui par sa grace, n'a pas voulu vous laisser croupir davantage dans vôtre aveuglement : Il vous tend les bras, c'est à vous presentement à revenir à lui, cha-

que moment que vous différerez, ſera un nouveau crime dont vous vous chargerez ; qu'attendez-vous à rentrer dans le giron de l'Egliſe, & vous mettre en état de faire pénitence ? J'en parlerai, ſi vous le ſouhaitez, à Monſeigneur nôtre Archevêque, à qui la conſolation de vous retirer tous du pouvoir du démon, cauſera une joye infinie. A l'inſtant nous nous ſentîmes tous attendris, & lui répondîmes unanimement, que nous en ſerions charmez.

Il nous quitta, & dès le lendemain matin, un Aumônier de Monſeigneur l'Archevêque vint nous avertir de nous rendre à ſon Palais ; à quoi nous obéïmes. Il nous reçût avec un viſage gracieux, & nous fit une exhortation des plus touchantes que j'aye jamais entenduë, qui nous fit pleurer en ſa preſence. Après-quoi, ſuivant ſes ordres, nous lui fîmes

encore le recit de ce qui nous étoit arrivé à tous quatre, dont il parût très-attendri, & ordonna à ce bon Religieux, qui étoit preſent, & qui lui avoit parlé de nous, de prendre le ſoin & la peine de nous inſtruire de ce qu'il falloit que nous ſçuſſions avant que de faire nôtre abjuration, qu'il remit à la quinzaine, pour la faire dans l'Egliſe de Saint Jean après les Vêpres.

Dès le lendemain ce Religieux voulût nous aprendre nôtre Catéchiſme ; mais il nous trouva ſi bien inſtruits, que pour lors s'adreſſant à *Clotilde*, il lui dit : Madame, je reconnois en cela vôtre capacité, & l'on doit ſavoir ſa Religion, quand on a vécu avec vous, & voulu profiter de vos leçons.

Nous attendîmes néanmoins le tems que Monſeigneur l'Archevêque nous avoit preſcrit, & à

jour nommé, nous fûmes conduits à l'Egliſe, où un célebre Prédicateur nous fit ſentir toute l'horreur de nôtre vie paſſée ; & ſi-tôt que ce Sermon fut achevé, nous allâmes tous quatre, nous jetter aux pieds de Monſeigneur l'Archevêque, où nous prononçâmes tout haut, nôtre abjuration, & fîmes publiquement nôtre Profeſſion de la foi Catholique, Apoſtolique & Romaine ; ce qui fut à peine fini, que Monſeigneur entonna le *Te Deum*. Après-quoi le même Prédicateur monta en Chaire, où il nous fit une exhortation conſolante, ſur le bonheur que nous avions d'être admis à faire pénitence de nos fautes paſſées, & de pouvoir eſperer que Dieu nous feroit miſéricorde, nous apellant pour lors, *ſes Freres* ; au lieu que dans le premier Sermon, il ne nous avoit qualifiez que du tître d'*Infidelles*.

A nôtre arrivée à l'Egliſe, nous avions trouvé toutes les ruës bordées d'une infinité de monde, l'Egliſe en étoit auſſi remplie ; & à nôtre retour, nous ne trouvâmes pas une moindre foule à nôtre paſſage.

Après cette premiére cérémonie, ce bon Religieux nous avertit en rentrant chez nous, de la part de Monſeigneur l'Archevêque, que nôtre mariage entre *Azery* & moi, étoit nul, & qu'il falloit le célébrer de nouveau avant que de pouvoir demeurer enſemble : qu'ainſi il avoit ordre de mener *Azery* & *Clotilde*, ſa compagne, dans une Communauté de filles, qui étoit ſituée auprès de nôtre Hôtellerie ; à quoi nous conſentîmes ſans aucune répugnance de part ni d'autre ; & dès le lendemain matin, on nous mena dans une Chapelle de l'Archevêché, où Monſeigneur

nous fit donner la *foi*, & nous maria, comme si nous ne l'eussions jamais été, puis nous renvoya ensuite chez nous, après nous avoir donné sa bénédiction.

Nous avions dessein de partir de Lyon deux ou trois jours après, & de continuër nôtre route; cependant comme la plus grande richesse que j'eusse, consistoit en diamans, je proposai à plusieurs Joüailliers de me les acheter, & leur donnai rendez-vous chez moi, pour les éxaminer & convenir ensemble du prix qu'ils m'en donneroient.

En passant dans la Place des Terreaux, je vis une multitude de peuple autour d'un vendeur d'Orvietan, qui étoit à Cheval, homme de plus de cinquante-cinq ans, ayant à ses côtez, une femme d'environ le même âge, une d'environ seize à dix-sept ans, & deux Valets, tous à cheval. La curiosité

m'en fit aprocher. A peine jettai-je les yeux sur les deux plus vieux que l'air de leur visage me frapa, comme de gens que je connoissois. J'en aprochai de plus près, & leur ton de voix me fit encore une impression plus forte; enfin à force de les éxaminer & de renouveller mes anciennes idées, je me rapellai que c'étoit ma Bellemere, & le Chevalier, son prétendu cousin, qui avoit été cause que j'étois sorti de chez mon Pere. J'attendis l'heure qu'ils se retiroient à leur Auberge, où je les suivis, & demandai à leur parler. On me fit entrer dans une espéce de Salle basse, où le Charlatan & sa Femme vinrent à moi, d'un air riant, en me demandant s'ils seroient assez heureux pour me rendre quelque service, & si j'avois quelque maladie? Non, Madame, répondis-je, en adressant la parole à la femme; mais je suis éton-

né que vous ne me reconnoissiez pas l'un ou l'autre. Il est vrai qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes vûs & que j'ai essuyé tant de fatigues que j'en dois être beaucoup changé, outre qu'à peine avois-je treize ans, quand je vous quittai chez feu mon pere Monsieur.....

Mon discours ne fut pas fini, que je leur vis changer cet air gracieux qu'ils avoient eu en m'abordant. Ils me dirent qu'ils ne me connoissoient point, ne sçavoient rien du tout de ce que je leur disois, & fort incivilement me quitterent tous les deux. Je me repentis pour lors de les avoir abordez & m'en revins à mon Auberge conter à ma femme ce que j'avois fait.

Le lendemain, les Joüailliers vinrent éxaminer mes Diamans, qui étoient fort défectueux à leur compte; mais enfin, après avoir écouté tous leurs discours, je tins fer-

me, & j'en eus soixante & dix-huit mille livres, payez comptant, suivant nôtre marché, qui avec vingt-cinq mille livres que j'avois encore en mêmes espéces, me faisoient plus de cent mille livres, qui n'occupoient pas une grande place, & par conséquent plus facile à transporter dans le voyage que nous avions intention de continuër.

Si-tôt que les Joüailliers furent sortis, j'en fis de même pour aller trouver un Marchand de Chevaux, chez qui j'en avois vû deux que je voulois acheter, pour les mettre à un petit Fourgon, dont j'avois déja fait acquisition, où les deux femmes & moi devions monter, conduits par *l'Allemand* nôtre Valet.

Je ne trouvai point le Marchand de Chevaux. Sa Femme me dit qu'il ne reviendroit qu'à la nuit. Ainsi à l'attendant j'allai me

promener hors la Ville, le long de la Saone. Je m'étois assis au pied d'un Arbre, lorsque je vis fondre sur moi le vendeur d'Orvietan avec ses deux Valets, tous trois l'épée à la main. Ils étoient venus si doucement pour me surprendre, qu'avant que je me fusse relevé, ils m'avoient déja donné deux coups d'épée, & m'auroient achevé, sans l'arrivée de plusieurs Cavaliers, qui ayant vû cette action, coururent à mon secours à toutes jambes. Par malheur pour mes Assassins, c'étoit une Brigade d'Archers du Grand Prevôt, qui n'eurent pas beaucoup de difficulté à arrêter ces trois Scélerats, qu'ils liérent à la queuë de leurs Chevaux. Et comme je ne pouvois marcher par la grande perte de sang que j'avois faite, ils firent venir un brancard, sur lequel on me porta chez le premier Chirurgien, qui se trouva

dans la Ville, où je fus panſé, & qui m'aſſura que mes bleſſures ne ſeroient point dangereuſes. Un des coups étant dans le côté gauche, avoit gliſſé le long des côtes ſans être entré dans le cofre, & l'autre dans la cuiſſe, qu'il avoit percée, à la vérité; mais dans un endroit où il n'y avoit aucun péril. Si-tôt que le premier apareil eut été mis, on me porta chez moi où il eſt facile à juger que l'effroi fut très-grand, & je puis dire preſque égal, entre *Azery* & *Clotilde*, qui furent néanmoins un peu calmées, par l'aſſurance qu'on leur donna, qu'il n'y avoit rien à craindre & que j'en ſerois bientôt guéri.

Le lendemain matin, arriva un homme en robe, qui ſe fit annoncer en qualité de Commiſſaire; qui me dit qu'il venoit pour recevoir ma plainte & me porter Partie contre mes Aſſaſſins, qui ſe-

roient punis à la rigueur, & que j'obtiendrois des dommages & intérêts contr'eux, dont je ſerois à coup ſûr payé, puiſqu'on leur avoit trouvé des Chevaux & des malles remplies de hardes & de bijoux, qui excéderoient de beaucoup les frais de Juſtice, qui ſeroient les ſeules dettes privilégiées qui paſſeroient avant moi. Il fut très-mortifié de voir que ſon éloquence ne m'avoit point perſuadé, & que je lui répondis, que de tout mon cœur je leur pardonnois, & ne voulois faire périr perſonne pour avoir de l'argent. *Mais*, repliqua-t'il, *ils n'en ſeront pas moins punis à la Requête du Procureur du Roi, & c'eſt mon zele pour vôtre ſeul intérêt, qui me fait vous donner cet avis. Je vous en ſuis obligé*, lui dis-je, *mais abſolument je ne ferai point de Plainte.* Ainſi voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, il ſe retira.

La

La nuit étant venuë, on m'avertit qu'une Dame & une jeune Demoiſelle, qui n'avoient pas voulu dire leur nom, ſouhaitoient de me parler ; elles entrérent. Mais quel fut mon étonnement, lorſque je les reconnus pour ma Belle-mere & ſa fille, qui ſe jettérent à genoux devant mon lit, fondant tous deux en larmes. Je les priai de s'aſſeoir ; mais, ma Belle-mere me dit, nous ſçavons, Monſieur, les obligations que ma fille & moi vous avons, de n'avoir point voulu vous rendre Partie contre mon Mari & le Pere de cette pauvre malheureuſe, après l'horrible action qu'il a faite. Il faut avoir un cœur auſſi généreux que le vôtre & ſortir d'un ſang auſſi pur & auſſi noble que vous, pour en agir avec autant de grandeur d'ame, & c'eſt dans cette confiance que nous ſommes venus nous jetter à vos pieds, implorer vôtre miſericor-

de & vous ſuplier de nous ſauver des horreurs de la priſon ; nous ſçavons que l'on nous cherche de tous côtez, quoi que nous ne ſoyons pas coupables de vôtre Aſſaſſinat, & qu'il n'eſt rien que je n'aye fait pour en détourner *Garbé* mon Mari, quand il m'a découvert ſon deſſein, néanmoins ſi vous ſouhaitez pour vôtre ſatisfaction, que nous ſoyons punies, ordonnez-nous vous même de nous rendre priſonnieres, vous ſerez à l'inſtant obéï ; mais auparavant que de prononcer mon Arrêt, faites, je vous prie, attention, que dans vôtre jeuneſſe, vous m'avez fait l'honneur de m'apeller vôtre Mere.

La poſture humiliante où je la voyois, me toucha de telle ſorte, que je lui repliquai : Madame, il me ſuffit que vous ayez été la Femme de mon Pere, pour ſauver vos jours, quand il dépen-

dra de moi. Vous n'êtes point criminelles, dites-vous ; mais le fussiez-vous, je l'oublierois, sitôt que vous en seriez repentantes. Restez ici, j'y consens, la Justice ne s'avisera jamais de vous y venir chercher, & pour lors la prenant par la main, je l'a fis asseoir à côté de mon lit.

Azery & *Clotilde*, emmenérent la jeune fille dans une autre Chambre, & cependant, je priai cette Dame *Garbé* de m'aprendre ce qui lui étoit arrivé, & à mon Pere, depuis qu'elle l'avoit quitté, à l'occasion d'une quérelle que *Garbé* avoit eu contre mon Pere, où *Garbé* avoit été blessé ; ce que j'avois apris à *Peronne*.

Je ne m'excuserai point, dit-elle, & quand je n'aurois pas été coupable, il me devoit suffire que *Garbé* causât du soupçon à mon Mari, pour cesser de le voir davantage. J'eus l'imprudence & la

lâcheté de me joindre à *Garbé*, pour accuſer vôtre Pere de l'avoir aſſaſſiné, & lui demandai une ſéparation de corps & de biens ; ſous prétexte de mauvais traitemens, que je prétendois en avoir reçûs. Mon Pere même dont je ſurpris la bonté, eut la foibleſſe de me recevoir chez lui & de me ſecourir dans mon Procès, au lieu de me renvoyer chez mon Mari.

Les Procès, & ſur tout les Criminels, ſont d'une dépenſe infinie ; l'expérience du nôtre ne me l'a que trop apris. Nous perdîmes en tous les Chefs ; mon Pere s'y trouva ruïné, dont il eſt mort de chagrin, & je fus obligée de me cacher avec *Garbé*, qui eſt le nom qu'il a changé contre le ſien, qui étoit comme vous ſçavez, le Chevalier de *Mador*, nom illuſtre, mais qui ne lui apartenoit point, comme je l'ai appris depuis, n'étant que le fils d'un malheureux Matelot de la Rochelle.

Nous partîmes enſemble, *Garbé* & moi. Nous tirâmes d'abord du côté de la Bretagne, où le peu d'argent que nous avions nous ayant manqué, nous nous mîmes en ſervice chez un Préſident au Parlement de Rennes, très-riche; lui en qualité d'Ecuyer & moi comme Gouvernante du fils de la Maiſon. Ce fut-là que peu de mois après j'apris la mort de mon Mari, oberé de dettes & dont les Créanciers s'étoient emparez de tout le bien, même de ſon vivant.

Nôtre ſort étoit aſſez doux, & nous en joüîmes tranquillement, l'eſpace de quinze ans que nous avons demeuré chez Monſieur le Préſident, qui ayant perdu ſon Epouſe, avoit tant de confiance en nous, que depuis ſix ans il m'avoit donné le ſoin de toute ſa Maiſon, & avoit mis *Garbé* auprès de ſon fils, en qualité de Gouverneur, depuis qu'il l'avoit mis au Colége.

Ce jeune Seigneur, à l'âge de dix-huit ans, après avoir fait tous ſes éxercices & étant de retour chez ſon Pere, s'aviſa par malheur pour nous, de devenir amoureux d'une jeune Comédienne, qui étoit pour lors à Rennes. *Garbé* pour faire mieux ſa cour à ſon jeune Maître, eût l'imprudence d'y donner les mains & de lui ménager même des rendez-vous; mais par malheur, c'étoit une petite coquine en mauvaiſe ſanté, qui en fit part au jeune homme, qui négligea ſon incommodité dans les commencemens & l'irrita avec tant de violence, qu'il falut donner avis à Monſieur le Préſident, qu'il étoit abſolument néceſſaire de mettre ſon fils dans le grand remede, dont il fut ſi outré, qu'après avoir fait à *Garbé* les reproches les plus vifs, ſur ſon peu de ſoin, il le mit dehors de chez lui & m'ordonna de ſuivre mon Mari.

Au ſortir de la Maiſon du Préſident, nous voulûmes chercher fortune en Normandie, ayant environ deux mille écus d'argent que nous avions ménagez. Mais à nôtre abord à Dieppe, je m'aperçûs que j'étois enceinte, dont je me trouvai ſi incommodée, que j'étois hors d'état de rien entreprendre. Nous attendîmes le retour de ma ſanté, qui n'arriva que ſix mois après, lorſque ma fille *Liſette* que vous venés de voir, eut reçû la naiſſance; & pour lors *Garbé* me dit, qu'on lui avoit offert un emploi, pour tenir les Comptes d'un riche Négociant, ce qui nous feroit vivre à nôtre aiſe, où il entra auſſi-tôt & d'où nous ſommes ſortis, après y avoir reſté neuf ans, à cauſe de la caiſſe, qui fut volée, dont *Garbé* fut injuſtement accuſé & mis priſonnier, où il demeura deux ans & demi; ce qui nous rüi-

na, nous ayant fait tout dépenſer ce que nous pouvions avoir amaſſé, au ſortir de la Priſon. Ne ſçachant de quel côté donner de la tête, *Garbé* s'aviſa de faire le vendeur d'Orvietan, qui eſt un excellent Métier, où l'on profite infiniment de la ſimplicité des Peuples, à qui l'on donne des Poudres & des Herbes, qui n'ont ni force ni vertu, pour les guérir de tous maux. Il ſuffit ſeulement d'être hardi à promettre gueriſon des maladies, & parler avantageuſement de ſoi, en racontant des Cures merveilleuſes que l'on ajuſte à ſon gré, & que l'on aſſure être arrivées à des perſonnes de qualité. Il eſt vrai qu'il faut abſolument avoir de l'Orvietan, qui n'eſt pas une choſe difficile à faire venir de Paris, afin d'en guerir les Beſtiaux qui ont pris du venin; mais à la faveur de ce bon remede tout le reſte paſſe.

Depuis près de quatre ans, nous avons ainſi parcouru toutes les Provinces de France. En paſſant à la Rochelle il y a deux ans, que jamais ſurpriſe ne fut égale à la mienne, lorſque je vis un Matelot venir embraſſer *Garbé* & l'apeller ſon frere, je croyois rêver; mais je n'en fus que trop certaine par l'arrivée de toute ſa famille. Il ne pût me déſavoüer ce que je voyois, dont je penſai mourir de douleur dans une maladie que mon chagrin me cauſa, & *Garbé* m'anonça, quand nous fûmes prêts de partir, qu'ayant été friponné pluſieurs fois par ſes valets, il avoit réſolu de prendre à leur place ſes deux neveux, qui néanmoins ne ſe diroient point ſes Parens, leſquels ſont ces deux valets qui ſont en priſon avec lui.

Au ſortir de la Rochelle nous paſſâmes en Languedoc & en Provence, faiſant toûjours le même

métier ; une chose entr'autres m'inquiétoit, c'est que depuis que nous avions pour valets les deux neveux de *Garbé*, lorsque nous étions arrivez dans une Ville ou dans un Bourg, ils me laissoient souvent seule avec ma fille dans une Hôtellerie, sortoient le soir & ne revenoient quelquefois qu'à la pointe du jour. Je remarquai encore qu'aussi-tôt qu'ils avoient fait une promenade nocturne, nous décampions dès le lendemain matin ; mais je ne puis dire où ils alloient ni ce qu'ils faisoient ; enfin, il y a trois jours que nous sommes arrivez ici pour nôtre malheur, comme vous sçavez.

Mais, lui dis-je, il me semble que vous ne m'avez point parlé de vôtre mariage avec *Garbé*, soyez de bonne foi, êtes-vous mariez ? A l'instant je la vis pleurer, & l'ayant pressée plus fortement, elle m'avoüa qu'ils s'étoient

donnez la foi, mais qu'ils n'avoient point passé de Contrat. Je vous entends, lui repliquai-je, brisons là-dessus. *Garbé* & ses deux neveux sont trois scelerats & trois voleurs, qui sans doute recevront ici le juste châtiment de leurs crimes. Si vous voulez nous suivre avec vôtre fille, & abandonner un malheureux qui vous a séduite, & avec qui vous viviez dans une débauche affreuse, j'y consens. A l'instant elle se jetta à genoux en acceptant ma proposition avec une si grande démonstration de joye, que je crûs son repentir sincere, comme depuis j'ai reconnu qu'il l'étoit. J'appellai *Azery* qui r'entra dans ma Chambre avec *Clotilde*, & je leur fis part que cette Dame & sa fille, qu'elles ne connoissoient point, demeureroient avec nous & nous suivroient.

Mes blessures furent gueries en moins d'un mois, dont les Chi-

rurgiens ne pouvoient se lasser de marquer leur étonnement, & je me trouvai en état de partir quoique ma cuisse blessée fut encore foible, me servant d'une canne pour marcher; mais avant que de nous mettre en chemin, je jugeai à propos d'instruire ma femme & *Clotilde*, de toute l'histoire de la femme & de la fille que nous emmenions, en quoi elles m'aplaudirent infiniment, de la tirer du malheur où elles étoient, qui sans mon secours, seroit devenu encore plus affreux, & me promirent de ne leur en jamais parler.

Ce qui nous fit partir encore plûtôt, fût que j'apris que *Garbé* & ses deux neveux, avoient été confrontez dans la Prison à deux autres assassins, qui leur avoient soûtenu qu'ils étoient complices d'un vol & assassinat commis il y avoit deux mois, auprès de *Vienne*; ainsi je crûs qu'il falloit nous é-

loigner avant qu'ils fûſſent executez.

Nous montâmes tous cinq dans mon Fourgon & prîmes la route de Bourges, où nous arrivâmes quatre jours après. Je fûs loger à la Porte *d'Avron*, afin d'être plus à portée de ſçavoir des nouvelles de Madame de *Sainte-Marthe*, dont la Terre étoit de ce côté-là, & par ſon moyen, aprendre ce qu'étoit devenu le fils de *Clotilde*, que cette Dame avoit eu la bonté de garder chez elle.

Par bonheur, un jour que *Clotilde* entendoit la Meſſe à Saint Etienne, elle y trouva Madame de *Sainte-Marthe*, qui fut très-étonnée de la rencontrer, & encore plus après que *Clotilde* lui eût fait le recit de ſes avantures. Cette Dame parut avoir une ſi grande envie de nous voir, que *Clotilde* nous l'amena.

Dans la converſation, je m'ap-

perçûs qu'elle étoit fort curieuſe d'aprendre de moi-même ce qui m'étoit arrivé, en quoi je la ſatisfis de mon mieux; & enſuite elle nous aprit que le fils de *Clotilde* s'étoit mis dans un Convent de Religieux à huit lieuës de Bourges, où depuis ſix mois il avoit fait Profeſſion, ainſi qu'elle l'avoit déja dit à *Clotilde*, qui dès le même jour fit partir un exprès pour aprendre à ſon fils qu'elle étoit à Bourges & ſouhaiteroit de le voir, s'il pouvoit obtenir la permiſſion d'y venir, ſinon qu'elle iroit le trouver dans ſon Monaſtere; mais dès le lendemain au ſoir nous le vîmes arriver, dont nous fûmes très-ſatisfaits, tant de ſa capacité que de la douceur de ſon eſprit. Il ne pût demeurer que deux jours avec nous, qui étant expirez, il nous quitta pour retourner à ſon Convent.

Pendant nôtre ſéjour à Bourges, la jeune *Lizette*, fille de ma belle-

mere & très-jolie, me fût demandée en mariage par un Marchand de la Ville, homme veuf qui paroiſſoit à ſon aiſe, & avoit deux enfans de ſon premier mariage. J'en parlai à la mere, & lui dis que je lui donnerois deux mille écus, dont elle me remercia, en diſant que mes bien-faits me rendoient le maître de diſpoſer de ſa fille, & qu'elle feroit toûjours gloire de ſe conformer à mes volontez. Ainſi nous appellâmes *Lizette*, à qui j'anonçai ce Mariage; mais la jeune fille, au lieu d'y conſentir, comme je m'y attendois, ſe jetta à mes pieds & m'embraſſant les genoux, me dit en pleurant que toute ſon ambition étoit de me ſuivre, qu'il falloit une Servante à ma femme, & qu'elle lui en ſerviroit plûtôt que de nous quitter, que néanmoins elle obéïroit à mes ordres ſi je le ſouhaitois; mais qu'elle me prioit de ne point con-

traindre ſon inclination, je fus touché de ſon attachement pour nous, & je crûs qu'elle pourroit changer de ſentimens en nous donnant un peu de patience, & laiſſant à ce Marchand l'entrée libre de la Maiſon, après l'avoir averti que la mere & moi y donnions nôtre conſentement; mais que c'étoit à lui d'obtenir par ces complaiſances celui de la jeune fille, que nous ne voulions point contraindre. Le Marchand qui en étoit éperdûëment amoureux, n'omit rien pour s'en faire aimer; mais inutilement elle refuſa juſqu'aux moindres preſens qu'il voulut lui faire, ne voulut jamais accepter aucune partie de plaiſir avec lui, ni même ſouffrir qu'il lui parlât une ſeule fois en particulier; de telle ſorte que voiant la répugnance invincible de la jeune fille, je le priai le plus honnêtement qu'il me fut poſſible de ceſſer ſes viſites, dont il me

parut très-mortifié ; mais à quoi il fut contraint d'obéïr.

Quand cet amant fut congedié, je fis venir *Lisette*, & lui dis, que nous étions très-reconnoissans de son attachement pour nous ; mais qu'absolument je ne souffrirois jamais qu'elle fut nôtre Servante ; ainsi que n'aiant pas voulu épouser celui que je lui avois proposé, ce qui auroit été son avantage & celui de sa mere qui seroit demeurée avec eux, je lui donnois le choix ou de renouër ce mariage, ou de ce faire Religieuse. La petite fille répandit beaucoup de pleurs, & alla s'enfermer sans vouloir prendre aucune nouriture du reste de la journée jusqu'au lendemain qu'elle vint nous déclarer qu'elle acceptoit le Convent.

Aussi-tôt nous nous informâmes d'un bon Ecclesiastique que nous avions connu par hazard & qui venoit très-souvent nous ren-

dre visite, où nous pourions en trouver un qui se contentât de mil écus que l'on donneroit à *Lisette*; ce qui ne fut pas dificile à découvrir dans la Province, & dont il se chargea du soin de faire les compositions les plus avantageuses pour la jeune fille. Enfin au bout de quinze jours nous la conduisîmes dans un Convent, éloigné de la Ville d'environ une journée, où nous réglâmes toutes les conventions, non-seulement pour elle, qui y devoit faire Profession, comme il arriva l'année suivante, mais aussi pour sa mere, que l'on s'engagea de nourir & entrerenir le reste de sa vie, moyennant deux mille écus pour le tout, que je déposai entre les mains de ce bon Ecclesiastique, avec cinq cens livres de plus pour les menus frais, dont il s'est aquité dans la derniere exactitude. Aussi-tôt au lieu de retourner à Bourges nous prîmes le

chemin de Paris dans nôtre voiture ordinaire, où nous arrivâmes sans aucun accident.

Je pris un logement dans le Fauxbourg Saint Jaques, ne voulant pas demeurer parmi le cahos & le tumulte de cette grande Ville, afin de songer plus en repos à réparer par la Penitence les maux infinis de ma vie passée.

Il me restoit environ 90000. liv. que je plaçai en Contrats, afin de vivre du revenu & de soûtenir mon ménage, qui consistoit en ma femme que je nommai toûjours *Azery*, *Clotilde*, l'*Allemand* nôtre valet, & une vieille Servante.

Tous les soirs *Clotilde* nous instruisoit, & par maniere d'entretien, nous faisoit quelquefois des Exhortations, où elle nous découvroit, d'une maniere si touchante, l'horreur de nôtre vie passée, les graces de la Providence sur nous, & l'indispensable obligation où

nous étions d'en faire pénitence, qu'elle nous tiroit les larmes des yeux.

Nous reſtâmes neanmoins dans cette ſituation encore plus de quatre ans, juſqu'à un jour que l'aprés-midi nous promenant tous trois dans les champs derriere les Capucins, nous vîmes un orage affreux ſe former, & n'ayant pas le temps de regagner nôtre demeure, nous nous mîmes à l'abri dans une petite Maiſon ſur le bord du grand Chemin, d'où un moment aprés, nous fûmes témoins du cruel accident d'un pauvre malheureux Chartier, qui fut tué devant nos yeux d'un coup de Tonnerre, dont nous fûmes ſi troublez, que nous nous regardâmes ſans rien dire, & ſortîmes de la Maiſon dans le même ſilence, aprés que l'orage fut paſſé.

Etant de retour au Logis, & après nous être mis à Table, ſans avoir pû manger, *Azery* me dit : Je ne ſçai ſi vous avez fait attention à la bonté de Dieu ; que l'exemple funeſte de ce pauvre malheureux a retracée dans mon ame. Nous avons mené une vie horrible aux yeux du Créateur, cependant il nous en a retirez par des voyes que nous n'euſſions jamais pû prévoir ni eſpérer. Et quel eſt le fruit de ſa grace ? Nous qui dévrions être continuellement à gémir, nous menons une vie molle & ſenſuelle, rien ne nous manque, dans le temps que nous voyons un pauvre malheureux, (à coup ſûr, bien moins criminel que nous,) périr à nos yeux, ſans avoir le temps de ſe reconnoître. C'eſt un avertiſſement de faire pénitence, que le Tout-Puiſſant

nous donne ; profitons-en, si nous sommes véritablement Chrétiens.

Je lui demandai ce qu'elle pensoit que nous dûssions faire, que j'étois déterminé à suivre en tout ce qu'elle me conseilleroit. A quoi elle répondit à l'instant ; je pense que malgré nôtre union légitime, puisqu'à présent nous sommes véritablement mariez, nous devons nous retirer chacun séparément, afin de ne penser qu'à travailler pour l'éternité ; nôtre séparation en sera le premier sacrifice, d'autant plus méritoire que nous nous ferons de violence à le faire. J'y consens, lui repliquai-je, & j'y travaillerai dès demain ; comme je fis si utilement, que peu de jours après nous nous séparâmes. *Azery* & *Clotilde* entrérent dans une Communauté de Filles, & moi avec l'*Allemand* dans une Communauté d'Hommes ; où moyennant une somme que nous

avons donnée en entrant on s'eſt obligé de nous nourrir & loger toute nôtre vie. Et du reſte de mon bien, j'en ai fait trois parts égales, que j'ai miſes en rentes viageres ſur la tête de *Azery*, celle de *Clotilde* & la mienne, ſans compter une petite part, qui eſt ſur la tête de l'*Allemand*, & nous vivons ainſi depuis pluſieurs années, ne nous voyant qu'une ou deux fois l'an, que je vais à la Communauté d'*Azery*, où j'apprends toûjours avec édification, qu'elle, auſſi-bien que ſa compagne *Clotilde*, ſe privent de tout, pour donner leur revenu aux pauvres, & que dans leur Maiſon, elles ſont dans une haute réputation de vertu, que je ſerois heureux de pouvoir imiter, puiſque je ſuis le plus criminel de tous.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE PHILOPE.

MONSIEUR de ***, sous le nom de Philope, au lieu de son veritable nom de Famille, puisque c'est ainsi qu'il s'est nommé lui-même dans les Mémoires de sa vie, après sa retraite, crût ne pouvoir se livrer trop à la penitence, pour expier, disoit-il, les dérangemens de sa jeunesse, & les excès où son peu de foi & des passions trop violentes l'avoient plongé. Non-seulement il voulut suivre les régles de la Maison où il s'étoit retiré, tant dans les exercices journaliers que par sa présence, a tous les Offices, qui à peine étoient-ils finis, qu'on le voyoit rester en

en Méditation aux pieds des Autels, à moins que quelque œuvre de charité ne le forçât de sortir pour aller visiter les pauvres & les malades, qui avoient besoin de son secours ; à qui il distribuoit non-seulement de l'argent, mais jusques à son linge & ses habits, quand il ne lui restoit rien autre chose à leur donner.

Retiré la nuit dans sa Chambre, il en passoit une bonne partie en pleurs devant un Crucifix, & les heures qu'il étoit forcé de donner au sommeil, il se jettoit sur un méchant lit, formé d'un Matelas des plus minces & d'une Paillasse.

Ses conversations édifioient toute la Maison, & lorsque par complaisance il étoit quelquefois obligé de raconter quelques-unes des avantures de sa vie passée, on voyoit les larmes couler de ses yeux, quelques efforts qu'il fit

pour l'en empêcher ; ce qui fut cauſe que ſes amis prirent la réſolution de ne lui en plus rien demander.

Tous les trois mois reguliérement, il alloit rendre viſite à ſa femme, & en revenoit ſi touché, qu'il n'en parloit qu'avec admiration, & ſur tout ne pouvoit ſe laſſer de faire l'éloge des vertus de ..... ſa Compagne, qu'il appelloit ſon Ange-Gardien ; lui ayant, diſoit-il, l'obligation de l'avoir fait revenir de ſes égaremens & fait revivre en lui la grace de ſon Bâtême.

Après trois ans de retraite, il aprit un ſoir que Monſeigneur l'Archevêque de Lyon étoit à Paris, le Superieur de ſa Communauté lui dit qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'aller l'aſſurer de ſes reſpects, & s'offrit de l'accompagner; ce qu'il accepta, & l'executérent dès le lendemain.

Le Superieur qui avoit quelque choſe de particulier à dire, fut introduit le premier, & ſelon toutes les apparences, qu'il fit l'éloge de la vie & des ſentimens de Monſieur Philope ; car peu de tems après on le fit entrer, & Monſeigneur l'Archevêque eût la bonté de ſe lever pour aller au devant de lui, & de l'embraſſer en l'appellant ſon enfant. Il lui demanda même des nouvelles de ſa femme, dont il écouta avec attention reciter la maniére dont elle vivoit.

Quelques jours enſuite, Monſieur Philope fut très-ſurpris qu'étant dans ſa Chambre, on lui vint annoncer que Monſeigneur l'Archevêque de Lyon étoit dans la Maiſon & vouloit le voir. Auſſitôt il ſe léva pour aller au-devant de lui ; mais dans le moment il le vit entrer dans ſa Chambre, où s'étant jetté à ſes pieds, il eût la bonté de le faire relever, après

lui avoir donné ſa bénédiction. Il eſt impoſſible de raconter leur entretien, qui fut de plus d'une heure; mais en ſortant, il dit au Superieur: Vous poſſedez un tréſor dans vôtre Maiſon.

Comme Monſieur Philope étoit né pour les avantures, il lui en arriva encore une des plus ſinguliéres, environ les Fêtes de Noël, ſur les cinq heures du ſoir, qu'il revenoit de voir un pauvre malade, & où il étoit reſté plus long-tems qu'à l'ordinaire, parce qu'il l'avoit trouvé à l'extrémité, & l'avoit exhorté juſqu'à ſon dernier ſoûpir. A la Porte Saint Jaques deux femmes l'ayant regardé avec attention, ſe jettérent ſur lui & le prirent à la cravatte, en criant, *Voilà le fripon, au Guet, au Guet.* Toute la populace l'entoure & le traîne chez un Commiſſaire. Il avoit beau demander ce qu'on lui vouloit & dequoi on l'accuſoit, les

cris confus de plus de vingt femmes qui parloient toutes enſemble, l'empêchérent de rien comprendre, juſqu'à ce que le Commiſſaire, lui annonça qu'il étoit accuſé d'avoir débauché la fille d'une Fruitiére, nommée Javotte, avec laquelle on ſoûtenoit qu'on l'avoit vû ſe promener pluſieurs fois dans la Campagne derriere les Chartreux, & qu'enfin depuis quatre jours, la fille, aprés avoir volé chez ſa mere tout ce qu'elle avoit pû prendre, avoit diſparu, dont on lui demandoit compte, l'accuſant de rapt & de complicité de vol; ce qui lui fût ſoûtenu par ces deux femmes qui l'avoient arrêté, & étoient les deux tantes de la fille enlevée, leſquelles certifioient le bien connoître de vûë, ſans néanmoins ſçavoir ſon nom. On le mena à la mere de la fille qui étoit malade dans ſon lit, qui dit la même choſe, & qu'elle l'avoit

vû parler à sa fille plusieurs fois, dans l'Eglise des Jacobins ; de sorte que quoiqu'il pût dire pour se justifier, le Commissaire lui annonça, qu'au moyen de la preuve qui étoit contre lui, il ne pouvoit le mettre en liberté, & qu'il falloit qu'il allât en prison, où il fut conduit comme un scelerat.

Le lendemain après son Interrogatoire, il eût la liberté d'écrire une Lettre au Superieur de sa Maison, qui vint aussi-tôt le voir plus étonné qu'on ne pourroit le d'écrire. Il alla ensuite trouver le Lieutenant Criminel & le Procureur du Roi, pour les éclaircir de de la verité, à qui il raconta la vie & le nom de leur Prisonnier, s'offrant, s'il en étoit besoin & que cela se pût, d'en être personnellement caution ; que son accusation étoit la plus atroce calomnie qu'on eût jamais faite, que cet homme ne sortoit pas de

leur Maiſon une fois par ſemaine, & ſur tout jamais le matin, qui étoit l'heure que la mere diſoit l'avoir vû avec ſa fille aux Jacobins ; mais les Juges lui répondirent que ſuivant l'Ordonnance, ſi-tôt qu'il y avoit preuve contre lui, ils ne pouvoient le recevoir à ces faits juſtificatifs, & qu'il falloit que ſon Procès fut fait dans les formes ; & quoique pût dire ou offrir le Superieur, il lui fut impoſſible de rien obtenir en faveur du Priſonnier, ſinon qu'il ſeroit mis dans une Chambre en attendant l'évenement de l'affaire.

Le Procès lui étoit preſque fait, l'on avoit entendu les Témoins, qui lui avoient toûjours ſoûtenu à la confrontation que c'étoit lui, lorſque le Lieutenant Criminel interrogeant des malheureuſes qui avoient été priſes dans un lieu de débauche où il étoit arrivé du bruit, au nom d'une de ſes créatures qui

dit s'apeller Javotte, & être fille d'une fruitiére de la Porte Saint Jaques, il s'aviſa de lui demander ſi ce n'étoit pas elle qui avoit abandonné ſa mere depuis environ quinze jours, & ſi elle n'avoit pas ſuivi un homme avec qui on l'avoit vûë pluſieurs fois aux Jacobins & derriere les Chartreux. A quoi Javotte répondit que cela étoit veritable, & que celui dont on lui parloit ſe nommoit Saintard, qu'il étoit un vieux Ecrivain, & étoit Priſonnier, aiant été pris dans le même lieu en même-tems qu'elle.

A l'inſtant cet équitable Juge envoya querir la mere & les deux tantes, qui reconnûrent Javotte. On fit monter Saintard, qui tomba d'accord de tout ce qu'avoit dit Javotte, & fut auſſi reconnu par les trois femmes, pour être celui dont elles vouloient parler, & Monſieur Philope s'étant pre-

senté dans le moment, Javotte protesta qu'elle ne le connoissoit point, ne l'ayant jamais vû, dont les trois vieilles tomberent aussi d'accord, & qu'elles s'étoient méprises sur un air de ressemblance qui se trouvoit entr'eux. Après-quoi le Lieutenant Criminel, dans le moment, lui accorda sa liberté par une Sentence, la plus à son honneur qu'il fut possible, & le remena même à sa Communauté dans son Carosse.

A son abord, la joye fut extrême dans la Communauté, chacun se disputoit à qui lui marqueroit avoir pris le plus de part à son accident.

Le lendemain ayant apris que ces trois femmes qui avoient dépose contre lui, étoient retenuës Prisonnieres pour les punir de leur injuste accusation & de leur mépriſe, il partit sur l'heure pour aller demander grace pour elles,

& ne quitta point le Lieutenant Criminel qu'il ne l'eût obtenuë.

Environ deux ans après cette Avanture, il eût un chagrin infiniment plus ſenſible, ſa femme &... ſa compagne étant mortes toutes les deux en moins de quinze jours. Et ce ne fut qu'aux pieds de la Croix qu'il s'en conſola.

Enfin après avoir encore mené une vie penitente pendant huit ans, il eſt mort au grand regret de toute cette Communauté, dont il étoit l'exemple & l'édification.

FIN.

APROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé : *Avantures de Philope*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empecher l'impression. Fait à Paris le 8. Mars 1732. *Signé*, DE BEAUCHAMPS, *avec Paraphe.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra ; Salut : Notre bien-Amé JEAN-BAPTISTE-CLAUDE BASCHE, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qui lui auroit été mis en main, un Manuscrit, qui a pour titre *l'Infortuné Philope*, ou *les Mémoires & Avantures de Monsieur* ***. *,* qu'il souhaiteroit faire Imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire Imprimer en bon papier & beau caractere, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle, sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire Imprimer ledit Livre ci-dessus specifié ; en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractére, conformes à ladite feüille Imprimée & attachée sous nôtre-dit contre-scel ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de *six Années* consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de nôtre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire, ledit Livre ci-dessus exposé, en tout, ni partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changemens de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende, contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Presentes seront

enregistrées tout au long, sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout, aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui aura servi de Copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée, ès mains de nôtre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothéque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & Féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin. Le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, où ses ayans Cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empechement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées, par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxecution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres & ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Versailles le douziéme jour du mois d'Avril, l'an de Grace mil sept cens trente-deux, & de nôtre Régne le dix-septiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

Signé, SAINSON, *avec Parafe.*

Registré sur le Registre VIII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N. 372. *fol* 354. *Conformément aux anciens Réglemens, confirmé par celui du* 18. *Février* 1723. *A Paris ce* 31. *Mai* 1732. Signé, P. *A. LE MERCIER*, Syndic.

J'ai cedé mon droit au presént Privilége à Mr. J. B. MACHUEL le jeune, Libraire-Imprimeur à Roüen, suivant l'accord fait entre nous. A Paris le 30. Septembre 1732. *Signé*, BAUSCHE.

Registré la presente Cession sur le Registre VIII. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag.* 428. *Conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le premier Octobre* 1732. Signé, *G. MARTIN*, Syndic, avec Paraphe.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs Libraires de Roüen, fol. 139. N. 154. conformément aux Réglemens de la Librairie & Imprimerie, ce 25. Octobre 1732.

Signé, B. LE BRUN, *Syndic-Garde.*

ND 4 - 71

PQ
1947
A2I54

L'Infortuné Philope

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY